

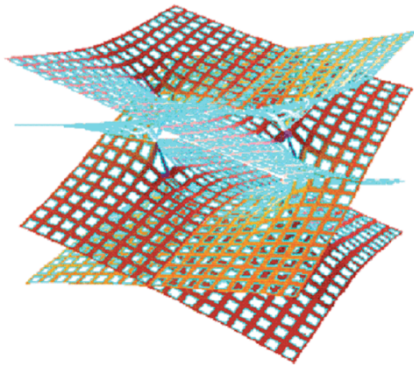
WUNSCH 20

BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Mai 2020

WUNSCH

Numéro 20, mai 2020



JOURNÉE EUROPÉENNE D'ÉCOLE
PREMIÈRE CONVENTION EUROPÉENNE
DE L'EPFCL

Paris, le 14 juillet 2019

TROISIÈME JOURNÉE INTERAMÉRICAINNE
DE L'EPFCL

III SYMPOSIUM INTERAMÉRICAIN
DE L'IF-EPFCL

Pereira, le 18 juillet 2019

BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

ÉDITORIAL

Ce numéro de *Wunsch* est le vingtième, et cela nous rappelle que l'année prochaine, nous fêterons justement les 20 ans de notre École ! *Wunsch* est le reflet de notre histoire commune en tant qu'École car, dès sa création, il recueille les travaux qui nous ont rassemblés.

Dans ce numéro, publié dans un moment particulier dans le monde, vous trouverez en première partie les interventions de la *Journée d'École* de la Première Convention européenne, qui a eu lieu le 14 juillet 2019 à Paris, dont le thème a été « École des cartels ». Cette journée a été divisée en deux séquences, ponctuées par l'intervention de Sophie Rolland-Manas, AE : l'une consacrée aux « Cartels de la passe », l'autre aux « Cartels dans l'École ».

Dans la deuxième partie, nous recueillons les interventions de la Troisième Journée d'École du IIIe Symposium interaméricain de l'IF-EPFCL, qui a eu lieu à Pereira (Colombie), le 18 juillet 2019, sur le thème de la « Clinique de la fin d'analyse ». Vous y lirez des interventions des différents acteurs du dispositif de la passe : passeurs, secrétaire de la passe, membres du CIG précédent et actuel, ainsi que l'intervention d'Adriana Grosman, AE.

Ce numéro se termine avec une contribution de Nicole Bousseyrroux, réalisée à partir de son travail au CIG actuel.

Beatriz Maya et Elisabete Thamer
(pour le CAOÉ)

Wunsch n°20

JOURNÉE EUROPÉENNE DE L'ÉCOLE

ÉCOLE DES CARTELS

OUVERTURE

Elisabete Thamer
Paris, France

Chers collègues,

Au nom du Collège international de la garantie et de tous ceux qui ont participé à l'organisation, je vous souhaite la bienvenue à cette Journée d'École de notre première Convention européenne, dont le thème est « École des cartels ».

Je dois vous avouer que j'apprécie particulièrement ce thème et sa formule, simple, car il met au centre de nos discussions d'aujourd'hui ce dispositif que Lacan disait être l'organe de base de son École. C'est un fait que nous sommes habitués, lors des Journées d'École, à traiter plutôt de questions liées à la passe, à la fin de l'analyse, à essayer d'approcher les dernières élaborations de Lacan sur le réel, des questions que nous considérons parfois « plus pointues » que la question des cartels.

J'ai recueilli ainsi des impressions un peu divergentes concernant le choix de ce thème : certains se réjouissaient, justement, que l'on parle d'autre chose que de la passe, et d'autres, au contraire, faisaient la moue face ce thème selon eux pas très palpitant.

On aurait tort, me semble-t-il, d'envisager le thème de ces façons-là, car *École – cartel – passe* sont intimement associés, et forment un trépied. Ce sont tous trois des inventions de Lacan que l'on pourrait dire solidaires voire simultanées, ou presque. Pas d'École, ni d'accomplissement de la formation des analystes qui lui incombe, sans ces deux dispositifs, le cartel et la passe.

C'est une évidence que le dispositif du cartel a connu depuis son invention un grand succès, tandis que le dispositif de la passe, lui, a rencontré un accueil moins unanime.

Comme notre thème l'indique, notre École est une « École des cartels », des cartels au pluriel. Il ne pouvait en être autrement. Ce dispositif profondément démocratique, sans maître, et qui œuvre à réduire les effets de groupe, permet à chacun de travailler et d'y travailler à partir du point où il se trouve dans son parcours, que ce soit pour s'initier à l'enseignement de Lacan en petit comité, où l'on se sent plus à l'aise, ou bien pour penser des questions d'École ou encore pour accueillir le dispositif de la passe.

Or, ce fut après Lacan, me semble-t-il, que le jury de la passe s'est transformé en cartel, en « cartel de la passe ». Peu importe à quel moment cela a été institué, le fait est que nous l'avons gardé dans notre fonctionnement, rassemblant ainsi, au cœur de l'École, les deux dispositifs : cartel et passe.

Il reste néanmoins que « les cartels de la passe » ne sont pas exactement des cartels comme les autres. Non seulement par la façon dont ils sont constitués, mais surtout parce qu'ils gardent leur mission d'être ce que Lacan avait appelé, dans sa « Proposition », un *jury*. Il leur revient à la fois de nommer des analystes de l'École et de se dédier à l'élaboration d'un « travail de doctrine ». En quoi ces deux objectifs précis – nomination et élaboration de doctrine – changent-ils la pratique du *cartel* dans les cartels de la passe ? Ont-ils une spécificité ? Laquelle ?

C'est pour cela que nous consacrerons cette matinée aux « cartels de la passe », où nous aborderons deux volets de ce qui ferait leur spécificité : la temporalité particulière liée à leur fonction de décision – nommer ou pas nommer –, et la charge d'un travail de doctrine. Y aurait-il un risque que ce travail d'élaboration se transforme en *orthé doxa*, en une sorte d'orthodoxie ? Autrement dit, que ce travail puisse se transformer en un modèle théorique figé, laissant moins de place tant aux témoignages des solutions singulières de chaque analyse qu'à la variété de notre élaboration collective ? Le problème n'est pas tant qu'il y ait de la *doxa*, qui en grec voulait dire « opinion », mais qu'une *doxa* se transforme pour nous en ce que Platon appelait l'*opinion juste* (*orthé doxa*) ou l'*opinion vraie* (*alethés doxa*).

En fin de matinée nous aurons l'occasion d'écouter, pour la première fois dans une journée internationale, Sophie Rolland-Manas, analyste de l'École.

Cet après-midi nous travaillerons sur un autre versant de notre thème, à savoir les « cartels dans l'École », en interrogeant le type de lien de travail particulier que les cartels mobilisent, leur structure et leur lien à notre École.

Pour conclure, je dirais à ceux pour qui le thème du cartel s'est peut-être terni, que dans nos « Principes fondateurs », il est écrit qu'à celui qui souhaite être membre de notre École, on lui demande, en plus de la participation effective aux activités de l'École, qu'il ait fait, je cite, « l'expérience de l'École' dans un cartel ».

Le cartel est, essentiellement, une expérience d'École. Il constitue une porte d'entrée, en plus de l'analyse, propice à forger un désir d'appartenir à cette École, alors que la passe n'est qu'un horizon possible dont la seule nécessité est qu'elle détermine l'orientation de l'ensemble. Gardons donc bien vif l'intérêt pour les cartels, car l'avenir de notre École en dépend, si l'on veut qu'elle prospère.

Je tiens à remercier à nouveau tous ceux qui ont participé à l'organisation de cette Journée, et tous les intervenants et discutants, ainsi que les auteurs des « Préludes », et un remerciement tout spécial aux infatigables collègues-traductrices : Rosa Escapa, Maria Teresa Maiocchi et Camila Vidal.

LES CARTELS DE LA PASSE

QUESTIONS SUR UNE EXPÉRIENCE ÉPHÉMÈRE

Sol Aparicio
Paris, France

Ce qui nous réunit ici aujourd'hui, ce qui réunit ceux qui sont concernés par la psychanalyse, c'est l'expérience de l'inconscient – l'expérience rendue possible par la découverte freudienne et l'invention corrélatrice du dispositif analytique. Il y a une cohérence, une adéquation nécessaire entre les deux. C'est du fonctionnement du dispositif inventé par Freud que dépend la possibilité d'une expérience de ce quelque chose d'*évasif*¹ qu'est l'inconscient.

Au moment et dans les suites de la fondation de son École, Lacan a, lui, inventé deux autres dispositifs, le cartel et la passe. Ils sont l'un et l'autre congruents avec l'expérience qui est en question.

Peu de temps après la mise en place de sa « Proposition... » sur la passe, Lacan parlait à La Grande Motte en 1973², de *l'expérience* de la passe – expérience autre que celle de l'analyse, radicalement nouvelle. C'est une expérience en cours, remarquait-il. Elle l'est toujours, pour nous et quelques autres. L'expérience de la passe perdure depuis presque cinquante ans !

Cela contraste avec le point que je souhaite interroger, suggéré dans mon titre : l'expérience des cartels de la passe en ce qu'elle a d'éphémère.

« Éphémère », littéralement, ça ne dure qu'un jour... *Ça passe*, dans les deux sens de l'expression. Après l'accusé de réception, quelque chose de l'ordre de l'oubli a lieu. Une fois sa décision prise, le cartel cesse de se pencher sur le témoignage du passant et un voile d'oubli semble le recouvrir. Il n'en reste que quelques signifiants, et ce point essentiel, le résultat, la décision prise.

Si l'on peut dire que le propre de la passe est de *contrer* l'oubli de l'acte, l'acte grâce auquel l'analysant est passé à l'analyste³, l'éphémère de l'expérience des cartels est-il du même ordre ? Est-ce de l'ordre d'un oubli, d'une amnésie, d'un acte⁴ ?

Un mot d'abord sur l'expérience. Une expérience, Lacan le notait dans le séminaire *RSI*, suppose *qu'on s'y engage*. Dans la passe, c'est le cas pour le passant, bien sûr, comme pour les passeurs. Mais aussi pour les membres du cartel. Eux aussi, *s'y engagent* – ajoutons, autrement.

Cela veut dire que chacun y est pris, se laisse prendre, condition pour se laisser surprendre et se laisser enseigner par le savoir inconscient en jeu, le savoir-faire avec la langue et ses effets. L'expérience confronte ainsi chacun à un défi, celui de se laisser « instruire par le singulier de

¹ Terme dont Lacan qualifie l'inconscient dans le *Séminaire XI*.

² J. Lacan, « Sur la passe », 3/10/1973, *Lettres de l'EFP*, 1975, n°15, p. 186-193.

³ Cf. S. Aparicio, « La passe contre l'oubli », *Wunsch* n°14, décembre 2014, p. 18-22.

⁴ On trouve les deux expressions sous la plume de Lacan à propos de l'acte analytique : l'amnésie est attribuée à l'analyste qui vient à peine de « se précipiter dans l'expérience », et l'oubli, qu'il dénonce, à ceux qui « payent leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde ». Voir « Discours à l'EFP », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p 271 et 272.

chaque analyse⁵ » en laissant de côté, autant que faire se peut, la *doxa* – ce qui ne veut pas dire que l'on aborderait l'expérience sans théorie.

Or Lacan ajoutait à sa brève remarque sur son expérience ceci : s'il était le seul à s'y engager, ce qu'il disait « n'aurait aucune portée⁶ ». Cela me paraît particulièrement bienvenu pour le cartel dans sa fonction de jury. Chaque membre s'engage dans l'écoute attentive du dire du passant, qui se fait entendre dans le témoignage, et se prononce à ce propos. Mais ce qui compte c'est qu'il n'est pas le seul à le faire. Le cartel dans son ensemble s'engage dans la réponse, résultat d'une mise en commun de ce qui a été entendu par chacun et de son élaboration consécutive aboutissant, dans la suite immédiate du témoignage des passeurs⁷, à ce qui mérite bien le nom d'acte.

Alors, si l'expérience des cartels de la passe est donc éphémère, n'y a-t-il pas là une difficulté qui fait obstacle au « travail de doctrine » qu'on en attend, celui que Lacan attendait d'abord de son jury⁸, puis des AE à qui il proposait de « remettre le soin de l'éclairer [leur témoignage] par la suite⁹ » ?

Cela dit, à bien réfléchir, ce n'est pas seulement l'expérience des cartels en elle-même qui est éphémère. L'on peut aussi dire que l'on y fait l'expérience de l'éphémère. Dans les cartels de la passe on partage, à chaque fois, l'expérience de l'éphémère propre aux manifestations de l'inconscient – on y vérifie l'effet des épiphanies de l'Une-bévue. Disons-le ainsi pour suggérer la dimension de réel qui est en jeu.

Ne faut-il pas alors considérer que l'oubli ou l'amnésie du cartel en est le signe ?

Ce qui revient à admettre que c'est, pour ainsi dire, le prix à payer si nous voulons « croire à l'inconscient pour [nous] recruter¹⁰ », pour recruter des analystes de l'École. Ce qui bien entendu ne nous dispense pas du devoir d'en rendre raison.

Comme celle de l'analyse, l'expérience de la passe perdure pourtant à travers le temps. Grâce au maintien de son dispositif.

Le choix de le maintenir suppose que nous considérons, avec Lacan, que s'agissant des psychanalystes le recrutement ne saurait se faire selon les lois de la concurrence qui régissent le fonctionnement de « la plupart des groupes humains ». (C'est aussi vrai, sinon plus, aujourd'hui qu'en 73.)

L'instauration de « ce mode d'enquête qu'est la passe » avait pour ambition d'établir un mode de recrutement différent, plus conforme au discours analytique, en permettant à « quelqu'un qui pense qu'il peut être psychanalyste, [...] qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé [...], de communiquer ce qui l'a fait se décider [...] » Et cela « dans le but d'isoler ce qu'il en est du discours analytique », ce qu'il en est donc d'un mode de recrutement autre que ceux régnant dans les discours du maître et de l'université, ne suscitant pas le recours au maître ni les convoitises entourant un savoir devenu marchandise.

⁵ E. Thamer, « Sur les limites du savoir », *Wunsch*, n.18, juin 2018, p. 12.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXII, RSI, inédit, 15/04/1975.

⁷ A. Metton parlait « d'un mixte d'intime conviction et d'élaboration collective », cf. « Passe et *Witz* », *Wunsch*, n.19, février 2019, p. 56-57.

⁸ Cf. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, op. cit., p 256.

⁹ Cf. J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Autres écrits*, op. cit., p 277.

¹⁰ *Ibid.*, p. 281.

C'est dans ce but que fut inventé ce dispositif singulier où celui qui passe à l'analyste en témoigne auprès de passeurs qui, à leur tour, transmettent son témoignage au jury qui aura à décider de nommer, ou pas, le passant Analyste de l'École.

Le dispositif de la passe prend pour modèle, tel que Lacan le relèvera, le mot d'esprit, le *Witz*¹¹. Celui-ci, tel que Freud l'a montré, suppose une structure à trois dont le fonctionnement se vérifie par l'effet produit, le rire qui chez l'auditeur l'authentifie¹². Ce n'est point une question de détail, bien sûr, Lacan prend pour « modèle¹³ » rien d'autre qu'une formation de l'inconscient. Ce n'est pas pour rien qu'il affirmera n'avoir jamais parlé de formation analytique mais de formations de l'inconscient¹⁴ !

J'ouvre ici une parenthèse pour évoquer un point du texte de Colette Soler paru dans le dernier *Wunsch* concernant ce qu'elle appelle « l'Un-dire performatif » qui marque, note-t-elle, un déplacement, dans l'enseignement de Lacan, de l'accent d'abord mis sur la vérité vers le réel. C'est ce qui est à l'œuvre dans le dispositif de la passe, soit « une performance de transmission qui, comme celle du mot d'esprit est censée passer selon Lacan justement par un effet produit sur l'autre¹⁵ », soit sur les passeurs et le cartel.

Ce mode de fonctionnement inventé en tenant compte de l'inconscient, de la structure, est aussi à l'œuvre dans le cartel, dans le « quatre plus un » du cartel. L'on retrouve dans celui-ci la structure quadripartite, toujours exigible¹⁶, que Lacan avait déjà isolée lorsqu'il proposait le cartel à son École, et qu'il maintiendra tout le long de son enseignement – depuis les schémas L et R, en passant par les discours et jusqu'aux nœuds.

La structure du cartel, avec la condition de permutation qui s'y adjoint, impose un fonctionnement autre que celui du groupe. Lacan a pointé à ce propos que la structure du groupe, dégagée par Freud de l'exemple qu'offrent l'Église et l'Armée, comporte la fonction du sujet-supposé-savoir¹⁷ – c'est ce que le fonctionnement du cartel doit permettre en quelque sorte de court-circuiter par la mise au travail d'un désir de savoir.

Or nos cartels de la passe introduisent le fonctionnement de ce dispositif dans l'autre, celui de la passe. Il s'agit là, comme vous savez, par rapport à la composition du jury tel qu'il existait du vivant de Lacan, d'une nouveauté datant de l'ECF que nous, ainsi que d'autres groupes analytiques, avons gardée. On peut dire que dans notre dispositif de passe il n'y a pas de « jury », il y a des « cartels de la passe » qui en font fonction.

La pertinence de cette innovation ne m'était pas apparue auparavant. Il me semble qu'elle est cohérente avec ce que j'ai essayé de mettre en avant dans ce qui précède, soit l'insistance avec

¹¹ *Ibid.*, p 265.

¹² Voir S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, « Le mobile de l'esprit en tant que processus social ». Freud explique que « Le mot d'esprit, en tant que jeu avec ses propres paroles, ses propres pensées, [...] a besoin d'un tiers auquel il puisse faire part de sa réussite. [...] on peut le figurer comme un processus psychique à trois personnages [...] » Et de citer Shakespeare à l'appui de l'importance du tiers : « La fortune d'une plaisanterie dépend de l'oreille de celui qui l'écoute et jamais de la langue de celui qui le fait. »

¹³ C'est le terme qu'il emploie. Il critiquera par la suite cette « métaphore en usage pour ce qu'on appelle l'accès au réel ». Cf. « L'insu que sait... », 16/11/1976.

¹⁴ Cf. note 2.

¹⁵ C. Soler, « Ce qui ne sa garantit pas », *Wunsch*, n.19, février 2019, p 47.

¹⁶ Cf. J. Lacan, « Kant avec Sade » (1963), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 774 : « Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. »

¹⁷ Voir « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 257.

laquelle Lacan revient sur la question des modalités de fonctionnement, son souci permanent d'en trouver des modalités adéquates à l'expérience de l'inconscient¹⁸.

Souvenons-nous à ce propos de sa remarque lors de la dissolution, en 1980 : « *Je n'attends rien des personnes et quelque chose du fonctionnement*¹⁹ » La phrase retentit au-delà du moment particulier qui la motive. Les personnes, comme Lacan avait pu le formuler dans son séminaire, ce ne sont pas les sujets, ça commence là où entre en jeu la jouissance, ça se situe au niveau du symptôme²⁰.

Je dirais que faire intervenir dans le dispositif de la passe des cartels faisant fonction de jury, y inclure ce « quatre plus un » qui tient compte du réel du nombre²¹, contribue à rendre possible un fonctionnement au-delà des personnes, tel que Lacan l'avait fait en inventant d'abord le cartel, puis la procédure de la passe.

« Croire à l'inconscient pour se recruter » nécessite, je conclus, de passer par le réel qui s'incarne dans ces dispositifs.

LE TEMPS À L'ŒUVRE DANS LE DISPOSITIF DE LA PASSE

Bernard Nominé
Pau, France

Le temps subjectif est loin de couler avec la régularité de nos horloges. Il se dilate dans les moments d'attente, il bégaye dans les répétitions, il se précipite dans l'évènement. On retrouve, bien évidemment, ces turbulences du temps dans une analyse où ces tiraillements s'écrivent sous forme de moments cruciaux.

Jusqu'à présent on a peu étudié ce concept de moment crucial, c'est pourtant un terme intéressant qui évoque le croisement, c'est-à-dire, l'élément de base de l'écriture d'un nœud. Si le passant peut transmettre, en si peu de temps, ce qui s'est passé dans son analyse, c'est parce qu'il ne s'agit pas d'en faire le récit mais d'attraper quelque chose de ces moments cruciaux.

La logique du parcours analytique s'écrit avec RSI et pas avec le récit. Pour repérer la logique de ce parcours le passeur ne doit pas se laisser prendre par le sens de l'histoire mais être présent et réceptif au dire du passant et à son tempo. Je parle de dire, parce que c'est cela qui fait nœud, et c'est cela qui peut se transmettre dans la passe.

Dans l'expérience que j'ai des cartels de la passe, et des témoignages qui ont permis aux différents cartels auxquels j'ai participé de nommer un AE, nous avons remarqué que quelque chose de déterminant s'était passé dans le présent de la rencontre entre passant et passeur. On pourrait donc parler de moment crucial pour le passant aussi bien que pour les passeurs dans le dispositif. Moment crucial qui peut se scander de lapsus, d'actes manqués mémorables chez le

¹⁸ Non pas seulement dans l'École qu'il a fondée, mais dans la psychanalyse tout court, puisque dans toute communauté analytique la dite formation soulève la question du recrutement.

¹⁹ J. Lacan, séminaire du 15 janvier 1980, publié dans *Le Monde* du 26/01/80.

²⁰ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p 317-318.

²¹ Pourquoi se fier au nombre ? Pourquoi ce recours à la mathématique ? Lacan s'en explique à La Grande Motte : « [...] pour les rapports entre cet inconscient en tant qu'il témoigne d'un réel comme inaccessible, entre cet inconscient et le réel auquel, lui, nous accédons, celui du nombre, c'est quelque chose qui nécessite pour nous toute cette révision de la logique en fonction de la logique mathématique ». Intervention parue dans les *Lettres de l'École Freudienne*, 1975, n°15, p. 69-80. Peu après, dès 1974, la logique deviendra la « science du réel ».

passant et modifier l'allure de son témoignage. Moment crucial chez le passeur qui pourra l'inciter à s'engager plus tard, lui-même dans l'expérience de la passe.

Je parle là de la passe comme dispositif. Mais la passe, c'est aussi un moment logique dans la cure. Il peut d'ailleurs y en avoir plusieurs. Le moment de passe, c'est un moment où l'analysant se voit tout à coup, « en un éclair » différemment de la façon dont il se voyait jusque-là. Pour reprendre la thématique qui nous a réunis ce week-end, disons qu'il se voit tout à coup depuis un point d'exil. Ce point d'exil implique un changement de perspective ; c'est souvent la conséquence d'une interprétation ou de l'acte de l'analyste. C'est un moment crucial, c'est-à-dire un moment où le nœud avec lequel l'analysant tissait les répétitions de sa vie, se défait pour se refaire autrement. Les significations fixées qui le faisaient être au monde, toujours de la même façon, s'estompent. Autre chose apparaît qui révèle la méprise du sujet supposé savoir. Mais il faut le temps pour ça, le temps d'épuiser le sens, le temps pour comprendre comment fonctionne l'inconscient.

Il fonctionne comme la chaîne borroméenne ; il noue le réel de la jouissance aux lois symboliques de la parole et cela a des conséquences sur l'imaginaire du corps. Freud disait que l'inconscient ne connaît pas le temps. Il voulait dire par là qu'il ne tient pas compte de la chronologie des moments de l'histoire d'un sujet. C'est vrai qu'il noue les moments de l'histoire de chacun à sa façon, rendant présents des éléments du passé et leur donnant une signification dans un futur antérieur. On ne peut donc pas dire que l'inconscient ne connaisse pas le temps ; il a son temps à lui, le temps du dire où se nouent des éléments signifiants les uns aux autres pour faire surgir des significations surprenantes.

Le temps de l'inconscient, c'est le temps du sujet, ce n'est pas le temps de son histoire. Ce temps, dans la cure, c'est le présent. C'est même exactement le « *présent du présent* » tel qu'en parlait Saint Augustin¹. C'est-à-dire cet objet évanescant, éphémère, qui échappe aux rets de la grammaire des énoncés qui conjuguent dans nos langues le temps au présent au passé ou au futur. Ce présent du présent augustinien a quelque chose à voir avec la hâte, avec « *l'objet hâté (a-t)* » dont Lacan parle dans *Encore*², mais qu'il a repéré très tôt, sous la forme de la hâte qui caractérise la relation de l'être parlant avec « *le chariot du temps* » qui le talonne. C'est dans la hâte que « *se situe la parole, et que ne se situe pas le langage qui, lui, a tout le temps*³ ».

Dans le dispositif de la passe, on n'a pas tout son temps. Le passant n'a pas tout son temps pour témoigner devant ses passeurs. Les passeurs n'ont pas tout leur temps pour transmettre le témoignage devant le cartel. Et le cartel n'a pas tout son temps pour trancher.

C'est dire que l'objet hâté est au cœur du dispositif. Il l'a été tout au long de la cure. C'est en tout cas ce que la présence de l'analyste doit favoriser. L'émergence de l'inconscient est liée au présent de la séance. La séance étant en général assez courte, il s'entend dans la hâte et provoque la surprise.

Cette hâte, Lacan en a étudié la fonction logique dans son sophisme concernant les trois prisonniers qui doivent découvrir la couleur d'un disque qu'ils portent dans leur dos pour pouvoir sortir de la prison.

La fonction du temps est essentielle dans cette logique collective. Il y a des temps partagés : celui de voir, celui de comprendre si l'on admet qu'ils aient tous les mêmes facultés de compréhension. Mais le temps pour conclure les sépare car il est marqué par la hâte. Ce

¹ Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI.

² Cette formulation est audible dans l'enregistrement du séminaire réalisé par Patrick Valas mais a disparu dans la version du Seuil, elle est remplacée par un néologisme : « *la fonction de la hâte, c'est déjà ce petit a qui la thétise.* » *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 336.

problème du temps logique dans le sophisme des trois prisonniers s'adapte assez bien au dispositif de la passe. Deviner la couleur que l'on porte sans le savoir, c'est ce que l'on peut attendre d'une analyse. On a besoin de l'aide des autres pour cela. D'un analyste dans un premier temps, et pour celui qui veut en témoigner à la fin du processus, le passant a besoin des deux passeurs qui ont été choisis parce qu'eux aussi sont sur le point de sortir de la prison. Ils sont dans le même temps.

On remarque d'ailleurs que cela conditionne le temps du témoignage. Certains passants témoignent assez rapidement, pour d'autres, c'est plus long.

Vient ensuite le temps du témoignage des passeurs devant le cartel de la passe. Là encore le temps est compté. Les passeurs voudraient pouvoir tout dire, ne rien oublier, ne rien falsifier. Le cartel ne se réunit que de temps en temps. Les membres ont fait parfois de longs voyages, les passeurs aussi. Il faut donc prendre le temps mais il est compté, le travail se fait donc encore dans la hâte.

Puis vient le moment de conclure pour les membres du cartel qui ont entendu deux versions parfois différentes du témoignage du passant. Là encore on pourrait évoquer le problème des trois prisonniers. Là ils sont cinq, mais la logique collective est la même. La conclusion des uns est sous la dépendance de la conclusion des autres. Ce qui compte, c'est que la logique ne se construit que pas à pas, d'une façon collective, grâce à certains points cruciaux que les uns ont repérés et avec lesquels les autres vont pouvoir apercevoir la structure logique de l'expérience analytique qu'on leur a relatée. Dans les bons cas, tout à coup la chose devient évidente pour tout le monde, on se dit : « c'est ça ! ». La réponse ne traîne pas. Quelque chose a été attrapé dans les mailles des dires du passant et de ses passeurs. C'est dans la hâte que le cartel s'exprime. S'il lui faut plus de temps pour comprendre, c'est bien souvent que ce n'est pas ça.

Dans le cas où la réponse est favorable, cela veut dire que quelque chose s'est transmis du parcours analytique du passant sans être altéré par les ingérences des différents egos participant au dispositif. Quelque chose qui indique l'émergence du désir de l'analyste.

Le désir de l'analyste, c'est ce qui permet à celui qui remplit cette fonction d'être présent là où il faut, quand il faut. La qualité de cette présence doit pouvoir se repérer à tous les niveaux dans le dispositif de la passe. Au niveau du passant dont la présence doit pouvoir se percevoir bien que paradoxalement il soit par définition absent du dispositif quand le cartel est au travail. Au niveau des passeurs dont la qualité de la présence est essentielle au moment de recevoir le témoignage du passant, tout comme au moment de le transmettre au cartel. Au niveau de chaque membre du cartel enfin qui doit être dans ce moment particulier de présence pour pouvoir recueillir la logique de ce nœud du temps qui caractérise la subjectivité du passant.

Dernier point que je vous propose, celui de la singularité du moment où le candidat décide de se présenter à la passe. Ce moment ne coïncide pas avec la fin de l'analyse. La majorité demande à faire la passe une fois l'analyse terminée, mais souvent terminée depuis longtemps. Qu'est-ce qui les décide que c'est le moment de témoigner ? J'ai dans l'idée que cela a à voir avec la temporalité particulière du sujet qui caractérise sans doute son mode d'être au monde.

C'est pourquoi il ne sert à rien que l'École presse les collègues à se présenter à la passe, pas plus qu'elle ne doit presser les AME à désigner les passeurs. Tout ce qui est fait dans ce sens ne respecte pas le temps de chaque sujet, son objet hâté – *a-t* – qui le sépare du temps de l'Autre.

C'est aux éphémères cartels de la passe qu'il revient de recueillir l'émergence et la logique de cet instant précieux.

LA PASSE, UNE MARQUE À TROUVER ?

Patrick Barillot
Paris, France

Une psychanalyse qui vise à former un analyste se doit de toucher au réel. Mais ce réel est pluriel. Aujourd'hui une forme du réel a les faveurs de notre École. Nombre de témoignages de passe mettent l'accent sur un réel, celui de la lettre du symptôme, anticipant en cela ce que les cartels seraient dans l'attente d'entendre. Effet de la doxa de notre École certainement. Cette quête de l'Un, qui représente l'être, qui l'identifie dans sa jouissance est un effort louable mais au résultat incertain et hypothétique. En effet, le « Un incarné dans la langue est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée », comme Lacan le dit dans *Encore*¹. Toute la pensée pour incarner le Un, ça donne le vertige.

Indécision donc quant à l'Un de l'identité que l'analyse peut faire émerger mais sans certitude. De plus cette émergence relève de l'élucubration comme tout passage de la langue au langage. Et enfin cet Un du symptôme que le discours analytique² peut parvenir à toucher est plus à mettre au compte de la toute fin d'analyse qu'au moment de passe proprement dit.

Il peut donc être hasardeux de se focaliser sur ce réel dans les témoignages alors que ce qu'explore la passe est plus le changement du rapport de l'analysant au sujet supposé savoir. Changement qui implique une mutation des rapports du sujet à un réel plus assuré que celui de la lettre du symptôme.

Lacan nous donne des indications sur ce point. Déjà dans « L'étourdit » il nous dit que la passe assure l'analysant d'un savoir sur l'impossible dans ses trois dimensions qui se déploient dans le sexe, le sens et la signification. De cela il saura se faire une conduite précise-t-il.

N'est-ce pas là une façon de nous suggérer que le savoir du psychanalyste sur l'impossible produit des modifications dans le cours de son existence, dans les actes qu'il accomplit dans sa vie, qui nous disent aussi ce qu'il est tout autant que ce qui s'élabore dans l'analyse ?

L'autre indication qui m'intéresse aujourd'hui se trouve dans la Note aux italiens, postérieure à « L'étourdit ».

La passe y est définie comme la levée d'un « je n'en veux rien savoir », autrement dit de la levée de son horreur de savoir. De cette levée s'ouvre pour l'analysant, le passage de son « je n'en veux rien savoir » à un désir de savoir.

Nouveau désir, inédit dans l'ordre de l'humanité, c'est la thèse lacanienne. En effet, avant que la psychanalyse n'apparaisse, il n'existait pas car, ce savoir, l'humanité ne le désirait pas et ne le désire toujours pas. Que ce désir nouveau lui vienne, l'analysant se fait alors rebut de l'humanité. Se faire rebut n'est pas à prendre au sens de méprisable, de ce qu'il y a de plus vil, mais plutôt du sans valeur, d'être à l'écart. S'il se fait rebut, c'est d'avoir détaché de celle de tous, en la cernant, la cause de sa propre horreur de savoir.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

² Le discours analytique est « un dispositif dont le réel touche au réel ». J. Lacan, « ...ou pire » (Compte rendu du séminaire 1971-1972), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 548.

Et vient cette indication précieuse pour la passe puisque cette place, l'analyste par quelque côté de ses aventures doit en porter la marque³. Marque que les membres du cartel de la passe doivent savoir trouver.

Cette place de rebut, de s'être démarqué des aspirations de l'humanité, n'est rendue possible à l'analyste que par l'efficace du discours analytique, en ce sens qu'il est le seul à mettre la fonction phallique à sa place.

En effet cette fonction propositionnelle, les autres discours la refoulent. Elle est refoulée parce que la jouissance phallique est impropre au rapport sexuel. Si elle convenait on ne la refoulerait pas. Comme elle ne convient pas on parle d'autres choses, du beau, du vrai, de l'amour idéalisé dans sa complétude, toutes choses qui permettent de se satisfaire autrement. Tous les discours, à l'exception donc du discours analytique, excluent l'impossible du rapport sexuel. Cet effet, lié à la structure du langage, les discours y suppléent par un lien social qui leur est propre.

La fonction phallique, mise à sa place, l'analyse cesse de ne pas l'écrire. A la différence des autres discours qui ne l'écrivent pas, d'être refoulée. Cette fonction écrit du Un. Celui du Un de la jouissance châtrée qui objecte à faire du deux, le deux du couple. Ce qu'une analyse poussée à son terme dévoile à l'analysant.

Se savoir être rebut, certes mais pas n'importe lequel. Se détacher, se démarquer de l'humanité en ayant cerné la cause de son horreur de savoir va de pair avec l'aperçu que l'humanité baigne dans le bon heur⁴ malgré la clameur qui l'anime. Cette clameur est une demande. Demande de changement de ce qui fait son malheur, en premier lieu la jouissance de l'Un qui programme la solitude et puis la castration que les discours actuels ne parviennent pas à suppléer. L'insatisfaction sera toujours là, quels que soient les objets mis à disposition comme plus-de-jouir et la hausse du pouvoir d'achat n'y palliera pas non plus.

Alors les aventures du sujet ? On pense tout de suite à l'aventure analytique mais est-ce bien celle-ci ? Évidemment qu'elle doit en porter la marque mais c'est justement ce que nous sommes en charge de repérer dans les cartels de la passe. Donc ça n'aide pas spécialement le cartel et ça redouble la question. Et puis il s'agit d'aventures au pluriel. Ces aventures ne sont-elles pas celles qui trament la vie du parlêtre, celles qui l'ordonne et dont une phrase peut venir à rendre compte ?

Quoi de mieux que les aventures amoureuses pour témoigner de cette marque ? La marque de l'acquis de savoir dont, dixit l'Étourdit, l'analysé saura se faire une conduite dans le registre de son rapport au sexe.

Mais ce qu'elles doivent porter comme marque, ces aventures, n'est pas celle qu'elles doivent à l'analyse thérapeutique, de leur réussite, puisque comme Lacan l'écrit si c'est là le fruit de l'analyse il n'y a plus qu'à renvoyer le sujet à ses chères études⁵.

Elles doivent porter la marque des acquis de savoir liés à la structure et de ce nouveau désir de savoir.

La marque de ce nouveau désir de savoir peut se décliner en :

- Marque de la castration dont l'analysant au terme doit avoir fait de la castration sujet.

³ « Je dis déjà : c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. À ses congénères de 'savoir' la trouver. » J. Lacan, « Note italienne » [*Lettre aux Italiens*], *Autres écrits, op. cit.*, p. 308.

⁴ « L'analyste, s'il se vante du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bon heur (c'est où elle baigne : pour elle n'y a que bon heur) [...] » *Ibid.*, p. 309.

⁵ « Ça fait support aux réalisations les plus effectives, et aussi bien aux réalités les plus attachantes. Si c'est le fruit de l'analyse, renvoyez le dit sujet à ses chères études. » *Ibid.*, p. 310.

- Marque d'un sujet assuré d'un savoir sur l'impossible à dire l'objet, trou dans le savoir.

Mais est-ce tout ?

N'oublions pas que cette lettre aux italiens est à l'heure de sa nouvelle définition de l'inconscient comme savoir sans sujet, inconscient réel. Les marques précédentes relèvent du réel du symbolique comme impossible et non pas du réel de l'inconscient.

Lacan nous dit dans cette lettre qu'il y a du savoir dans le réel, que le scientifique a à loger. Et que l'analyste en loge un autre, qui de ce savoir dans le réel doit tenir compte.

Ce savoir, le scientifique l'écrit avec des petites lettres. L'analyste, lui, loge un savoir sur l'inconscient réel.

Être le rebut c'est aussi la chute des amours avec la vérité⁶, fin du mirage de la vérité qui implique l'aperçu d'un savoir imprenable, d'un savoir sans sujet.

Façon de dire qu'il faut sortir des impasses qui habitent la recherche du savoir, sortir du déchiffrement sans fin en visant les failles du savoir.

À cela s'ajoute l'aperçu d'un savoir propre à l'inconscient réel, opaque, qui travaille à la jouissance avec ce que cela engage comme conséquence d'impossible complétude subjective⁷ et aussi d'incalculable du destin que notre inconscient nous fait.

La passe, avec la fin de l'amour de transfert, assure de la réduction de l'analyste à son semblant d'objet *a* comme fonction causale et aussi de l'aperçu de la faille du sujet supposé savoir. Elle ouvre la voie à un amour différent, plus digne, de ce que s'y dévoile la jouissance. Une qu'un désir soutient de viser un plus-de-jouir. Comme le transfert, l'amour est demande de quelque chose. Toujours narcissique, il opère la substitution du partenaire à l'objet de son fantasme comme solution au pas de rapport.

L'analysé n'échappe pas à l'amour même si tous n'ont pas la même pente à s'y satisfaire.

Il a beau avoir aperçu que ce qui le guide est la quête de son plus-de-jouir que le fantasme habillé d'imaginaire, il n'en est pas vacciné pour autant.

Avec la résolution transférentielle, d'un transfert pour obtenir quelque chose, l'analyse peut produire un amour qui ne demande pas, se sachant porté par un désir qui soutient son objet.

Les aventures amoureuses portent la marque de ces différents savoirs que le cartel de la passe doit savoir trouver. La trouver suppose qu'il faut chercher à la repérer et donc avoir l'idée qu'elle existe.

⁶ « Quoiqu'il en soit de ce que la science doit à la structure hystérique, le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité. Soit le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut ai-je dit, mais pas n'importe lequel ». *Ibid.*, p. 309.

⁷ « Il y a du savoir dans le réel. Quoique celui-là, ce ne soit pas l'analyste, mais le scientifique qui a à le loger. L'analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte ». *Ibid.*, 308.

CARTEL DE LA PASSE : TRAVAIL DE DOCTRINE OU ORIENTATION THEORIQUE ?

Carme Dueñas
Barcelone, Espagne

Durant la période précédente, 2016-2018, j'ai eu la chance d'être choisie pour faire partie du CIG. J'ai pu extraire du travail réalisé lors des cartels de la passe et du cartel permanent quelques réflexions mais certainement davantage de questions que de réponses.

Être dans une instance internationale telle que le CIG implique du travail qu'il soit partagé non seulement entre les membres qui le composent mais aussi au sein de la communauté. Ce devoir surgit d'un désir et d'une position éthique consistant à rendre à l'École le produit qu'on a réussi à tirer de l'expérience.

Dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 », Lacan signale que l'expérience du cartel de la passe doit être communiquée « à l'École d'abord pour critiques » et que « le jury fonctionnant ne peut s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur¹ ». Alors qu'entendons-nous par travail de doctrine ? Et comment faire pour que ce travail ne devienne une orientation théorique, une doxa dogmatique ?

À diverses occasions, nous avons parlé de la façon dont la doxa circule dans l'École et peut à un moment donné contaminer les témoignages de la passe mais également ce que le cartel s'apprête à entendre pour conclure s'il y a eu analyste ou pas. C'est une question qui apparaît dans différentes contributions des collègues qui ont fait partie du cartel de la passe.

Dans mon expérience du cartel de la passe, j'ai eu la surprise de découvrir dans certaines passes que l'analyse était finie depuis un certain temps, voire des années, avant la demande de passe. Et, même si nous savons que le temps de l'inconscient n'est pas le temps chronologique et que la décision de se présenter à la passe est une décision intime qui pour le moins « s'impose » comme une nécessité au passant ; une question m'est alors passée par l'esprit : pourquoi, dans la majorité des cas, cette décision n'a-t-elle pas été prise au moment de la passe clinique ? Alors que c'est ce que Lacan espérait trouver lors de la passe.

Qu'il y ait eu passe clinique, quand cela a eu lieu, peut s'entendre dans les témoignages des passeurs à travers ce que le passant a pu extraire de son analyse, dans le virage qui a eu lieu dans son écoute et par son autorisation en tant qu'analyste avant de finir son analyse. Pourtant, dans la majorité des cas, cela ne fut pas à ce moment qu'est apparu le désir de témoigner mais ensuite quand le transfert au sujet supposé savoir était révolu et que l'analyse était déjà finie depuis très longtemps dans certains cas.

Nous savons que dans l'analyse la chute du transfert ne suppose pas immédiatement la fin de l'analyse, la destitution subjective implique un temps d'anxiété et de deuil, « la paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose où le partenaire s'évanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe² » dit Lacan.

Comme pour tous les deuils, ce type de deuil implique un retrait libidinal des objets du monde et un travail afin de détacher la libido de l'objet cause qu'avait été l'analyste jusqu'à ce moment.

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255-256.

² *Ibid.*, p. 254

Cela empêcherait-il le désir de témoigner au moment où le sujet est en train de traverser ce deuil ? Je crois que c'est possible mais qu'il y a également d'autres facteurs en jeu.

À propos de la différence entre le moment de la passe et la fin de l'analyse nous avons beaucoup de textes publiés dans *Wunsch*. La majorité des textes se demande si la doxa qui circule dans l'École, et qui conditionne la décision de se présenter à la passe, est intimement liée à la fin de l'analyse. Mettons-nous assez l'accent sur les textes de Lacan qui parlent de la fin de l'analyse et des différents « affects de fin » ? Le « j'y pense mais... », titre d'une Journée européenne sur la passe qui a eu lieu à Paris en 2007, continue-t-il à nous conditionner douze ans après ?

Comme le dit Luis Izcovich dans *Wunsch* 11 : « [...] à isoler des formulations du dernier Lacan, et à les considérer comme seul point d'orientation dans la théorie, on consolide une doxa qui n'est pas sans conséquences sur le témoignage des passants, l'élaboration des passeurs et qui conditionne même l'écoute des cartels. Irons-nous jusqu'à dire que cela conditionne les nominations ? Il est impossible de généraliser, pourtant c'est un fait que la doxa infiltre insidieusement l'idée qu'une communauté se fait d'un AE³ ».

J'ai pu expérimenter lors de mon expérience des cartels de la passe qu'il y a eu quelques passes où nous avons la conviction intime de conclure à une nomination juste au moment où tous les passeurs avaient fini leur témoignage. C'est un jugement intime qui ne se raisonne qu'a posteriori et en tant que tel cela n'exclut pas qu'il ait contenu une part de la doxa en vigueur.

Peut-être qu'il n'y a pas assez de réponses à la question sur la relation entre la doxa et la passe. Ainsi comme l'a dit Colette Soler lors de la Rencontre d'École à Barcelone :

« Dans la passe [...] on ne sanctionne aucune compétence mais une performance [...] une performance de transmission. On peut discuter de ce qui est à transmettre, [...] mais ce qui est sûr c'est qu'il s'agit d'une performance de transmission qui, comme celle du mot d'esprit est censée passer selon Lacan justement par un effet produit sur l'autre, en premier lieu sur la plaque sensible des passeurs qui font passer l'effet, l'affect reçu. Alors, là encore, inutile de demander leurs raisons raisonnantes aux cartels⁴. »

Je ne vais pas continuer à aborder ce thème dont nous continuerons sans doute à parler et pour lequel je n'ai pas davantage à apporter par rapport à ce qui a déjà été dit jusqu'à alors. Je voudrais plutôt revenir sur la question qui a permis le titre de ce travail. Comment réussir à faire un travail de doctrine qui n'implique pas une orientation théorique ? Comment transmettre quelque chose qui ne fasse pas barrière au savoir, qui n'obture pas la béance nécessaire pour se laisser surprendre ?

Lacan parle de la bonne position de l'analyste par rapport au savoir, il ne doit pas « se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir⁵ », c'est un savoir « en réserve » où « le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir⁶ ». Cette position rend possible l'écoute sans attendre d'entendre quelque chose en particulier et de se laisser surprendre quand apparaît quelque chose d'inattendu aussi bien dans la clinique que dans les témoignages de passe.

Alors au moment de communiquer ces constatations à l'École, à partir de quelle position se fait cette transmission ? Celle de l'enseignant est hors-jeu puisqu'il ne s'agit pas de transmettre un signifiant maître qui produirait une *vérité* basée sur qui a été transmis. Celle de l'analyste ne sert

³ L. Izcovich, « La doxa et la communauté d'École », *Wunsch, Bulletin international de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien* n° 11, octobre 2011, p. 47.

⁴ C. Soler, « Ce qui ne se garantit pas », *Wunsch, op. cit.*, n° 19, février 2019, p. 47.

⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 249.

⁶ *Ibid.*, p. 249.

pas non plus puisqu'il ne s'agit pas de se mettre à la place du sujet supposé savoir, il ne s'agit pas d'analyser ce qu'a été l'analyse du passant. Il reste alors la position de l'analysant.

En 1970, lors de la « Conférence prononcée pour la clôture du Congrès de l'École freudienne de Paris » s'intitulant « Allocution sur l'enseignement », nous y lisons : « à s'offrir à l'enseignement, le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c'est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme⁷ ».

Comme nous l'avons compris, la transmission en psychanalyse implique donc de produire quelque chose au titre de symptôme c'est-à-dire au titre d'une production particulière. Cette production irait dans le sens de la spécificité de celui qui fait la transmission mais également dans le sens où ce qui a été transmis d'une passe ne peut être collectivisable. Mais le symptôme implique aussi le transfert.

Lors d'une analyse, il s'agit de « démêler » le symptôme, de trouver le réel qui le fonde et de pouvoir ainsi faire quelque chose de différent de la jouissance qui l'accompagne, pour accéder à sa propre identité et à un nouveau savoir-faire. Lors de la passe, la marque que nous trouvons est du côté du réel qu'il est si difficile de transmettre et au-delà de vérifier.

Donc nous pouvons dire qu'un travail de doctrine impliquerait pour les membres du cartel de se mettre en position de faire un travail analysant pour en tirer ce qu'il en a été pour chacun de cette expérience, ce qu'il a pu en écouter de nouveauté, reposant sur un point de réel, et ce qu'il a pu vérifier de la « vérité menteuse » à laquelle chacun est confronté lors de sa propre analyse.

Plus qu'un savoir, il s'agirait de transmettre dans la passe ce que chacun a saisi d'une invention réussie, à condition de ne pas en faire quelque chose de généralisable car il s'agit justement de trouver une réponse singulière dans l'analyse. Une transmission poussée par un désir articulé au transfert à l'École ou à la psychanalyse même car comme le dit Lacan dans son « Acte de fondation » : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert d'un travail⁸ ».

Un transfert de travail qui fait lien à l'École à travers les cartels, les Séminaires locaux d'École et les Rencontres comme celle-ci où nous pouvons nous écouter et débattre et où le désir se relance pour poursuivre cette tâche du psychanalyste qui est « gaie » mais également « impossible ».

Traduction : Isabelle Cholloux

⁷ J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », *Autres écrits, op. cit.*, p. 304.

⁸ J. Lacan, « Acte de fondation », *ibid.*, p. 236.

LE CARTEL DE LA PASSE : NORME, DOXA ET SINGULARITE

Albert Nguyễn
Bordeaux, France

De mon expérience plurielle au cartel de la passe j'extrais ce ternaire que je voudrais interroger. Je me suis aperçu que si en général, les témoignages dans la procédure mettent essentiellement en avant la singularité du parcours et des résultats obtenus, il se trouve que les publications de l'École montrent un glissement assez fréquent vers une certaine doxa marquée par la répétition de quelques formules qui font ritournelle et diluent ce qui dans le moment du cartel fait étincelle, originalité. Et ce glissement du singulier à la doxa peut aussi se reproduire dans celui de la doxa à la norme.

Ces glissements sont occasion de nous interroger sur ce qu'attend le cartel mais aussi sur ce qu'il transmet et ce qui se transmet, d'abord de l'expérience analytique, ensuite de la psychanalyse elle-même.

Le cartel de la passe est « à-part » mais participe cependant à ce que Lacan appelait « base de l'École ». Il accueille et recueille des chemins vers la singularité, et les décisions qu'il prend sont soumises à l'évolution de la doxa : tantôt satisfaction, tantôt surprise, tantôt du neuf, mais aussi le dire qui peut « passer » au travers des témoignages des passeurs. Le travail d'élaboration du cartel est crucial par ses abords multiples : articulation logique du témoignage, rapport à la doxa, rapport à l'enseignement de Lacan et de quelques autres, rapport à l'analyse et à l'École.

Je note une difficulté pour le cartel : s'il ne dit rien il court le risque de se voir reprocher son silence, il n'apporte rien à la communauté, il n'ajoute rien au savoir analytique. Par contre s'il fait part de ses élaborations le risque « doxique » existe, le risque de l'identification et le glissement vers ce qui serait la norme. La solution : que le cartel continue de faire part des élaborations issues de sa pratique mais en revanche qu'il soit vigilant lors de l'écoute des témoignages et focalisé sur la solution singulière proposée par le passant(e), l'originalité de l'expérience et de sa transmission. Qu'il se donne la chance d'entendre du neuf : ceci ne se peut qu'à accueillir les dits pour y cueillir le dire.

Pour cela l'écoute du cartel se doit d'être le plus possible débarrassée de la doxa. En revanche dans son élaboration le cartel ne peut en faire abstraction, car de toute manière elle est là : on peut remarquer qu'elle a varié au fil du temps mais elle n'est jamais absente. La doxa actuelle c'est le réel, et il me semble opportun de travailler sur ce qui en découle : la langue, le sinthome, la vie. Pour autant ce n'est pas la norme, mais ce n'est pas une garantie de saisir la singularité non plus.

Pour interroger la doxa, je m'appuie sur la référence de Lacan à la doxa dans *...ou pire*¹, sur les deux pages que Lacan y consacre dans « L'étourdit » et sur le livre de Barbara Cassin intitulé *Jacques le Sophiste*.

Lacan dénonce dans cette référence de *...ou pire* le virage de la doxa à la norme, alors même que dans la doxa antique « il n'y a pas trace du mot norme. C'est nous qui avons inventé ça ». Et Dieu sait que nous vivons dans un monde qui fabrique de plus en plus de normes et de règles pour parer aux déchainements de jouissance et à la faillite du symbolique. La thèse de Lacan c'est que la doxa, il y avait des *doxai*, est aujourd'hui rangée dans le discours universitaire. Au temps de Platon il y en avait à tous les coins de rue remarque-t-il, et des vraies, autrement dit les

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 72.

doxai étaient des savoirs dont on peut penser que leurs tenants disputaient sans tomber dans la norme.

Le livre de Barbara Cassin fait avancer sur la question de la doxa. Barbara Cassin avait rencontré Lacan pour lui parler de doxographie. Elle raconte de façon plaisante sa rencontre avec Lacan qui, en 75 était dans sa période borroméenne mais qui, c'est ce qu'elle avance, avait voulu la rencontrer parce qu'il se demandait quoi faire de son École, qu'est-ce qu'elle transmettait, comment les dispositifs successifs qu'il avait proposés n'avaient pas satisfait à cette mise en place de l'École sur le modèle antique, au point qu'il en viendra à la dissoudre. On peut faire l'hypothèse d'une disjonction, d'un hiatus entre ce à quoi il a été conduit par l'expérience de l'analyse (l'objet *a*, le réel, la lettre, lalangue) et la traduction institutionnelle de la doctrine.

Les philosophes de l'Antiquité se passionnaient pour la vérité et la question de l'être, il faut bien dire qu'avec l'apport du discours de la science et la naissance de l'analyse, c'est plutôt la question de la transmission du savoir qui est venue sur le devant de la scène, transformée par la centralité du réel.

Lacan dans « L'étourdit » lie la doxa au dire et à la *fixion* autre du réel².

La question est celle de ce que nous entendons par réel, la définition n'étant pas univoque. Elle emporte en tout cas la définition du sens comme énigme, et la minoration de la vérité, l'être se situant à partir de la parole. Dans ce même chapitre de ...*ou pire* Lacan en vient à donner une définition de l'inconscient qu'est ce savoir : « C'est cela l'inconscient. Ce savoir-là – c'est ce que j'assume –, je le définis, trait nouveau dans l'émergence, de ne pouvoir se poser que de la jouissance du sujet³. »

Mon titre dit que le cartel a affaire aux discours, et plus foncièrement au discours analytique. Je dirai deux choses sur le discours : il n'y a pas de discours qui ne soit du semblant, le discours analytique compris, et tout discours est lien social mais en même temps ségrégatif. Dès qu'on parle on suppose l'Autre et au fond la question est toujours celle de la ségrégation, de l'exclusion, du bouc émissaire, le capitalisme n'arrangeant rien à cet état de fait.

Il n'y a pas de préséance du DA sur les autres mais c'est néanmoins à partir de ce lien social nouveau que Lacan a mis en place les quatre discours, leurs quatre places fixes et leur ronde. Parler de lien social veut donc dire que chacun comporte sa part de ségrégation. Il n'y a pas de discours qui ne soit ségrégatif... Ou pire encore.

Donc, il n'y a pas de Un du discours, pas plus que de Un du rapport sexuel mais Yad'lun qui est sans doute la voie grâce à laquelle Lacan indique une sortie possible de la ségrégation.

D'abord il montre dans le discours à l'EFPP que le semblant analytique diffère des autres semblants⁴ : semblant impudent qui fait trembler les autres semblants.

Ensuite, si on prend la série ...*ou pire*, *Encore* et « Les non-dupes errent », on s'aperçoit que Lacan fait du savoir la question centrale : savoir inconscient, savoir sans sujet, dysharmonique et insaisissable, savoir emmerdant finit-il par dire.

Pour mettre en question le ségrégatif, il faut prendre en considération ce qui résulte du maniement du semblant analytique, à savoir le désir de l'analyste. Je fais là l'hypothèse, c'est la conséquence de la chute du semblant de *a* et de la rencontre du non-rapport, qu'à la place de l'impossibilité s'inscrit le rapport entre le savoir et le désir de l'analyste. Ce désir n'est pas plus articulable que n'importe quel désir mais en rapport avec ce savoir inconscient, savoir sans sujet,

² J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 482.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, op. cit., p. 79.

⁴ J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Autres écrits*, op. cit., p. 280.

c'est le rapport qui dit « prendre le désir à la lettre » en tant qu'elle est fonction de jouissance certes irréductible, mais écrite.

Toucher ce point met en valeur la singularité, et permet d'envisager une réponse concernant la communauté des épars désassortis. Disons qu'ils font bord cernant le réel de l'École. Lacan nous rappelant que ce réel produit *sa propre méconnaissance*, voire sa *négation systématique*, c'est à creuser sans cesse, à déboucher ce trou, que le désir de l'analyste peut veiller : l'analyste est un veilleur et un réveilleur.

Le savoir de l'analyse, c'est la « motérialité » et le rapport au désir de l'analyste, c'est le rapport de cette motérialité à la « varité » : sortir de vérité menteuse ouvre à la varité.

Au fond, l'École de la passe, l'École des usages de la langue, c'est l'École de la varité. L'expérience que j'ai des cartels de la passe m'amène à dire que la motérialité implique une École de la varité. C'est un contrepoint joyeux et léger à ce qui me semble-t-il toujours menace, à savoir une doxa d'École qui vire à la norme. L'École est alors le lieu où peuvent faire série les singularités sans qu'elles soient absorbées par l'institution : c'est l'École de Yad'lun, elle s'inscrit en faux contre l'École de l'Un (que nous avons quittée), une École qui traite l'hérésie de la bonne façon (*Séminaire XXIII*) : il s'agit de RSI noués au sinthome.

Conclusion :

J'étais parti de trois termes, norme, doxa et singularité, en définitive je pense qu'il faut en ajouter deux qui orientent leur articulation : semblant et savoir, semblant référant au discours et savoir à l'inconscient, au savoir sans sujet, ces cinq faisant cartel ! Plaisanterie mise à part, il convient de mettre l'accent sur le discours et en particulier sur ce qu'a apporté le discours analytique, axé sur la jouissance et le réel sur lequel il faut aussi s'interroger pour qu'il ne fasse pas à son tour ritournelle ou S1.

TRAVERSEE DE CURE... FRAGMENTS DE PASSE

Sophie Rolland-Manas
AE, Narbonne, France

Depuis les prémices de la fonction d'AE il y a quelques mois, le chemin se poursuit de la transmission du témoignage de passe. D'un espace à un autre, l'enthousiasme est toujours de mise à chaque rencontre.

Aujourd'hui, ici, à Paris, au cours de ces trois journées, il est teinté d'une part d'émotion particulière de retrouver dans ce même lieu les deux langues qui ont tracé le parcours de vie et celui de la cure analytique. Aussi, je remercie vivement les membres du CIG de m'avoir invitée à cette journée École de la Convention européenne pour dire mon témoignage. Et vous l'aurez compris, je suis heureuse de partager ce moment de travail et d'échange avec Camila Vidal.

Dans les jours qui ont suivi la nomination, il y a eu cette question : par quel bout je vais le prendre pour qu'une transmission soit possible ? « La psychanalyse est intransmissible » dit Lacan en 1978. Il s'agit plutôt de la « ré-inventer d'après ce que chaque psychanalyste a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant¹ ».

¹ J. Lacan, « 9^{ème} Congrès de l'École freudienne de Paris sur 'La transmission' », *Lettres de l'École freudienne*, n. 25, vol. II, 1979, p. 219-220.

C'est dans cette perspective que je propose d'extraire de la traversée singulière d'une psychanalyse, quelques bouts de savoirs, quelques éclairs, *rayo* ou *centella* dit-on en espagnol qui ont conduit jusqu'à la fin.

Dans ces éclairs, la poésie ayant sa part, commençons la lecture du cheminement par un poème de Roberto Juarroz :

*Desdoblar un papel,
alisarlo con esmero
y ensayar luego su lectura.
No importa que no tenga nada escrito :
es justamente esa lectura
la que debemos ensayar.
Podemos, eso sí, preguntarnos
por qué estaba entonces el papel
tan cuidadosamente doblado².*

L'instant d'y aller

Il y avait de la hâte à faire la passe dans les suites de la fin de l'analyse. S'y engager s'est parlé comme une *é-vidence* à la dernière séance... Pourtant, le « pas-à-faire » a demandé quelques temps... C'était comme une attente, une *in-décision*, une prise de risque. Je ne sais... Je n'y pensais pas vraiment... En effet, c'est à n'y pas penser que ça s'est passé, au hasard d'une contingence.

Entre la fin de l'analyse et la demande de passe presque un an se sera écoulé. Ce pont entre ces deux moments aura confirmé de s'y risquer. Le pas décisif se fait au sortir du visionnage du film *120 battements par minutes* de Robin Campillo, par une résonance en lien avec mon histoire. Un scénario à propos de l'engagement d'Act Up dans les années 1990 pour combattre le mépris des personnes atteintes du sida ou séropositives. Mais c'est bien au-delà du récit du film qu'une rencontre se produit, à l'insu du sujet.

En un éclair, je reste saisie par trois lettres H.I.V... Ah (j)'y vais. Et c'est dans la fulgurance de ce dire lié au désir que s'écrit la demande de passe. Instant fugace de la rencontre des mots avec le corps qui produit un mouvement et opère le renversement d'une écriture qui imprégnée de mort, devient vivante. Un moment d'éphémère qui fait écho avec la longue traversée de cure qui a conduit à ce renversement du côté du vivant. C'est de cela que je pouvais et désirais témoigner et peut-être en transmettre quelque chose. C'est ainsi que quelques mois après, la rencontre avec les deux passeurs s'engageait.

Le temps qu'il faut... et ses contingences

Le parcours de la cure, même s'il se trace de plusieurs époques et de différents analystes, s'effectue d'un seul procès pour l'analysant. Mon analyse a cheminé avec deux analystes et en trois temps.

² R. Juarroz, *Treizième poésie verticale, Ibériques*, José Corti, 1993, p. 217.

Les deux premières « tranches » se sont presque succédées. Elles remontent à ma vie de jeune adulte et à ma première rencontre avec la psychanalyse sur le lieu professionnel qui a orienté l'adresse faite à un analyste, lacanien, et ceci par simple contingence, une chance donc.

La première tranche est celle d'une cure analytique que l'on dit à visée thérapeutique. Cette cure a pu dévaloriser la jouissance qui s'exprimait dans une douleur de la pensée de la mort, un symptôme d'exclusion et une propension à se faire l'objet de l'Autre et des autres.

Elle aura dénoué le fantasme infantile « j'ai sauvé mon père », construit des paroles entendues familiales. Un jeune père appelé à combattre en Algérie et qui échappe d'une embuscade mortelle par la permission accordée suite à la venue au monde de sa deuxième fille.

C'est aussi dans ce temps de cure, de la rencontre avec Freud et Lacan que quelque chose d'une éthique à « ne pas céder sur son désir³ », se révèle et se tisse avec ce qu'y s'y est attrapé de la langue espagnole des grands-parents maternels. Une transmission qui noue l'éclat de la poésie avec le sombre de l'histoire espagnole, de la guerre civile à la *retirada*, le chemin de l'exil des républicains espagnols. Un étrange contraste entre le paysage lumineux des mots de Lorca et Machado et celui de la noirceur des exactions franquistes.

Après ce terme, d'un trajet d'une dizaine d'années, le désir de savoir ne voulait pas en rester là et la question du passage à l'analyste s'est fait jour. Je continuais alors pendant trois ans encore avec le même analyste à creuser et à faire des tours/trous avec cette question. La terminaison de cette cure posée par le départ de l'analyste dans une ville trop lointaine laisse, après un affect de satisfaction, un vécu d'abattement et de tristesse de ne pas être allée au bout de la cure et surtout de ne pas avoir décidé de sa conclusion.

L'idée de reprendre un bout de chemin analytique apparaît alors comme une *é-vidence* et s'actualise après un temps de suspension généré par la perte réelle du compagnon de vie.

L'adresse faite au deuxième psychanalyste s'est orientée auprès d'un membre de l'École, alors que je venais d'entrer aux Forums. Le transfert était déjà là, il avait cheminé à partir d'une journée de travail en commun sur Federico Garcia Lorca.

Bien décidée, avec cet analyste-là, d'aller au bout de la cure, quitte à se risquer à l'horreur de savoir. L'orientation de ce troisième temps a donc cheminé vers sa conclusion. Mais pour cela, il y avait encore à continuer le tour des dits et y creuser la langue encore et encore pour y arriver. Les franchissements et les é-preuves qui ont été en jeu dans l'analyse et la passe s'articulent autour du signifiant, de la langue, la lettre et l'écriture.

Tristesse, marque de l'infantile

Confiée un temps aux grands-parents maternels, les premiers mots s'ébauchent en espagnol. Cette langue s'imprègne avec l'environnement coloré et libertaire de l'intérieur et le grave de la dictature qui rôde à l'extérieur. Le retour en France auprès des parents et de la sœur aînée, et malgré une ambiance « aimante », est vécu avec tristesse par la petite fille. Elle se tait. La parole s'éteint ici et se ré-anime là-bas, au rythme des allers-retours rituels. Un entre deux langues, un entre deux ports. Elle ne savait plus où était sa langue.

Redoublé par le deuil et la pensée de la mort, cet affect de tristesse enfoui depuis l'enfance fait retour. Au-delà de l'affect, qui colle même à la peau, « tristesse » est un signifiant qui traverse toute la cure.

³ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 368.

Dans le transfert se déploient des questions et des adresses à l'analyste pour tenter de se défaire de la faute et de la lâcheté morale attenantes à la tristesse. L'idée de la mort est forte et se confond parfois avec le désir. Un combat parfois silencieux, parfois ravageur, entre céder ou ne pas céder sur son désir.

Je m'en remettais à l'Autre avec des formulations à l'endroit de l'analyste autour du savoir jusqu'à ce que j'entende l'équivoque : « J'en-Jean sait rien – c'est rien » et qui ouvre un entre-aperçu de l'inconsistance de l'Autre. Une vacillation, un saisissement, un éprouvé mais qui relance le désir.

Advient un dire de l'analyste, « Ne pas laisser à l'Autre la charge de là où vous allez », qui fait interprétation et oriente la cure vers l'acte de séparation par une série de séquences dont deux rêves font virage qui conduisent à la chute du sujet supposé savoir.

Chavirement du transfert

J'apparais dans un rêve vêtue de blanc et noir et comme en plein hiver. L'analyste n'est pas visible mais présent. Une Autre femme derrière moi me dérange par son léger habillement, un foulard jaune dans les cheveux. Elle est dans un espace carnavalesque. Je m'éloigne d'elle et fais le choix d'aller vers le noir et blanc, la couleur de la tristesse. L'analyste n'est plus là. Il y a là une orientation, une détermination du sujet vers le réel, si peu coloré d'ailleurs aussi, et qui ne prend plus appui sur l'Autre. Un blanc et noir qui provoque une déchirure dans le transfert, un aperçu de la faille du sujet supposé savoir. Le rêve pointe un moment de « virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme⁴ ». Dans les suites de cette « traversée », il y a l'expérience inoubliable de la fonction de passeur, avec la rencontre de deux passants. Puis « l'autorisation » du passage à la fonction d'analyste.

Avant le processus de fin, le rêve de la clé vient comme répondre à ce qui est au travail à ce moment-là. « Comment quitter ce lieu et l'analyste, comment finir, comment le décider ? » « Qu'est-ce qui reste après ? » Le transfert est entamé, il est autrement, mais *quid* de la destitution du sujet supposé savoir ?

L'analyste et l'analysante sont sur un long canapé chacun à un bout. Il active une télécommande qui projette sur l'écran des formules mathématiques. Il tend une clé que je prends et il dit à tout à l'heure, en précisant, dans 10 minutes. Or, je dois prendre un train. Se pose la question du choix entre revenir vers l'analyste ou me diriger « là où je vais ». Je me retrouve, seule, sur le quai de la gare, munie de la clé, préoccupée d'abord par le fait que l'analyste m'attende et qu'il ne puisse pas ouvrir la porte de son cabinet. Et avec cette question comment va-t-il faire sans moi ?

Au final, la décision prise est celle de garder la clé, de laisser l'analyste « choir » devant la porte close. Une décision que seule peut prendre l'analysante.

Au-delà d'avoir dé-supposé le savoir qui peut se lire déjà dans le rêve du blanc et noir, dans celui-ci s'éclaire l'opération de la destitution de l'analyste, sa mise au rebut.

À partir de maintenant, c'est de mon côté que ça se passe. Le virage de fin s'amorce à partir de ce moment. Un tournant qui fait passage de l'amour de savoir au désir de savoir, du transfert à l'analyste au transfert à l'analyse. La chute du sujet supposé savoir ne signe pas la fin de l'analyse mais ce qui l'oriente et la précipite. Reste encore tout le travail d'élaboration jusqu'au point de conclusion.

⁴ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

Décomposition jusqu'à la lettre du symptôme

Moment de passe, franchissements, chute du sujet supposé savoir, mais ça ne suffit pas. Il y a encore la question de la tristesse qui ne cesse pas de se répéter. Une jouissance toute aussi utile qu'encombrante.

D'y revenir encore et encore advient un moment crucial dans la cure. Sur le divan ça interroge, ça veut savoir cette tristesse. A s'y réduire, jusqu'à l'épuration.

Tristesse et s'ajoute un ? Un point d'interrogation mais qui appelle encore un Autre qui réponde.

Tristesse ? puis coupure du mot, acte : Triste est-ce ? Est-ce triste ? ça change, ça s'allège mais il y a toujours du sens.

S triste, une affirmation : Le point d'interrogation disparaît, l'Autre s'évanouit, reste le S.

Une décomposition jusqu'à la lettre de jouissance qui nomme le sujet réel. Une lettre mobile hors sens, une écriture, qui laisse au mot « triste » le poids du sens.

S triste comme trait sinthomatique, l'orientation que « vise le désir de l'analyse, celui d'obtenir la différence absolue⁵ ».

S, de « la marque du signifiant sur l'être vivant d'où le désir surgit⁶ ».

Enfin, S, ce bout de Réel in-traitable.

Le mâl(e) espagnol – Retrouvailles avec lalangue

Le dégagement de la lettre, le délestage du poids du sens, l'insignifiance de la tristesse provoque légèreté et enthousiasme.

Et faut croire que ça ne suffit pas, encore un tour, encore un trou.

Quelques séances encore, et surgit un point de rencontre avec le réel, un quelque chose d'étranger, « d'extime » et qui pourtant se loge au plus intime du sujet. Un dire saisissant fait irruption : « ça ne me gêne plus d'être espagnole ». Comment prononcer chose pareille de la langue qui anime le sujet ?

Et c'est de ce dire que l'effrayant, le triste et le mal s'éprouvent, côté espagnol. D'y avoir été aussi, au carnaval, à la corrida, dans les camps, de s'y reconnaître aussi avec la part sombre et étrangère. Dire le mâl(e) espagnol, c'est terrible, c'est ça, faire avec l'in-traitable.

C'est là, dans ce moment que le signifiant espagnol, « estúpida », (*estoupida*), entendu dans l'enfance fait retour et dans lequel y avait été reconnu le mot « toupie », surnom donné par le père.

Entendre l'équivoque, *es/tu/pida* : c'est ta demande, mais cette fois-ci s'en passer. Et au-delà du sens y retrouver le S. S'y retrouver au croisement de deux langues : *S-toupie*, comme reste du ravinement des deux langues, ces quelques alluvions qui font traces.

De l'intraduisible et de l'in-traitable au bout de la cure et juste un entre-aperçu d'un point de *coïncidence* avec lalangue.

C'est sur ce point de rencontre avec l'impossible, ce point d'absence que l'analyse se termine.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse, inédit*, leçon du 5 mai 1965.

Aujourd'hui l'analyse est finie, la passe est passée et le chemin de la psychanalyse se poursuit par ce qui pourra s'en transmettre à partir de la fonction d'AE. Vouée elle aussi à passer. Reste le Réel, ce qui est toujours là, ce qui ne bouge pas et avec quoi le psychanalyste a à faire.

Finissons comme au commencement avec un poème de Roberto Juarroz :

*Inesperadamente
llega a veces una música
que palpa nuestra palabra más oculta.
Puede ocurrir entonces
que esa música la saque a la luz
o se quede con ella
en el tenebrario más secreto.
En cualquier caso,
nuestra soledad ha encontrado
la compañía que no abandona.⁷*

⁷ R. Juarroz, *Quatorzième poésie verticale, Ibériques*, José Corti, 1997, p. 222.

LES CARTELS DANS L'ÉCOLE

LE CARTEL UN DISPOSITIF INOÛI, POUR FAIRE LIEN D'ÉCOLE A PARTIR DE L'IMPARTAGEABLE

Anne Castelbou Branaa
Toulouse, France

Ce titre, qui s'est imposé à moi pour intervenir aujourd'hui, condense les questions qui m'ont accompagnée durant les deux années passées à mettre en fonction la responsabilité de l'École vis-à-vis des cartels et à la partager avec le bureau de l'École présidé par Agnès Metton. La permutation, arme efficace anti-routine, permet de s'appuyer sur ce qui a été mis en place précédemment, mais aussi de se risquer à proposer des modifications ou des nouveautés. Revenir quelques années après sur cette expérience c'était donc l'occasion de pouvoir la « penser en retard¹ » pour en extraire les questions et les remarques qui restent encore d'actualité sur la responsabilité du cartel pour faire lien dans l'École, mais aussi sur celle de l'École vis-à-vis des cartels.

« Il me paraît difficile que des analystes ne se demandent pas ce que veut dire analytiquement leur travail, en tant que c'est un travail en commun. Est-ce que l'analyste doit rester un isolé, pourquoi pas² ? »

Lacan avait proposé le dispositif cartel pour sortir de l'isolement de la position de l'analyste et penser la psychanalyse à plusieurs. Dans le fonctionnement du cartel la responsabilité de chacun est engagée puisque si l'un s'en va, le cartel est défait. Lacan, en formalisant ainsi ce type de lien avec un nouage borroméen, avait le souci de lutter contre des effets de groupe, la colle, l'inertie, ou la propension à faire foule pour cacher l'anonymat. Le pari du cartel était de faire travailler ensemble les analystes arrivés au terme de leur analyse avec des non-analystes pour la transmission de l'expérience. « Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe, ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable ait le retentissement qu'il mérite et à la place qu'il conviendra³. » Lacan attendait ainsi des membres de son École que chacun se risque à produire sa propre élaboration de savoir dans un petit groupe bienveillant et non hiérarchique, pour contrer les identifications à des signifiants maîtres ou à un leader dont il subvertit la fonction. C'est « au plus un » écho du groupe, qu'il attribue la responsabilité de la sélection des travaux produits dans le cartel pour les mettre en circulation dans l'École. Lacan dans ce débat de 75 sur la formalisation du cartel, s'interroge longuement avec ses élèves sur la fonction du « plus un », comme une personne, une place, ou l'incarnation d'un transfert sur la psychanalyse ou même comme fonction d'« infinitude latente », celle qui laisse une place à l'indéterminé, à ce qui reste encore à savoir et à produire et qui relance à l'infini le désir d'élaborer contre la fermeture de la *doxa*.

¹ G. Didi-Hubermann, citation extraite de la présentation du livre *Désirer désobéir, ce qui nous soulève* le 24 mai 2019 à *Ombres Blanches* à Toulouse.

² J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne*, n.18, p. 246.

³ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

La responsabilité du « plus-un » dans le fonctionnement du cartel et dans son lien à l'École reste encore aujourd'hui d'actualité, il a la charge d'en déclarer la constitution et la dissolution. La réintroduction des thèmes de travail sur la fiche déclarative s'est faite à la demande d'un « plus-un » s'étonnant à juste titre de leur disparition derrière le thème de travail commun au cartel. Se mesure là l'importance de la fonction de veille du « plus-un » vis à vis de la formalisation du cartel, pour mettre l'accent sur la singularité de l'élaboration à produire, qui ne se résume pas à des problèmes purement administratifs.

L'École attend aussi du cartel qu'il organise des « mises à ciel ouvert », quand il les juge nécessaires, pour témoigner des effets de cartel, de ses avancées ou des crises de travail.

La responsabilité de l'École vis-à-vis des cartels est d'abord celle de garantir les conditions propices à la transmission et à la diffusion des élaborations du rapport de chacun au savoir inconscient. « Il y a du refoulé. Toujours. C'est irréductible. Élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. Freud lui-même, je le rappelle, en fait état⁴ ». Lacan après avoir parlé de la solitude de l'analyste vis-à-vis de ce trou, du fait de l'inconscient qu'il faut affronter seul, parle alors du groupe des analystes et du fonctionnement du cartel au fondement de l'École pour que la « cause » de ce qui les assemble puisse tenir le coup. C'était bien un pari inouï que de mettre au cœur du fonctionnement du cartel la prise en compte de la question de chacun avec ce qui résiste à être compris et à être partagé avec la butée sur le réel propre à chacun. Ce manque à savoir est bien ce qui origine et provoque le tourbillon du désir de savoir lié à l'inconscient via ce qui le cause. Chaque cartellisant en fait l'expérience dans son cartel se confrontant à l'énigme de ne pas savoir très bien ce qu'il cherche et ce qu'il va trouver, et qui met pourtant en mouvement sa recherche. Dans cette expérience tâtonnante, on s'enseigne mutuellement des réponses trouvées aux butées rencontrées, à défaut de les partager. Dans un cartel, en effet on ne fait pas couple avec un autre ou même avec le « plus-un », on se couple plutôt avec la question qu'on s'efforce d'élaborer soi-même, et de métaphoriser avec les concepts psychanalytiques pour la subjectiver. Les effets de cette subjectivation sont toujours imprévisibles mais il est possible d'en témoigner, dans ce qui passe alors à l'élaboration. Parfois des textes ou leurs auteurs peuvent être les « passeurs » de la propre question de chacun, comme nous le faisait remarquer récemment Marie-José Latour « plus-un » de notre cartel.

« L'inouï, c'est que bien sûr ça se produit d'autant plus qu'on le veut moins, c'est comme ça que je m'aperçois quand même de quelque chose qui est un effet [...] » Lacan découvrait avec surprise à la lecture des produits de cartels qui allaient être exposés lors des Journées de 75 les effets de son enseignement, ceux du séminaire (non encore publié) sur « L'éthique de la psychanalyse » qui orientait alors le transfert de travail de ses élèves.

Pour Lacan, il s'agissait surtout que son École de psychanalyse ne fasse pas obstacle au fonctionnement du cartel, ce principe minimum de « boîte à lettres des courriers » ne suffit pas pour soutenir, et même renouveler l'intérêt pour les cartels et les élaborations produites. Il faut aussi pouvoir proposer des dispositifs pour soumettre les produits de cartels à l'échange et à la critique externe au cartel et renouveler régulièrement le débat sur le rôle du cartel dans l'École.

Je rappelle brièvement les deux sortes de dispositifs propres aux cartels de notre École, il y a ceux qui permettent *le témoignage des produits de cartels et ceux qui assurent leur diffusion*. Les cartels de la passe sont répartis en cartels éphémères et en cartels du CIG mis au service de la procédure de la passe elle-même avec un but précis pour la nomination de l'AE. Les cartels du CIG sont des cartels d'élaboration des questions issues du témoignage du désir de l'analyste, alors que les

⁴ J. Lacan, *Lettre de la Cause freudienne*, 23 octobre 1980, publié dans le *Répertoire de l'IF-EPFCL*, « Textes fondateurs », 2016-2018, p. 379 (version française).

⁵ J. Lacan, « Ouverture des Journées de 75 », *Lettres de l'École freudienne*, n. 18, p. 1.

autres cartels de l'École traitent du passage à l'élaboration du transfert de travail sur la psychanalyse comme praxis et comme éthique

Les mises à ciel ouvert de cartels sont à l'initiative du cartel qui intervient alors en entier. Les inter-cartels sont proposés par l'École sur des thématiques communes, en lien avec des rencontres nationales ou internationales. C'est en octobre 2016 qu'une nouvelle modalité de *rencontre inter/cartels-inter/forums* a été organisée à Athènes avec les « plus-uns » français de cartels des deux Forums grecs sur une thématique commune. Cette formule a remporté un vif succès de fréquentation et de débats. Cette expérience a été renouvelée par Laurence Mazza-Poutet et Gloria Fernández de Loaysa lors de l'organisation à Madrid en octobre 2017 d'un inter cartels franco-espagnol dont les textes ont fait l'objet d'une publication.

Il existe plusieurs dispositifs d'information et de diffusion : Le *Catalogue des cartels*, rend lisible la communauté des cartels, la diversité des thématiques mises au travail dans l'École. Une nouvelle rubrique y a été créée pour classer les cartels des pays européens rattachés à la zone francophone par Forums ou par pays. Sa réactualisation biannuelle permet d'en suivre la dynamique et de noter de nouvelles modalités de formalisation comme les « cartels élargis », les cartels sans « plus-un déclaré », ainsi que des cartels dont la dissolution n'est pas déclarée alors qu'ils ne sont plus actifs. La déclaration, qui permet de poser un acte supporté par un transfert de travail, aurait-elle alors pour certains plus d'importance que celle d'informer de l'acte de dissolution du cartel ? La *newsletter* trimestrielle, « L'Actualité des cartels » regroupe l'ensemble des activités liées aux cartels, les annonce et comprend un bref compte rendu de celles qui ont déjà eu lieu. Sa rubrique « Recherche cartel » permet de mettre en lien ceux qui veulent faire cartel et une autre accueille des « Impromptus », brefs commentaires sur la vie et la fonction du cartel. Le *Bulletin des cartels* publiait tous les exposés présentés lors des différentes rencontres de cartels, certains sont maintenant publiés dans le *Mensuel* de l'École (EPFCL-France).

La réintroduction d'une « commission des cartels » par le nouveau bureau met l'accent sur la nécessité d'une pratique à plusieurs, pour mettre en œuvre la responsabilité d'École vis-à-vis des cartels, comme nous l'avions nous-mêmes expérimentée précédemment. Loin d'entretenir le ronron administratif, contre lequel Rithée Cevasco nous mettait en garde, nous avons eu plutôt le désir de contribuer à des offres de dispositifs nouveaux pour mettre en valeur la communauté des cartels de l'École, et surtout les élaborations produites, pour que chacun puisse faire son miel des trouvailles butinées de-ci de-là dans les rencontres des cartels, afin de contrer la tentation de rester dans le fonctionnement fermé, de son propre cartel. Alors pour conclure, je dirais que c'est surtout à chacun de ceux, qui ont encore le même intérêt et le même plaisir à travailler en cartel, qu'il revient la responsabilité de transmettre la pertinence de ce dispositif d'École à ceux qui le découvrent. Le cartel est le seul dispositif qui permet de faire lien d'École à partir de ce savoir lié à l'inconscient, et de pouvoir témoigner, à d'autres, de ce qui passe de cet impartageable à l'élaboration d'un transfert de travail sur la psychanalyse avec ses propres signifiants. Il est précieux pour une École de psychanalyse de pouvoir entendre le style d'énonciation et la tessiture de la voix de ceux qui se laissent enseigner des effets de leur cartel.

Se demander ce que serait une École de psychanalyse lacanienne sans le cartel inventé par Lacan pour penser la psychanalyse et éclairer le passage à l'analyste, revient à se demander ce que serait une cure analytique sans la règle de l'association libre inventée par Freud pour accueillir les formations de l'inconscient ?

EX-CARTELLISER¹

Maria Teresa Maiocchi
Milan, Italie

« [...] et même ne pas se tenir quitte au terme de la démarche de l'étonnement par quoi l'on y a fait entrée [...] »

J. Lacan, « D'un dessein », *Écrits*

« [...] mais enfin il y a quelque chose de contenu dans ce mot : cartel, qui déjà lui-même évoque quatre [...]. J'ai employé le mot *cartel* mais, en réalité c'est le mot *Cardo* qui est derrière, c'est-à-dire le mot gond, je l'avais avancé ce mot *Cardo*, mais bien sûr en faisant confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire. »

J. Lacan, *Journées sur le Cartel* (1975)

« Aussi bien faut-il avec ça que j'instaure un tourbillon qui vous soit propice. C'est ça, ou la colle assurée. [...] La hiérarchie ne se soutient que de gérer le sens. [...] C'est sur le tourbillon que je compte. Et, je dois le dire, sur les ressources de doctrine accumulées dans mon enseignement ».

J. Lacan, *Dissolution*
(1980)

“Nous avons un nom pour désigner ces groupes” affirme Lacan en nous introduisant au cartel en 1964 et il reprendra aussi en 1975 la question du nom, de manière forte. Derrière ce nom *cartel*, se trouve donc le mot *gond* comme il le souligne... Pourquoi donc ne pas interroger ce nom précieux, interroger ses raisons, pour trouver peut-être – encore – après un long temps de retombée et de multiples crises traversées des surprises pour nous orienter, encore, dans la “contre-expérience” permanente dont Lacan nous a faits héritiers². De plus, si l'intention déclarée est de faire “confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire”, que nous dit ce “gond” auquel Lacan nous renvoie avec le terme *cartel*³ ?

¹ En italien ce terme argotique fait résonner différentes dimensions : proche de l'argot napolitain, « scartellato » désigne quelqu'un qui est à côté de la plaque, hors règle, à la marge de l'ordre constitué. Dans la cabale napolitaine, la figure dite de « lo scartellato » nous porte plutôt vers la bonne aventure, la chance du don contenu dans le terme *kartos*, le panier, que « lo scartellato » porte de manière cachée dans sa bosse. Cf. <https://www.fanpage.it/chi-e-lo-scartellato-il-significato-e-l-origine-scaramantica-del-termino-napoletano/>

² Chance de la méprise, avenir « qui est aux mains de ceux que j'ai formés ». J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir » (1967), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 339.

³ Je cite intégralement le passage des *Journées EFP sur le Cartel*, avril 75, placé en exergue et repris dans le texte : « [...] ce qui constitue la vie propre d'un cartel a vraiment le plus étroit rapport avec ce que j'essaie d'articuler pour l'instant dans le séminaire. Moi, je sais ce que je voudrais obtenir comme fonctionnement des cartels ; si je lui ai donné cette portée limitée en disant que trois à cinq ça fait donc au maximum six ; ça doit bien avoir une raison. Ce n'est pas quand même une énigme. Ça devrait normalement suggérer au moins à certains, à ceux qui ont le plus de pratique, une réponse, ce n'est pas du tout que j'en sois sûr, mais enfin il y a quelque chose de contenu dans ce mot : cartel, qui déjà lui-même évoque quatre, c'est-à-dire que le trois plus un, c'est bien tout de même ce que je considérerais comme permettant d'élucider son fonctionnement, et qu'on puisse aller jusqu'à six, il faudrait que d'abord la chose soit mise à l'épreuve ; j'ai employé le mot *cartel* mais, en réalité c'est le mot *Cardo* qui est derrière c'est-à-dire le mot gond, je l'avais avancé ce mot *Cardo*, mais bien sûr en faisant confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire. J'ai préféré finalement le mot cartel parce qu'en même temps c'était une précision et que l'illustration que j'en donnais tout de suite en parlant au minimum de « trois plus un » aurait permis d'attendre un jeu efficace et de faire non seulement qu'il y en ait plus mais qu'il y en ait qui jouent leur rôle non pas seulement dans une des sections que je prévoyais qui se trouvaient être trois aussi, ça vaudrait de s'apercevoir qu'en faisant trois sections ça implique aussi une « plus une » à savoir une quatrième. Ça veut dire que l'École n'a peut-être pas encore réellement commencé à fonctionner. Ça peut se dire, pourquoi pas ? »

Gond : humble dispositif d'ouverture-fermeture. On introduit un clou dans un trou qui permet le mouvement, une articulation. Ce qui tient ensemble et en même temps sépare. Se dit également dans le domaine anatomique (voir note 8). Le cartel aussi rassemble, non sans un mouvement d'ouverture-fermeture ne serait-ce que dans les crises qu'il peut provoquer, de façon toujours *singulière*⁴. D'une part *cartel* évoque quelque chose de public, une écriture qui engage, qui fait signe et qui déclare un accord partagé. « Ce qui est écrit fait foi » dit-on en italien. Mais d'autre part qu'est-ce qui pousse précisément à cette expression si énergiquement insistante du « *cardo* », laquelle se réfère explicitement au chiffre quatre ? Évoqué en 64 comme organe de l'École⁵, porte d'entrée et de polarisation de l'expérience, le cartel est repris en 75 (dans les passages cités des *Journées de l'EFP* et dans R.S.I. auquel Lacan fait directement allusion) comme voie radicale, bien que pas trop pratiquée, de/à l'École. Voie qui fait réouverture, ouverture nouvelle⁶ présentant « le plus étroit rapport » avec le nœud avancé dans le séminaire et les « vides » qu'il indique, opposé mais aussi lié au groupe, à l'identification qui en émane, mais en incluant le point de réel de cette identification, le trou du non-rapport⁷.

Dans la leçon de *RSI* du 15 avril du 75, *car-tel* est rapporté de nouveau, avec force, à dix ans de distance, au *car-do*, en tant que gond⁸ : le pivot fixe qui entre dans un boîtier pour obtenir des battements, une articulation, une rotation. Déjà en 64, dans l'*Acte* – dit justement *de fondation* – la référence au monde latino-étrusque n'est certainement pas fortuite : en fondant l'École, en rappelant en termes institutionnels la nouveauté de son expérience, l'appel à la fondation de la ville ne doit pas être pris, je crois, comme métaphore. *Cardo*, qui vient de l'ancienne racine *skar*, *skerad*, *skurd*, (qu'il partage avec *cor-cordis*, le cœur) : qui signifie *agiter*, *balancer*, *bondir*, *secouer*, *vibrer*, et même *jouer*, quelque chose qui ne se déplace pas, mais qui est palpitant... Et qui vient aussi de l'ancienne référence symbolique-astronomique : pour les latins, il s'agissait des deux extrémités de l'axe qui servait de pivot (nord-sud) au 'mouvement' (est-ouest) du soleil : donc écoulement du temps, cycle de la vie, des saisons, de leurs lois toujours identiques et toujours nouvelles. Les 'printemps' sont restés la façon poétique de dire le nombre des années, qui renaissent chaque fois.

C'est précisément cet écho de *cardo* qui, me semble-t-il, ouvre un espace inattendu : puisque la fondation de la 'cité', en particulier la cité latino-étrusque coïncidait avec le positionnement votif du *templum*. Cet espace est avant tout une quadripartition de la voûte uniforme du ciel à partir de la contingence du vol des oiseaux et de son observation faite par le prêtre correctement positionné, grâce à sa science. Le *templum* (mot qui vient du grec *tem-no*, separo) est donc avant tout une portion du ciel située entre l'universel de la voûte, son encadrement et ses partages, et en tant qu'il se trouve ancré au particulier de l'évènement, la chance du vol, contingence qui ouvre à une logique de séparation et d'orientation qui implique le particulier. *Cardo* présentifie donc la ligne qui rompt, pour ainsi dire, le (duo) *decumanus*, en produisant une quadripartition essentielle du « ciel étoilé au-dessus de nous... », pour laquelle l'espace-temps géographique de

⁴ Qu'est-ce qui, en effet, est plus radicalement séparatif que le terme grec de *krino* ? Cribler, tamiser, juger, décider...

⁵ J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), *Autres écrits*, op. cit., p. 235.

⁶ J. Lacan, « Clôture des Journées d'Étude des Cartels de l'École freudienne » (1975), *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n.18, p. 263 sq; et *Le Séminaire XXII, RSI* (1974-1975), leçon du 15 avril 1975.

Cf. <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-RSI-1974-1975>.

⁷ Voir *ibid.* : « Mais je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou. Pas de deux : au moins trois, et ce que je veux dire, c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre. La « plus-une » sera là, même si vous n'êtes que trois... »

⁸ Le mot français gond se relie au grec *gomphos*, le clou, la cheville, ainsi que *gonfosis*, terme de l'anatomie qui indique une partie des certaines articulations de forme spécifique, à cône, comme les dents par exemple, qui sont enclavées dans l'os. Cf. p. ex. M.A. Marchi, *Dizionario tecnico-etimologico-filologico*, Milano, Pirola, 1928.

L'*urbs*, de la cité terrestre, est conséquence, reflet⁹. Ici ce ne sont pas des mythes plus ou moins « abêtissants » qui sont fondateurs, mais plutôt une logique de frontières, de tracés, de lignes de séparation, des proportions où se divisent les mondes, entre l'est et l'ouest, le nord et le sud. Des positionnements sophistiqués, pas sans référence – semble-t-il – avec la proportion dorée (nombre d'or). Des points dits précisément « *cardinaux* », aptes à accueillir et traiter la contingence inaugurale. Et la référence « dorée » des rectangles de ces proportions à laquelle elle pourrait se rapporter, indique une coupure non purement géométrale qui vise la contingence, apte à inclure l'incommensurable¹⁰.

Le *templum* est conçu selon des lois astronomiques dont la finesse de calcul déconcerte. Les spécialistes parlent d'une « science étrusque » et c'est précisément cette construction qui empêche d'errer sur le versant imaginaire du mythe. Le *templum* exprime une structure apte à inclure de l'inattendu, une contingence, l'exigence d'un lieu de fondation orienté et en même temps séparé-séparant, dans l'idée justement d'une coupure constitutive de l'expérience qui s'inaugure, et qui constitue aussi lexicalement le *templum*, dans sa dérivation – comme ci-dessus je l'ai rappelé – de *tem-no*, séparer, *se parere*. Ce sont donc les coordonnées d'un lieu de séparation que le *cardo* va fixer, en traversant *decumanus* le cours du soleil. Au croisement de ces deux axes principaux se trouvait le *forum*, le lieu des échanges publiques. Le lieu géographique du *templum*, et la fondation de la *urbs*, la *cité*, qui en est la conséquence, sont le reflet de cette quadripartition céleste, qui relie la contingence inaugurale de la divination à la fixité des coordonnées stellaires, dans lesquelles du particulier s'introduit, du nouveau, la nouvelle fondation.

C'est le *quatre* qui domine cet espace d'ouverture lequel domine d'ailleurs la « ville carrée...¹¹ », ville du quatre latino-étrusque. Rome carrée, l'*urv*, sillon tracé, selon son origine, est rigoureusement quadripartite. Dans le pari constitutif de cette minuscule cellule de base de l'École, la référence stellaire, référence aux *sidera* qui présidèrent à l'orientation, et donc aux *desidera* qui en découlent, ne semble donc pas inappropriée : le *cardo* résume le quatre, le cartel – d'où « quartier » en français, comme l'italien « quartiere », lieu de la vie concrète et des rapports habituels, et le « cuartel »... terme espagnol qui se réfère au « quartier », dans le sens défensif, au-delà de celui d'habitat, ainsi qu'en italien¹². Le monde latino-étrusque a laissé une trace géométrale profonde dans la construction même de notre monde *urbain*, confondant ses pierres avec le discours qui les soutient. C'est cela que Lacan laisse entendre en se référant au *cardo* et en soulignant si précisément l'origine latine du terme, y compris ses extensions qu'ici je cherche

⁹ *Urv* – d'où vient *urbe*, la cité – c'est le *sillon*, tracé par la charrue qui suit le vol des oiseaux dans l'espace sacré du ciel, qui est divisé, séparé, par le *cardo*, et qui se reflète sur terre, sur le sol de la cité qui va être édifiée : le *templum* – dans sa complexité, sur et sous terre – se définit de cette trace inaugurale par rapport au *cardo*, qui traverse le cours du soleil, là où le *mundus* est le *templum* souterrain. (Voir les notes suivantes).

¹⁰ Parmi les nombreuses sources qui constituent une approche de l'archéoastronomie développant entre autres la *quadrature* et le nombre d'or, cf: A. Chericci, « Per una scienza etrusca, 2., Templum, templi e rettangolo aureo », *Science and Technology for cultural Heritage*, 16, 2007 ; A. Gottarelli, « Templum solare e città fondata. La connessione astronomica della forma urbana nella città etrusca di Marzabotto (III) », *Culti, forma urbana e artigianato a Marzabotto. Nuove prospettive di ricerca*. Atti del Convegno di Bologna, 2003, p. 101-138 ; C. Zanforlini, « La nascita di una città. Riti di fondazione nel mondo romano », *Seguendo le tracce degli antichi*, Agosto 2016, A. Blumenthal, « Roma quadrata », *Klio*, 1942, p.181-188 et aussi V. Di Cesare, « I cardini del cielo », *L'Astronomia*, n. 38, octobre 1984, p. 20-23. ‘

¹¹ Cf. A. Mastrocinque, *Roma quadrata*, in *Mélanges de l'École française de Rome*, 1998, n.110-2, pp. 681-697.

¹² Dans des expressions comme “*non dar quartier* (ne pas donner trêve)” et “*lotta senza quartiere* (lutte sans merci)”.

à saisir.¹³ Le *comité d'accueil* « est appelé *cardo* – Lacan dit dans l'« Acte de fondation » – c'est-à-dire gond en latin, terme – il souligne – qui est *indicatif de son esprit*¹⁴ ».

Templum est donc un espace éminemment public, qui règle, qui inscrit, qui est capable de faire inscription des lois du cosmos et de la cité. Ses frontières infranchissables définissent le caractère sacré du lien civil. Il est par ailleurs ainsi parce qu'il cache une référence secrète et s'édifie au-dessus du *mundus*. Fosse ombilicale, cavité utérine, lieu vide et mystérieux, essentielle “place de vide” du féminin¹⁵... L'*Origine du monde*, nous le savons, n'était certes pas indifférente à Lacan... *Mundus* est donc le lieu vide, essentiel à l'édification féconde de la cité, lieu obscur d'insémination symbolique-réelle : on y jette des objets sacrés et représentatifs, des mottes de terre, de la terre d'origine de celui qui fonde, des graines, des fruits. C'est un lieu germinal caché à la vue, inaccessible et pourtant connu, ex-sistant. Une présence souterraine mythique, scellée par une pierre, « fosse remplie et fermée une fois pour toutes pour toujours », ou rituellement ouverte dans des moments liés – justement – aux équinoxes. Il constitue donc le centre « solaire » du sous-sol et le vide essentiel du système de la « cité carrée ». Le *templum* de la cité édifiée est donc un lieu séparé, fondateur de l'espace civil, mais non sans poser une conjonction structurelle de la voûte étoilée avec le monde chthonique et *templum* sous terre. Enfers freudiens..., Achéron répond de la structure...¹⁶

Tout en poursuivant le cartel sur les traces d'une « science étrusque » raffinée¹⁷, on voit bien que la question de l'École – via le *cardo*, via *quatre* – est liée au passage structural de l'expérience de l'analyse vers une autre dimension discursive, politique, celle de la *civitas* (comme de la *polis*) : expériences qui ont interrogé à l'origine la structure du lien et ses paradoxes. Cartel-*cardo* dit d'emblée cette dimension de refondation, et Lacan le situe comme point d'interrogation questionnant un lien inédit, en tant que mise en acte – de plus en plus affinée – d'un lien social *tel qu'il convienne à l'expérience analysante dans sa prise sociale, même publique, qu'est l'École*. Lien social « jamais sorti jusqu'à présent » (voir n. 37).

¹³ Cf. A. Gottarelli, *Contemplatio. Templum solare e culti di fondazione. Sulla regola aritmo-geometrica del rito di fondazione della città etrusco-italica tra VI e IV secolo a.C.*, *Templa*, 2017 ; voir note 10. La fondation d'une ville, aussi bien latine qu'étrusque, suivait un ensemble scrupuleux de rites. Tout d'abord connaître les auspices, c'est-à-dire les messages divins basés sur le vol et le chant des oiseaux, dont l'interprétation communiquait les volontés des dieux ; cette tâche incombait à la personne de l'*augure*. En second lieu, on creusait une fosse circulaire à l'endroit où les deux routes principales se rencontraient, formant un angle droit : ce fossé était appelé *mundus*. A l'intérieur, dans un rite au fort contenu symbolique, étaient enterrés des symboles religieux, ceux qui devaient assurer le bien-être à la ville en édification. Ensuite, une limite était tracée à l'aide d'un sillon creusé par une charrue, délimitant ainsi le territoire de la cité. Les rites se poursuivaient pendant des jours, pour pouvoir étendre les bénéfices propres du '*mundus*' à tout le territoire délimité, en le rendant ainsi consacré aux dieux choisis. Comme il n'était pas possible de construire immédiatement les murs de défense sur le premier tracé, un deuxième sillon était réalisé, parallèle au premier. La bande de terre comprise entre le premier et le deuxième était dit '*pomerium*'. Dans ce territoire 'exclu' étaient confinés les spectres, les fantômes, les larves, les démons des maladies et les esprits de la guerre, de la faim, des pestilences et tout ce qui pouvait être ramené à des situations négatives pour la ville et ses habitants. Dans cette bande de territoire, on ne pouvait pas y construire, on ne pouvait pas l'habiter ou y cultiver, ni même passer : c'était l'aire consacrée exclusivement aux protecteurs de la ville pour sauvegarder son enceinte (et son intérieur). L'enceinte sacrée définissait l'*urbs*, la ville en tant qu'entité consacrée. Dans la légende de la fondation de Rome, Remus est tué par Romulus parce qu'il franchit – armé – ce sillon, profanant donc la zone de l'*urbs*, sillon qui au fond est lui-même – selon son étymologie – le *sillon-seuil* de l'origine.

¹⁴ J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 234.

¹⁵ J. Lacan, « Préface à 'L'éveil du printemps' », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 563.

¹⁶ J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1962. De façon d'ailleurs très proche, la *polis* : “Il y a une analogie de structure entre l'espace institutionnel en quoi s'exprime le *kosmos* humain et l'espace physique dans lequel les gens de Milos projettent le *kosmos* naturel [...]. De ces correspondances entre la structure du cosmos naturel et l'organisation du cosmos sociale, Platon se montre encore pleinement conscient dans le IV^e siècle.”

¹⁷ Voir n.10 et n.11.

Qu'est-ce qui peut produire dans le groupe un effet séparateur, anti-suggestif ? Qu'est-ce qui fait *cardo* ? C'est le pivot qui mobilise un travail de théorie "incluant un manque"¹⁸. "Transfert de travail," c'est le point de départ de Lacan dans l'*Acte de fondation*, car le travail en cartel interroge et bouscule le sommeil identificatoire du groupe, d'autant plus si ce sommeil est institutionnel¹⁹. Mais dix ans plus tard, en 75, en reproposant avec force le dispositif, Lacan remettra en jeu plus explicitement le point auquel on ne peut que s'identifier au groupe, c'est-à-dire le trou du non-rapport, à partir duquel se constitue tout nœud social²⁰. C'est ce que Lacan introduit dans *R.S.I.*, ce qui déplace le cartel vers la logique du nœud. Au temps logique d'après, 1980, en pleine *Dissolution*, il pourra même inciter à "se coller" : « Allez-y. Mettez-vous à plusieurs, collez-vous ensemble le temps qu'il faut pour faire quelque chose, et puis dissolvez-vous après, pour faire autre chose. Il s'agit que la *Cause freudienne* échappe à l'effet de groupe que je vous dénonce. D'où se déduit qu'elle ne durera que par le temporaire, je veux dire - si on se délie avant de se coller à ne plus pouvoir en revenir²¹ ». Intéressante la reprise insistante du *tourbillon*, de ce tourbillon inédit en avril 75, pendant les *Journées sur le cartel de l'École freudienne*, précisément à la même période que *R.S.I.*, en tant que c'est ce tourbillon qui relie au nœud et qui rend le trou opérant.

Ce n'est pas un progrès de doctrine que l'on attend du cartel, c'est explicite. Mais alors quoi, sinon un *dire* singulier, l'*expérience – analysante* – du rapport de chacun avec la psychanalyse, ce qui ne se fait pas *tout seul*. Ni seul, ni en – par (le) groupe : « élaboration soutenue *dans* un petit groupe²² ».

Les êtres humains semblent avoir peu d'alternatives entre se coller et se haïr (modalité indissoluble de la colle), donc le travail analysant du petit groupe, qu'apporte-t-il de nouveau ? Quelle surprise de lien pourrait-il y avoir avec ce petit-grand dispositif ? Lien pas sans savoir... et il y en a, s'agit-il d'une incidence politique ? Il y aura eu du cartel en tant que l'expérience dans le cartel fait rencontrer le trou du non rapport. L'écho du *cardo* nous met sur cette trace, tout de suite entrevue par Lacan, qui en même temps fonde le cartel/fonde son École. Comment y sont établies les conditions pour une « théorie incluant un manque » (1967) ? Y aura-t-il eu du cartel parce que l'expérience dans le cartel rencontre le trou du non-rapport ? *Occasion*, chute et chance, de réel, de réveil, (suggestion de lecture freudienne déjà en 64, *Père, tu ne vois-pas...*). Et c'est ici que se situerait l'appel de Lacan quant au rapport entre cartel, nœud, trou et tourbillon, sur lequel se jouent les passages que je reprends, dans leurs incidences d'un lien social *nouveau*.

Au-delà de ses différents thèmes de travail, le cartel est le lieu d'un dire qui dans un certain sens « historise », rend *présent* le point où chacun peut "penser la psychanalyse" selon l'indication de

¹⁸ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir » (1967), *Autres écrits, op.cit.*, p. 337.

¹⁹ J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), *Autres écrits, op. cit.*, p. 233 et suivantes, en particulier 236. Sommeil contre quoi les séminaires mêmes ne donnent pas garantie, sans que ce "transfert" soit en acte.

²⁰ J. Lacan, *Le Séminaire XXII, R.S.I.* (1974-1975), leçon du 15 avril 1975 : "Mais je ne dis pas par là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue, dis-je, du non-rapport sexuel comme trou. Pas de deux : au moins trois, et ce que je veux dire, c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre. La « plus-une » sera là, même si vous n'êtes que trois [...]" Cf. <http://www.valas.fr/Jacques-Lacan-RSI-1974-1975,288> Voir aussi l'intervention de clôture aux « Journées d'étude des cartels de l'École freudienne », *Lettres de l'École freudienne*, n.18, 1976, p. 263 sq.

²¹ J. Lacan, *Le Séminaire XXVII, Dissolution* (1979-1980), 18 mars 1980, *Monsieur A.* Voir aussi, *D'écolage*, 1^{er} mars 1980.

²² Du passage bien connu de l'« Acte de fondation » (1964) : « Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra. Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe *d'une élaboration soutenue dans un petit groupe* ». C'est moi qui souligne. Pour un commentaire dans un moment qui annonçait une crise, voir M. T. Maiocchi, « Non-tutto da sapere. Note sull'esperienza di cartel », *Quaderni milanesi di psicoanalisi*, 1995 (repris en *Per Lettera 1*, avril 2006, document de FPL, à usage interne).

Colette Soler²³ : penser vient de *pendere*, peser et a donc à faire avec la gravité des corps, la chute : lien de travail vivant, non sans corps, C'est pourquoi le cartel convient à l'expérience *analysante* de l'École, propice au partage non d'affects, mais partage qui affecte, qui fait acte, opérativité transversale, multiple, et en même temps singulière, pour que se *réalise* cette "base et refuge" contre le malaise de la civilisation, que l'École est en tant qu'elle se rassemble et s'interroge autour de l'enseignement de Jacques Lacan ; ce qui, pour certains – « un groupe en mal d'issue » – s'est révélé – « assez précieux, voir assez essentiel » – qu'il a été à privilégier par rapport à d'autres « avantages », ceux qui étaient offerts par une autre politique, non d'École, ou de non-École²⁴.

Mais à bien y regarder, n'est-ce pas de la même place que Lacan interroge dès le « Stade du miroir », prolongeant Freud, visant le point sensible de l'identification ? Y aurait-il une autre façon de traiter le lien que la tension agressive du miroir, une autre façon que la suggestion hypnotique ? En effet, la question n'est pas si éloignée de celle que Freud explicite, en reprenant directement le problème de la suggestion, en 1914 puis en 1921 – moments de crise, de bouleversements de liens, bien connus – reprenant étonnamment ses thèmes anciens de l'hypnose, de l'identification, de la suggestion, pour une subversion qui ne va certainement pas dans le sens du "sentiment océanique", à la Romain Rolland...

L'avantage de ce que Lacan apporte c'est que cette petite grande invention est *pratique*, c'est la *praxis* d'un lieu, « propice » à ce « dire » et au traitement permanent qu'il opère, via le *tourbillon*. « Aussi bien faut-il avec ça que j'instaure un tourbillon qui vous soit propice. C'est ça, ou la colle assurée. [...] La hiérarchie ne se soutient que de gérer le sens. [...] C'est sur le tourbillon que je compte. Et, je dois le dire, sur les ressources de doctrine accumulées dans mon enseignement²⁵ », je l'ai signalé en exergue. Dans les raisons de ce *tourbillon*, le point auquel Lacan confie le destin de son discours en tant que vivant n'est-il pas contenu ? Ce point de regroupement se forme non seulement autour de son enseignement – bien que plus précieux qu'une reconnaissance bureaucratique-institutionnelle (comme en 64) – mais autour du vide que cet enseignement *sait creuser*, vide présentifié par la dimension nodale que le cartel réalise par le vortex que la permutation produit. « Transfert de travail » est donc dislocation de liens et nouage de corps parlants, mise en jeu d'un réel *de et dans* la rencontre. C'est en cela que le cartel se fait lieu analysant, ou tourbillon ou colle, ou tourbillon ou pas de décollage d'école... Pas de *D'écolage*... En ce sens, le cartel est condition de l'École.

La question du cartel, la nature d'un lien propice à l'expérience paradoxale de l'analyse, qui n'est pas sans un « dire », est homologue à celle d'une École, de l'École puisqu'elle n'est pas faite pour s'associer en groupe. École est *societas*, bien sûr, qui demande de l'*affectio*, on le sait bien : il y a des gens qui s'y *ad-socient*, mais elle « n'est pas un pays pour des associés », pour reprendre un film..., un pays des *socii*, pour de gens qui sont à la suite²⁶, ceux qui « vont après ». École n'est pas pour *followers*... d'un chef, d'un ordre, d'une hiérarchie, même pas d'une « bonne » fin : si l'École fait traverser structurellement la hiérarchie – et son "gérer le sens" – par l'instabilité et la contingence du *gradus*, c'est-à-dire si elle est *scholé*²⁷ : si elle assume le temps d'un arrêt, d'un

²³ C. Soler, « Le cartel analysant ? » (2010), *Mensuel*, n. 57, 2011, où cette manière singulière de « penser la psychanalyse » est reporté au nœud intension-extension.

²⁴ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967), *Autres écrits, op. cit.*, p. 245. F. Boisdon, *À l'École des cartels, politique du cartel ?* Prélude à la Journée d'École de l'EPFCL, Paris, 14 juillet 2019.

²⁵ J. Lacan, *Le Séminaire XXVII, Dissolution*, leçon du 18 mars 1980, « D'écolage » : « Aussi bien faut-il avec ça que j'instaure un tourbillon qui vous soit propice. C'est ça, ou la colle assurée. [...] La hiérarchie ne se soutient que de gérer le sens. [...] C'est sur le tourbillon que je compte. Et, je dois le dire, sur les ressources de doctrine accumulées dans mon enseignement ».

²⁶ Associé vient de *socius*, dérivation étymologique de *saké*, suivre.

²⁷ Du grec *scholé* : loisirs, repos, aise. S'entretenir dans un temps libre des affaires matériels, et donc temps d'échange scientifique et intellectuel.

dis-courir, lieu d'un discours, lieu qui *est* discours. En ce sens, nos textes institutionnels ne seraient-ils pas à prendre eux-mêmes comme des « cartels », comme des signaux routiers – constamment mis à jour et publiques – de l'expérience en cours, et de ses impasses. À commencer par la *Charte* dans son faire écho à *cartel*, écriture de ce qu'ordonne notre paradoxal *cum vivere*, notre vivre avec des autres, ensemble : ce qui fait *civitas*²⁸, bien sûr, mais « pas comme les autres : elle vise le désir de savoir, qui peut-être nous est *commun*, mais qui ne fait pas *comme un...*, car il reste irréductiblement singulier, en nous rendant plutôt « grains de sable ». (Ce qui pose le problème de ce qu'est – dans le lieu analytique – *démo* ou même *iso*-cratie²⁹. Quelle démocratie peut jouer à chaque fois l'inédit d'une « politique de la singularité » ?)

Et donc « politique » de l'École comme « politique cartellisante », alternative possible à la suggestion hypnotique généralisée ? Ce n'est pas par hasard que Freud reprend le thème de la suggestion en deux moments topiques de son parcours : en 1914 et en 1921, quand la question devient pressante, l'échec incontournable, dans la clinique du sujet (l'Homme aux loups) et dans la clinique du faire association (la rupture avec Jung). Crise donc³⁰, et c'est pour affronter deux moments de crise de son École, comme fondation (1964) et comme dissolution (1980) – interrogeant sur les mots lier-déliar, et sur leur rapport³¹ – que même Lacan essaie et réessaie de mettre en acte quelque chose qu'avec surprise, il avait trouvé – dans des temps bien plus anciens, immédiatement après-guerre – comme antidote à un lien qui vient littéralement *de l'armée*.

Le ciel au-dessus de Londres qui porte encore les sillons produits par la Luftwaffe semble en effet avoir été propice à cette invention³². On est frappés par la façon fraîche et profonde avec laquelle Lacan est comme réveillé par le petit groupe de la découverte bionienne, pour l'inattendu qui opère dans la ferveur désirante qui l'anime, qui arrive à toucher ces déchets de l'armée, ces *dullards* – Lacan souligne beaucoup ce terme – un peu rebelles, un peu loufoques,

²⁸ Ce n'est pas le cas d'aborder ici les différences – à Rome – entre *urbs* et *civitas*. Pour cette dernière l'accent est mis sur l'aspect inclusif aussi au niveau social et juridique, ainsi que la *polis* grecque, qui semble contenir – en forçant légèrement l'étymologie – la même racine de *polys* (« beaucoup ») à indiquer l'ensemble des citoyens comme « multiplicité » (*polloi*) unifiée, communauté qui habite l'espace partagé (cf. *Le sel de l'exil*, prélude à ces mêmes Journées européennes 2019). Pour qu'il y ait une ville, les éléments essentiels sont en effet l'existence d'une *communauté*, un *ensemble de lois* qui régissent sa coexistence et un *espace planifié* de façon rigoureuse.

²⁹ Cf. N. Bellanca, *Isocrazia, Le istituzioni dell'uguaglianza*, Castelvechi, 2016. DEMOCRATIE : (gr. δημοκρατία, de δῆμος « peuple » et κρατέω « je domine ») : « La démocratie en Grèce est la souveraineté accordée à tous ceux qui font partie du δῆμος. La souveraineté de l'État appartenait à l'ensemble des citoyens, qu'ils soient nés ou régulièrement devenus citoyens, indépendamment de leur naissance ou de leur richesse. Comme il est nécessaire, en principe, que tous aient un droit de vote égal dans la démocratie, la majorité est souveraine, et donc, là où il n'y a pas une façon de modérer les choses, la classe inférieure, qui est la plus nombreuse, devient facilement synonyme de *démo*, la foule, à laquelle s'oppose le 'peu' de personnes qui sont les plus riches ou ceux qui excellent. Dans les temps les plus anciens, tels gouvernements n'ont pas eu le nom de démocratie mais ils furent indiqués comme πλῆθος ἄρχον. Les principes fondamentaux sont ici l'isonomie, la liberté, l'isocratie et l'iségorie. Pour l'isonomie, la loi est égale pour tous ; la liberté est condition nécessaire et but de la démocratie ; l'isocratie et l'iségorie, ('égalité de pouvoir' et 'liberté d'expression'), diversement entendues dans le temps, sont les moyens de la mise en place d'un gouvernement démocratique ». http://www.treccani.it/enciclopedia/democrazia_%28Enciclopedia-Italiana%29/

³⁰ Il s'agit de thèmes qu'on retrouve en 1914, précisément dans *l'Homme aux loups*, *Pour l'histoire du mouvement psychanalytique*, et dans *Remémoration, répétition et perlaboration*, puis en 1921 dans la *Massenpsychologie*. Comme je le soulignais, l'insistance de Freud sur la critique de la dimension suggestive dans ces moments de virages théoriques et politiques est notable. La rupture avec Jung et la prise d'acte clinique du transfert comme répétition se redoublent, dans l'interrogation sur le chef et la perspective d'une chance autre dans les liens que la psychanalyse peut déclencher. Que permet une solution autre que l'Église et l'armée, noms de l'Un ? Une modalité de lien qui soit adéquate, propice à ce qui de singulier-séparatif l'analyse révèle et met en jeu.

³¹ Questions cruciales dans notre politique de « marchés communs », pris entre migrations et confinements. Dans le virage entre *limen* et *limes* – que Massimo Cacciari rappelle – « on est obligé à décider si la frontière est un *limen* ou un *limes*, un seuil ou une barrière, lieu où on se retranche ou lieu où se pousse le regard, l'envie, le désir ».

³² J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre » (1945), *Autres écrits*, op.cit., p.101-120.

dont Bion et Rickman s'occupent³³. Et ne pourrions-nous pas les qualifier de « dupes » ? Des dupes, étonnamment disponibles, à leur façon, à se faire à l'inconscient... Stupides dans leur existence, peut-être stupéfaits ou capables de se laisser stupéfier par leur ex-sistence. Le petit groupe qui leur est proposé ne vise pas à rectifier leur "dullness", mais de façon inattendue fait surgir là du désir, *via* le particulier... C'est sur ce terme de *dullard*, intraduisible, que Lacan insiste, en indiquant aussi le risque social d'une ségrégation, que le traitement a-hiérarchique du petit groupe peut contrer, centré comme il le peut sur ce qui peut naître comme invention du sujet lui-même.

Pourquoi Lacan insiste-t-il sur ce terme *dullard* ? La racine germanique du terme le relie, par passages successifs, à l'ancien allemand *toll*, qui en élargit l'aire sémantique et ouvre à l'idée d'extra-ordinaire, fantastique, à ce qui fait émerveillement : le *dullard* en somme se laisse surprendre. De *stupide* donc à *stupéfié* ...

Ce texte semble parcouru par la ferveur d'une ouverture « politique » retrouvée, après le noir horizon nazi, dans un Londres de nettoyage de débris, de vides verticaux et coupants – Lacan le note – plutôt que de ruines éparpillées, et on peut même retrouver dans ce texte une allusion à la permutation, ce qui animera finalement son tourbillon des cartels, comme ressource d'un désir en acte. Il se dessine ainsi, dans l'invention produite par cette sorte de carte forcée de soins offerts à des sujets (à la) limite, un panorama plus vrai et plus varié, plus propice à la « varité »... des sujets en jeux. « Vérité » étant d'ailleurs le mot qui, en tout cas, conclut le texte. Lacan est impressionné, il nous le décrit.

Mais *l'en plein air* de ce récit londonien un peu enchanté, ouvre sur un autre récit, une autre anecdote, également prise dans l'imaginaire d'une ouverture-fermeture. Je parle du « temps logique »... Qui est de la même année, 1945. Et qui dit la même exigence d'un horizon de « sortie », qui montre en acte que « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel³⁴ ». C'est la même mise à l'épreuve de ce qui est un lien propice à l'acte. De l'opérativité sereine d'Outre-Manche de ces gens au travail dans des débats et des questions (et qui vont récupérer cette paresse des *dullards* à la vie civile), au gris de la prison et de son malicieux directeur, le paysage se renverse, mais la question n'est-elle pas la même ? Comment décide-t-on un pas de sortie, si ce n'est précisément et paradoxalement en raison de ce quelque chose que les trois prisonniers de l'apologue noue, mais seulement au moment où ils *se saisissent* comme séparables, du fait d'être pris dans la contingence de ce nœud : paradoxe d'une prise qui fait – elle – plus un, quatrième, réel du nœud qui fait acte, pas logique de la sortie, leur façon de « le faire³⁵ » le nœud. Ils « se saisissent » : c'est la contingence d'un événement de savoir nouveau, non déductible, qui les concerne *ensemble* mais les surprend singulièrement, un instant d'éveil non identificatoire-spéculaire, qui – au contraire – serait pour les trois la ruine.

Donc, avec le cartel, lien inédit, faire *décoller/ d'écoler* l'École, *s(e)-cartelliser, ex-cartelliser*, sortir de la suggestion du groupe et/ou institutionnelle – qui menace toujours dans l'ombre – en vertu d'un lien social « jamais apparu auparavant³⁶ » mais qui ne garantit pas contre le fait que cette

³³ « Trainards à l'instruction, ravagés par le sentiment de leur infériorité, inadaptés et facilement délinquants, moins encore par manque de compréhension qu'en raison d'impulsions d'ordre compensatoire, terrains dès lors élus de raptus dépressifs ou anxieux ou des états confusionnels sous les coups des émotions ou commotions de la ligne de feu, conducteurs naturels de toutes les formes de contagion mentale, les sujets affectés d'un trop grand déficit doivent être isolés comme *dullards*, [...] l'équivalent français non pas dans le terme d'arriéré, mais dans celui de lourdaud. C'est autrement dit ce que notre langage familier appelle du mot de *débilard* [...] » *Ibid.*, p. 105.

³⁴ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme » (1945), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 213, n. 2.

³⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome* (1975-1976), Paris, Seuil, 2005, p. 144.

³⁶ J. Lacan, « D'écolage », (11 mars 1980), *Le Séminaire XXVII, Dissolution* (1979-1980), *op. cit.* Voici le passage : « Aussi bien est-ce la faute à Freud, d'avoir laissé les analystes sans recours, et d'ailleurs sans autre besoin que de se

nouveauté reste cachée si elle n'est pas activement renouvelée. D'où les avantages, la « ressource » du *tourbillon* comme organisation *anti-ségrégative, anti-refoulement, inclusive d'un trou*, celui que creuse le tourbillon, pour mettre en jeu, en acte, *act-ualiser*, les effets de l'enseignement lacanien, comme effets authentiquement « politiques », qui ont incidences sur le lien civil, sur la *polis*, en y mettant du nôtre, en nous laissant « inspirer par une autre envie, celle d'*ex-sister*³⁷ », en les incluant dans sa propre – et « différente de celle de tous » – réinvention de la psychanalyse, aujourd'hui.

Traduit par l'auteure

Relecture Nathalie Dollez

POUR L'ÉCOLE DU PASSER *a* : LA PLACE DU CARTEL

Marie-Annick Le Port Gobert
Rennes, France

Partons de cette logique : l'institution psychanalytique et l'École de psychanalyse sont distinctes. L'institution supporte l'École : au sens de la soutenir, de l'élever, d'en prendre soin, d'aider à sa fabrication. Elle doit aussi supporter son antinomie avec l'École, fonctionnant d'un groupe, non de psychanalystes mais d'analysants bien souvent accrochés au leurre du rapport sexuel, et ne souhaitant pas trop s'éloigner du discours du maître. Cela est de structure.

C'est quand au un par un, l'UN se prête au discours analytique que cet UN fabrique de l'École. Il se distingue par sa sortie d'un discours, pour faire entendre ce qui relève du discours analytique. La logique vient dire ici qu'il n'y a pas d'École de psychanalyse sans l'institution. Celle-ci y met de sa patte, de son trait, de sa trace, voire de son symptôme pour faire son École. Voilà pourquoi il semble que les instances d'une École particulière sont accrochées aux signifiants et au style de l'institution qui contribue à la faire, dans son actualité contemporaine. À mon avis, il est impossible de faire la passe dans une autre École que celle dont dépend l'institution où l'on s'est logé.

Dans notre École, et depuis plus de 20 ans, l'institution des Forums du Champ lacanien a choisi de soutenir la procédure de la passe et ses cartels par son Collège international de la garantie (CIG), pour recueillir un savoir, s'il en est, à propos du désir de l'analyste. Cette question est d'ailleurs la seule que Lacan posait dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 ». Pour faire École, le Collège international de la garantie se consacre entièrement à cette question du désir de l'analyste, d'en recueillir les entendus, et de nommer ou pas l'analyste de l'École (AE).

Toujours dans cet esprit de faire École, je voudrais faire une proposition :

Sous l'égide de ce CIG, qu'il soit aussi possible de recueillir les témoignages des moments de passage des analysants, les autorisant à vouloir dire ce qu'il en est de passer au discours analytique, dans différentes circonstances de leur parcours d'analysants, soit dans leur cure, soit

syndiquer. Moi, j'ai essayé de leur inspirer une autre envie, celle d'*ex-sister*. Là, j'ai réussi. Cela se marque aux précautions dont se contorsionne le retour dans l'ornière. Ce qui n'est pas vrai de tous, puisqu'il y en a suffisamment pour suivre mon frayage, à *subsister d'un lien social jamais sorti jusqu'à présent*.

³⁷ *Ibid.*

dans leur vie. De ces moments qui ont fait acte pour eux, les situant pour un temps, un peu autre à eux-mêmes.

Cela nécessiterait un autre type de cartel qui serait non « de la passe » pour nommer les AE et centré sur la recherche du désir de l'analyste, mais cartel de « passage », c'est-à-dire lieu de travail sur la question des passages d'un discours à un autre.

Voici quelques exemples de situation possible :

- Quand un analysant demande à entrer à l'École comme membre, ou bien à s'inscrire aux Forums, que s'est-il passé pour lui ?
- Quand un cartel prend fin, un cartellisant veut témoigner d'un savoir acquis, et des modalités du passage de sa question au savoir nouveau ou à l'interrogation nouvelle ?
- Quand dans la cure, un passage s'effectue (la tombée d'une identification, ou tout autre événement qui devient avènement du réel dans un parcours). Témoigner donc des passes dans une cure et pas seulement de la passe dernière dans la cure.
- Quand un analysant, venu pour la première fois exposer son travail à d'autres, souhaite en dire quelque chose de ce passage si important dans son rapport changé aux autres et à l'École : comment cela le rend différent dans son rapport à la psychanalyse ?
- Quand un analysant devenu passant dans la procédure n'a pas été nommé, et qu'il veuille dire quelque chose de ce passage, dont l'institution ne lui demande pas *a priori* les coordonnées, d'en apporter témoignage ? (certains l'ont fait, mais dans un cercle restreint, pas au titre d'un travail d'École).
- Et *quid* de l'entrée en analyse ?
- Qu'en est-il du passage du symptôme d'entrée au symptôme analytique dans la cure ?
- Qu'entend-on du nouage du transfert dans l'expérience des jeunes analysants ?

Il y a probablement d'autres circonstances pour lesquelles un analysant voudra, pour faire École, porter son dire au crédit du discours analytique. Ils ne seraient probablement pas si nombreux ceux qui souhaiteraient témoigner, mais leur passage transmis par une instance de l'École fera, tout comme la prise de parole des AE dans l'École, un recueil de travail précieux pour l'avancée de la psychanalyse.

Le temps d'un passage, sa cause, son effet et son reste, ne sont-ils pas ce qui structure les fondamentaux de la psychanalyse, à savoir l'acte et le discours ?

Concrètement, il suffirait pour commencer l'expérience qu'il y ait un ou plusieurs cartels intitulés « passage », en complémentarité des cartels de la passe, que le CIG se proposerait d'organiser sous sa responsabilité. On peut imaginer un cartel « passage » par pôle par exemple, pour des modalités plus pratiques. Ce dispositif permettrait à la jeunesse analytique (je veux parler des jeunes entrées en analyse), de faire savoir ce qu'est une cure analytique dans son moment de bascule d'un discours à l'autre.

Il n'y a pas de passage sans acte, et pas d'acte sans un sujet qui s'absente de l'être. Dans cette logique, un analysant ne peut faire la lecture de son acte qu'avec d'autres, faire entendre à d'autres ce qui a produit pour lui un changement de position par rapport à sa cause, l'objet *a*. Nous ne cessons de dire avec Lacan qu'un lien social nouveau est la conséquence du discours analytique. Mais que dit l'expérience de l'analysant dans cette problématique aujourd'hui ? Qu'en restera-t-il pour le lien social dans notre communauté ?

Si on donne crédit à ce que dit Lacan dans *Encore* (phrase que l'on cite à l'envie...), à savoir « qu'il y a émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à un autre¹ », alors

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

ne serait-il pas pertinent d'écouter ceux qui se risqueraient à en faire valoir l'efficace ? Il ne suffit pas de citer Lacan dans le texte (en quoi consiste ce « quelque émergence » ?), mais de chercher à transmettre dans l'expérience en quoi consiste ce passage ? Car il y a une contradiction en apparence entre le fait que l'acte de l'analyste est sans discours, et le discours qui se dit analytique. L'École de psychanalyse mériterait bien de recueillir des analysants, sur ce point de passage de l'acte au discours, un témoignage qui fasse École.

Donc un cartel, mis en place de la même façon que ceux de la passe dans la procédure, se proposerait au travail de voir en quoi, dans l'expérience, et non théoriquement, on peut cerner la rencontre d'un sujet avec l'objet cause qui le conduit au désir, même entr'aperçu, et même sans savoir ce qui touche au réel de cet objet. Le constat simplement de la perte de jouissance pour passer à un acte qui fondera une nouvelle donne, qui puisse s'écrire pour une École, n'est-ce pas là la substance de ce que la psychanalyse a à faire entendre ?

L'institution pourra toujours rechigner à proposer un dispositif de plus, et donc du travail supplémentaire pour le CIG. L'École, elle, n'en sera que renforcée et les analysants qui s'y prêteront, tout en étant probablement aussi peu nombreux que les candidats passants, seront les transmetteurs d'un savoir de la même façon que les futurs nommés AE.

On sait bien que si le plus de transfert de travail vise le réel et touche à la jouissance, il ne sera de nulle *raison* de faire ce travail, mais de *raison* pour la psychanalyse, soit dans un but de transmettre non pas ce que l'on sait, mais ce qui relève de l'impossible à savoir, de ce qui ne peut que s'entendre. Et aussi de proposer peut-être, qu'il n'y a pas que l'interprétation qui peut transformer le sujet de l'inconscient, et peut être aussi de redonner au réel du corps ses lettres de noblesse lacanienne.

Ces cartels « passage » seraient aussi éphémères que les témoignages, réagissant à l'éclair et la hâte de dire, ils seraient pris dans le même tourbillon que ceux de la passe, à la manœuvre de la fabrique d'École, et viendraient faire toucher du doigt *une possible École pas toute*. Ils obtempèreraient au temps de l'inconscient des analysants d'École.

Ces cartels seraient mis en place par le même processus que ceux de la passe, candidatures ouvertes (peut-être en ajouter le nombre) et vote en AG.

Ce qui nous intéresse ici, dans le fond, c'est un savoir sur le reste, quand un sujet en est passé par le petit *a* lacanien pour changer de discours. Le reste qu'est l'AE serait équivalent au reste recueilli par les cartels « passage », où les analysants seraient devenus, pour un laps de temps, des sans noms... donc sur le chemin du désir de l'analyste.

QU'EST-CE QUI FONDE LE CARTEL SUR LES TEXTES FONDATEURS ?

Anna Wojakowska-Skiba
Varsovie, Pologne

Cela fait douze ans que, au cours d'une analyse dite lacanienne, je me suis installée comme analyste sachant que l'analyste ne s'autorise que de lui-même¹. Depuis, mon savoir s'est étoffé grâce à l'enseignement de membres de l'EPFCL-France, à la deuxième tranche de mon analyse, et grâce au travail du cartel sur les textes fondateurs de l'École.

Le cartel a débuté cinq ans après la fondation du Forum qui portait en son nom notre appartenance à l'IF et notre lien avec l'École. Cinq d'entre nous se sont réunis, dont un « plus-un » qui n'avait pas plus d'expérience que les autres dans cette charge. Nous nous adaptions aux consignes de l'« Acte de fondation² » au temps de l'ignorance des pionniers. Nous étions un peu plus de quinze, dont moins de la moitié installée comme analystes. Certains venaient de commencer la deuxième tranche de leur psychanalyse en France. Quelques-uns avaient participé aux rencontres internationales. Il n'y avait aucun membre de l'École, personne avec une expérience de la passe. Pour la plupart, la différence entre le Forum et l'École était opaque.

Un cartel lacanien est un défi pour un petit groupe du fait de devoir s'adapter aux principes définis dans « L'acte de fondation », à savoir soutenir le travail collectif pour aboutir aux produits individuels et ne laisser personne se constituer en chef pour monter en grade.

Comme l'explique Lacan dans *RSI*, le cartel est basé sur l'identification au groupe. Mais, contrairement à la foule freudienne, il s'agit d'une identification à un point spécifique. Ce point est « le cœur de chaque nœud borroméen » où se situe le désir qui donne une possibilité d'identification. Il s'agit du désir de l'hystérique et ce point est l'objet *a* qui fait manque, qui fait trou³ dans le savoir. Ce manque cause le désir de savoir, même si, pour chaque membre du cartel, ce trou dans le savoir est placé ailleurs.

Notre cartel a travaillé sur la lecture de trois textes fondateurs en même temps que sur leur traduction en polonais : « L'acte de fondation », « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et « Discours à l'AFP ». Le savoir acquis grâce à ce travail s'est démultiplié suite à l'organisation de rencontres ouvertes au public avec des membres du Forum et des enseignants du Collège de Clinique Psychanalytique de Paris.

Pendant ce travail, un autre membre du cartel et moi-même avons demandé notre admission comme membre de l'École et avons été acceptés. Cela a eu des effets imaginaires sur le groupe et sa dynamique. Du côté positif, la distance qui séparait le Forum de l'École a été réduite et l'admission à l'École est devenue imaginable. Du côté négatif, la distance entre semblables s'est agrandie : qu'est-ce que ces deux-là savent de plus ? Ainsi s'est posée la question des deux. Et ce n'est pas pour rien que Lacan affirmait dans *RSI* : « Pas de deux, au moins trois ».

Tout cela, ainsi que le fait que nous n'avons pas suivi le conseil de Lacan sur la durée maximale du cartel, nous a conduits à l'expérience de colle dans le cartel et à une crise au sein du Forum.

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259.

² J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits, op. cit.*, p. 229-233.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, RSI*, inédit, séance du 15 avril 1975.

Le groupe s'est divisé en deux pôles qui orbitaient autour de deux opinions différentes sur une initiative professionnelle de l'un des membres. Certains l'ont comprise comme allant à l'encontre du Forum. Chaque pôle disposait de ses « plus-uns » transférentiels. Des discussions internes prenaient place. Mais un jour, un de ces pôles a décidé de faire appel aux « plus-uns » transférentiels en-dehors du groupe. Un cartel de défi – on peut demander en se référant à une des quatre significations du mot cartel dans CNTRL⁴ ?

Les « plus-uns » transférentiels, comme le décrit Colette Soler, sont « investis des prestiges du sujet supposé savoir⁵ ». Autour d'eux se créent des sous-groupes dont les membres partagent le même amour de transfert, car on aime celui à qui l'on attribue le savoir sur l'inconscient. L'objet de cet amour, il me semble, peut être un autre comme analyste, membre d'École, voire comme femme. Il s'agit à chaque fois d'un savoir supposé supplémentaire.

Cet appel aux « plus-uns transférentiels », était émis à l'insu des autres membres du Forum, mais demandait une réponse. Sauf que, comme le dit Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », « il n'y a pas d'Autre de l'Autre⁶ ». Cette réponse est donc venue sous forme d'interprétation analytique, sans trancher la question. L'appel est revenu aux expéditeurs, et le problème au Forum.

La question qui se pose est : pourquoi cette situation, bouleversante pour le groupe et désastreuse pour les relations entre les personnes, n'a pas causé de scission ? Le travail continue, et sous des formes qui attirent de nouvelles personnes et de nouvelles institutions, notamment universitaires. En outre, après la fin du travail sur le troisième texte fondateur et la clôture du cartel, nous avons traduit et étudié la « Note italienne » alias Lettre aux Italiens⁷ et récemment, avec David Bernard, travaillé autour de l'expérience de la passe, avec de plus en plus de participants. Un effet de lien au Forum et de transfert à l'École est donc apparu.

Comment cette sortie de la crise, pour répondre à la question d'Albert Nguyên dans son prélude, a donc été possible ? Je pense qu'au-delà des effets de l'analyse chez la plupart des protagonistes, il s'agit de l'effet du cartel. Voici mes arguments.

Le cartel, comme l'École, était pour Lacan un organe intervenant sur ce transfert spontané qui engendre la fragmentation interne dans les groupes analytiques⁸. Mais comment intervient-il ? Il me semble que ce qui y opère, c'est l'objet *a*, et de deux façons. D'une part par la chute, même momentanée, du sujet supposé savoir de ces « uns transférentiels », car s'ils sont dans le cartel, leur savoir doit être troué, manquant. D'autre part, par la participation au cartel de ceux qui partagent le même amour de transfert, le fait qu'ils y assument une position de « Tu peux savoir » pouvant réduire la distance imaginaire entre « uns transférentiels » et les aimants. Et ce savoir acquis s'est multiplié au fil de rencontres ouvertes aux autres.

Suite au travail du cartel sur les textes fondateurs, notre groupe a pris consistance et dans un but commun, facilitant la réponse aux questions qui se sont posées à ceux qui souhaitaient rompre avec les antagonistes du pôle opposé. Mais Lacan n'a-t-il pas dit dans *RSI* que quand les êtres humains ne s'identifient pas à un groupe, ils sont foutus ?

Le cartel sur les textes fondateurs constitue une modalité de travail qui apprend aux membres du cartel, aux psychanalysants et à ceux qui s'intéressent à la psychanalyse que l'École est là pour garantir qu'un analyste « relève de sa formation », comme Lacan le dit dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 » et, comme il ajoute en 1974, que l'analyste « ne s'autorise que de lui-même

⁴ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales <https://www.cnrtl.fr/definition/cartel>

⁵ C. Soler, « Cartel d'École », *Mensuel*, n° 25, mai 2007, p. 41.

⁶ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 813.

⁷ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.* p. 307-311.

⁸ C. Soler, *op. cit.*

mais aussi de quelques autres⁹ ». Cette fonction du cartel contribue à ce qui se passe en cabinet, à l'expérience de l'inconscient propre, c'est-à-dire à la psychanalyse en intension.

Mais le cartel est aussi un instrument de cohésion du groupe malgré les crises. Cette fonction contribue à la psychanalyse en extension, donc à la psychanalyse dans l'institution qui fait face au monde. Suite aux rencontres organisées autour des textes fondateurs, un nouveau signifiant est entré dans le discours. Voici les mots de ma patiente qui a participé à ces rencontres : « Je rêvais que ma collègue fasse la passe à Paris ». On peut en déduire qu'un savoir sur l'École s'est ainsi installé. Sans ce savoir, il n'y a pas de futur pour la psychanalyse en intension, et sans elle la psychanalyse est vouée à l'extinction.

Entre la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension, il y a une béance. C'est une béance entre le particulier et l'universel, l'individuel et le collectif, mais c'est le nouage entre l'une et l'autre qui rend efficace la garantie de l'École.

D'après Lacan, dans le cartel construit sur la base du nœud borroméen, comme il le dit dans son « Intervention dans la séance de travail sur : « Du plus une » et de la mathématique¹⁰ » (13 avril 1975), il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe mais effectivement, pas imaginativement¹¹. Il semble que cet effet peut se transférer du cartel à un sous-groupe de membres dans le Forum, lequel consiste en des personnes les plus actives, qui sont aux fondements de travail. Une fois la décision prise par chacun de ce groupe d'y rester, cela a eu comme effet de maintenir la cohésion du Forum. Dans ce cadre, la rupture du lien par une personne n'entraîne pas la dissolution de tout le reste.

Les trois registres qui construisent le nœud, comme Lacan le dit dans « Le triomphe de la religion¹² », un mois avant *RSI*, sont trois « petites cordes » qui permettent de se maintenir sur l'eau. Apparemment, malgré la houle.

LE CARTEL INTER-FORUM ET INTER-NATIONAL DANS SA FONCTION NODALE DE MISE À L'ÉPREUVE DU LIEN SOCIAL DANS L'ÉCOLE DE L'IF

Celeste Soranna
Rome, Italie

On sait que le 14 juillet est une date importante pour Paris, parce qu'elle constitue l'un des événements historiques culminants de la Révolution française. Car la Bastille était le symbole de l'Ancien Régime. Mais la prise de la Bastille n'a pas une valeur seulement pour les Français, elle représente comme Giosué Carducci l'évoque dans son « Ça ira¹ » le passage à l'époque moderne, une ère nouvelle pour l'humanité, comme aurait dit Goethe aussi. C'est une révolution qui opère une coupure épistémique, une coupure nette de ce qu'était le vieux monde et ses paradigmes.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, séance du 9 avril 1974.

¹⁰ J. Lacan, « Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, Maison de la chimie », *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18, p. 248-259.

¹¹ J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail sur : « Du plus une » et de la mathématique » (13 avril 1975) : « Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre. [...] Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient tout le groupe. »

¹² J. Lacan, *Le triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, « Paradoxes de Lacan », 2005, p. 101.

¹ Stefania Baragetti, *Carducci e la Rivoluzione, I sonetti di Ça ira*, Roma, Gangemi Editore, 2009.

Le terme « révolution » renvoie à une autre révolution bien plus importante et pas seulement pour l'histoire de la psychanalyse, celle de l'invention de l'inconscient effectué par Freud, que Lacan dans son Retour à Freud appelle « révolution copernicienne ». C'est sous l'égide du signifiant « révolution » que j'aimerais placer les questions sur le cartel et l'École. Il s'agit de la révolution qui suit, ou mieux dirai-je qui se renouvelle chaque fois dans l'offre du discours analytique.

Le discours psychanalytique est le paradigme de l'École des cartels, bien que le cartel n'ait pas la structure, ni le fonctionnement du discours psychanalytique.

Il est certain que le cartel donne consistance au discours psychanalytique, en tant qu'« instrument », « organe de base ». Toutefois, la fonction « d'organe de base », bien qu'elle soit fondamentale, n'explique pas toute la cause d'une École.

« Quels cartels pour notre École ? » Tout d'abord, au niveau de la dénomination, l'École c'est l'École de l'IF, c'est-à-dire de l'internationale des Forums du champ lacanien. Ce qui veut dire que chaque cartel est international par définition. C'est un choix qui n'est pas seulement statutaire, qui tient compte des diverses zones linguistiques, mais c'est un choix qui s'articule également à partir du concept de la dimension « sociale » de la pluralité des langues qui font réseau d'échanges entre les divers Forums et qui tient compte du fait que l'inconscient n'est pas sans lien avec le langage.

Le signifiant « inter » de l'inter-national, est aussi présent lorsqu'on parle de cartel, il suffit de penser inter-cartel. Cela permet de penser l'École de psychanalyse non comme une simple communauté, bien qu'elle le soit en fait en assumant par ailleurs des principes de régulation qui la fondent, mais aussi comme ce qui se fonde sur ce qu'il n'y a pas, et qui ne se situe pas comme un « entre » mais comme un « inter » ; autrement dit, on peut partager mais sans faire rapport. Et on sait que le fait qu'il n'y a pas quelque chose, ne signifie pas qu'elle n'existe pas, au contraire.

De plus, il y a un point sous-jacent à la question « quels cartels ? » qui résonne ainsi : comment peut-on rester membre d'École – d'où peut découler le désir de poursuivre – au-delà des les idiosyncrasies propres à l'histoire de chaque Forum ?

En d'autres termes, comment ramener sur un plan épistémique ce qui reste bridé dans la recherche de rapport au sein de l'École, alors que Lacan nous avertit : il n'y a pas de rapport ? Je crois que ça vaut aussi pour l'École, il faut aller au-delà et ne pas permettre que l'objet cause devienne objet de rapport entre les personnes. Ceci fait obstacle à tous les niveaux.

C'est pour ça que j'ai choisi dans le titre l'expression de « mise à l'épreuve ». « Mise à l'épreuve » c'est une expression utilisée pour définir le transfert plutôt que le lien même, mais c'est une expression qui décrit aussi bien l'expérience d'un lien qui n'est pas pour tous.

Dire « Quels cartels pour notre École », renvoie aussi aux divers types de cartels. Il est vrai qu'il y a divers types de cartel, il s'agit souvent d'une différence donnée par la finalité propre au cartel : traduction, révision, rédaction de textes, lecture, étude. Il y a finalement les cartels de la passe qui travaillent sur les demandes au cœur de l'École, et qui, on suppose, sont autre chose. Mais quels qu'ils soient, les cartels partagent la structure formelle conçue par Lacan, à savoir qu'ils satisfont une régulation donnée par le nombre de participants (4+1), et leur finalité est d'atteindre un but plus ou moins précis dans un temps donné. Je pense qu'il y a une différence entre les cartels qui ont un objet déjà défini, comme par exemple une traduction, et les cartels qui semblent ne pas objectiver les questions en les réduisant à un produit donné, mais qui impliquent la production d'un savoir autre. Comme dirait Kuhn à propos des cartels orientés vers un produit spécifique, ils opèrent par une « expérience de conversion² ». J'aime beaucoup

²T. S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion.

l'expression de Kuhn parce que, bien qu'il l'ignore, elle rappelle les mécanismes symptomatiques de l'hystérie dans la production du savoir dans un certain type de cartel, pour lesquels le produit serait un produit de conversion. En tout cas, la structure du cartel renvoie à l'éventualité d'un passage – d'un discours à l'autre – tandis que parfois c'est un authentique appui, plutôt qu'un passage.

Une autre chose est celle de savoir ce qui se produit à partir de ce manque radical qui est à la base de la subjectivité. Lacan dans le *Séminaire X* au chapitre intitulé « D'un manque irréductible au signifiant », énonce une formule sur le savoir très forte : « Dès que ça se sait, que quelque chose vient au savoir du réel, il y a quelque chose de perdu, et la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de le concevoir comme un morceau de corps³. »

C'est ainsi qu'il n'y a pas seulement rencontre de corps, que cela advienne en personne ou virtuellement. Il n'y a pas seulement la voix, corps subtil... il y a aussi l'écriture, qui prend corps à partir d'une perte pour chacun de façon différente. Elle fait *corps* et fait *symptôme* en impliquant le nom de *chacun*, parfois avec un seul mot, parfois avec une phrase... ou une élaboration.

Mais la différence la plus importante, selon moi, entre les divers types de cartels, concerne la différence qu'il y a entre formalisation et acte.

On peut formaliser ou déclarer un cartel, mais il n'y a aucun cartel sans acte, et de plus on ne peut pas savoir, ni calculer les effets d'un acte. Ici on repère l'affinité avec le discours analytique plutôt qu'avec le discours hystérique.

Et de quelle manière ? Avec une incidence, à son tour, sur les groupes.

Prenons l'expression selon laquelle le cartel serait l'âme de l'École. Comme disait Bachelard à propos des coupures épistémologiques : « [...] face au mystère du réel, l'âme ne peut se faire, par décret, naïve⁴ ». Il voulait dire que ce qu'on croit savoir voile ce qu'on peut rencontrer comme un nouveau savoir. Je pense qu'il y a un savoir réservé seulement à l'expérience d'une psychanalyse à proprement parler, et qu'aussi bien le cartel est le prototype d'une façon d'être ensemble socialement. C'est quelque chose qui, puisqu'il n'existe pas, ne se fonde pas sur un rapport et en même temps n'est pas en dehors de l'École. Il peut ex-sister comme formule inédite d'une dimension sociale, d'un lien pas pour tous⁵, fondé sur une option éthique.

Faire un cartel n'est pas une expérience théorique, ni un simple échange culturel, parce que l'échange culturel ne touche pas le réel. De quel réel peut-on parler dans ce cas ? De fait, chaque appartenance à un groupe est marquée par une jouissance. Parfois ces « appartenances » sont très dures à supporter, parfois elles présentent quelques traits de perversion masochiste. En outre, là où règne l'identification, règnent en même temps la rivalité et l'imaginaire de l'appartenance, ce qui souvent aboutit à se monter les uns contre les autres. Il s'agit de processus de groupes au détriment de la nécessité logique de la différence. Tout cela entrave la mise en fonction d'une cause autre.

En supposant le cartel comme lien, comme fonction de lien dans l'École, on peut apercevoir des effets analytiques du travail du cartel, mais dans les limites que la fonction même impose, dans la perspective de faire lien au-delà de l'identification à son groupe d'appartenance. Il ne s'agit pas d'un éloge de la non-appartenance⁶, pas du tout, car l'enjeu du cartel, ce qui fait parler, c'est l'appartenance à l'École, qui est une appartenance autre. C'est de cette façon ici que quelque

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, séance du 30 janvier 1963, www.Staferla.fr, p. 75.

⁴ G. Bachelard, *La formazione dello spirito scientifico*, Roma, Raffaello Cortina, 1995, p. 55.

⁵ En disant : « un lien pas pour tous » j'entends ce que Colette Soler, dans le texte du 12 novembre 2017 dédié à l'IF, en citant Lacan, écrit : « Dans ce sens, notre politique, la politique « à nous » disait Lacan, « c'est notre façon de concevoir un certain lien social ». Ce lien n'est pas sans son éthique, à savoir une position par rapport au réel ».

⁶ M. Zacchigna, *Piccolo elogio della non appartenenza: una storia istriana*, Trieste, Nonostante Edizioni, 2013.

chose du désir de l'analyste dans une École qui désire vraiment des analystes, qui peut accueillir et soutenir les questions comme toujours nouvelles, vient à être protégé.

À partir d'une expérience encore en cours, en se souvenant que déjà depuis plusieurs années il y en a, je propose qu'il y ait un lieu dans l'École, un espace, où situer lesdits cartels inter-Forums. C'est-à-dire pas un tableau d'affichage ou un catalogue, mais un lieu où on peut situer la possible contingence d'un échange, l'éventualité de la mise à l'épreuve de nouveaux liens.

Avant de conclure :

Peut-être... aucune autre « révolution » qui ne soit « autre », sinon « autre » c'est-à-dire en suivant le vecteur de la subversion indiquée par Lacan⁷ et depuis hier... avec encore le vent en poupe de l'exil... dont on sent encore le parfum... une coupure ?

Pour conclure :

Le travail de cartel – tel qu'il a été conçu par Lacan – dont les membres d'École appartiennent à divers Forums, ouvre la perspective d'un transfert de travail bien au-delà des identifications avec son propre Forum d'appartenance. C'est ainsi que l'on peut faire l'expérience d'un désir autre, de manière à ce qu'il porte bien au-delà ce que l'on appelle différences « linguistiques » et pas seulement : en visant au cœur de ce passage, lequel amène chaque membre d'École à consentir à écrire les termes de son implication, en son nom propre, pour la psychanalyse.

Traduction : Paola Malquori

LE CARTEL, AU RISQUE DE LA PSYCHANALYSE

Carole Leymarie
Paris, France

J'avais spontanément écrit un premier titre qui était « Le cartel, s'y risquer » puis je l'ai reformulé tout en gardant le terme de risque et en ajoutant « de la psychanalyse » qui y indique le moyen, le but et ses implications quant à notre École.

Je vais tout d'abord commencer par cette notion de risque. Le risque véhicule l'idée à la fois du hasard et du danger mais aussi celui du choix, de la décision du sujet à s'aventurer dans une inconnue.

« Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront¹ » écrivait René Char, ce poète et résistant français, cité par certains hommes de pouvoir² pour justifier de leurs actes, parfois illégaux. Mais si l'on prend cette citation en se référant à l'homme qu'a été René Char, je me propose d'entendre cette notion de risque en référence à celle de désir, plus précisément d'un désir décidé, sur lequel je dirai qu'il n'a lui-même pas cédé. Il quitte le lycée après une moquerie de son professeur sur ses premiers vers, il rejoint le groupe des surréalistes pendant plusieurs années avant de le quitter pour retrouver sa liberté, puis au moment de l'Occupation il n'a pas hésité à mettre sa vie en jeu en participant à la

⁷ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris Seuil, 1966, p. 793.

¹ R. Char, *Rougeur des matinaux*, Les Matinaux, Gallimard, Paris, 1950, p. 101-110.

² Phrase citée notamment par Jean-Marie Messier, ancien président de Vivendi.

Résistance, arme à la main. Lacan lui n'a pas parlé de risque, bien qu'il en ait pris tout autant, sans armes à la main, pour soutenir une modalité de travail et l'« organisme où [il] doit s'accomplir³ » : le cartel et l'École.

Dans l'« Acte de fondation » de 1964, Lacan précise qu'il n'a « pas besoin d'une liste nombreuse mais de travailleurs décidés⁴ » tout comme il l'est lui-même.

Des travailleurs décidés, qu'est-ce à dire ? Travailleur désigne le propre de l'analysant, c'est lui qui travaille dans la cure analytique, mais c'est aussi un terme propre à l'inconscient, ce « travailleur idéal⁵ ».

Dans le cartel il s'agit d'être dans cette position analysante, analysant de la psychanalyse, comme Lacan l'a fait tout au long de sa vie. Encore faut-il en avoir le désir, désir décidé. Un désir décidé par et pour la psychanalyse.

Le risque dans cette mise au travail en cartel pourrait être du même ordre que celui du moment d'entrée en analyse, celui de prendre l'option de cette inconnue possiblement dangereuse ; « inconnue possiblement dangereuse » est d'ailleurs l'argument le plus largement utilisé, quoique formulé selon les signifiants propres à chacun, par ceux qui ne veulent pas en prendre l'option. Néanmoins il ne suffit pas d'entrer en analyse pour que le choix de travailler en cartel s'impose au sujet ; qu'il ait envie d'en savoir un peu plus sur ce qui fonctionne dans la cure pouvant en être une des motivations.

On commence à travailler en cartel quel que soit le moment où l'on en est de sa cure. De façon logique, au sens du transfert, on fait le choix de travailler en cartel dans l'École de son analyste. Mais c'est encore une autre étape que celle de s'inscrire dans l'École en tant que membre. Le vœu de Lacan était que l'on rentre dans l'École par le cartel, or cela ne se fait quasiment jamais ainsi, certains l'ont déjà mentionné en plusieurs lieux⁶. Alors de cette pratique qui s'est instituée, que l'entrée à l'École ne se fasse pas par le cartel, ne devons-nous pas nous en enseigner ? Ne sont dits cartels que les groupes de travail à 4+1 qui sont inscrits dans le « Catalogue des cartels ». Si l'on part du principe que tout cartel est d'École, doit-on continuer d'appeler cartel tout groupe de travail à 4+1 ou devrait-on le réserver pour les membres d'École ? Ou devrait-on différencier des cartels des Forums des cartels d'École ? C'est une question que je soulève, qui a pour défaut d'avoir une visée ségrégative pourrait-on dire, mais qui pourrait aussi avoir l'avantage de ne pas perdre de vue ce qu'elle recouvre et c'est sur ce point que je veux en venir.

Le cartel est « l'étoffe » de l'École, comme l'intitulait Sophie Henry dans son prélude à cette journée avec sa métaphore filée sur le « métier à tisser » qui évoque la profession, le métier, qui est en même temps l'outil de travail du tisserand. Cela fait écho à ce que j'essaie de dire quant au moyen et au but du cartel, par et pour la psychanalyse. C'est par la position d'analysant de la psychanalyse et pour que de la psychanalyse continue de se transmettre et d'exister, que nous avons besoin de la travailler à quelques Un. Quels Un ? Ceux qui sont orientés par un même horizon, « un même Sujet supposé Savoir » disait Colette Soler lors de la discussion du séminaire École du 16 mai dernier⁷. Ce « Sujet supposé Savoir » est-ce Lacan ? Si oui qu'est-ce qui différencierait notre institution des autres Écoles ou associations lacaniennes ? Autrement dit, pourquoi ne travaillons-nous pas dans des cartels inter-Écoles analytiques ?

J'en viens donc à l'historique de la création de notre École et à la modalité de fonctionnement

³ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Seuil, Paris, p. 229.

⁴ *Ibid.*, p. 233.

⁵ J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 509-545.

⁶ Cf. Interventions de Bernard Nominé et Colette Soler lors d'un Après-midi des cartels en 2016 (textes parus dans le *Bulletin des cartels* n°6)

⁷ C. Soler, « Le transfert après », *Mensuel*, n. 135, octobre 2019, p. 35-41.

qui a été adoptée, celle de la permutation des personnes dans toutes les instances qui la constitue. Cette particularité de notre École a été pensée en réponse à ce qui a motivé sa création, pour parer aux effets de groupe, au sens où l'Un pourrait vouloir s'y placer en maître. L'Un qui fasse office de Sujet supposé Savoir, pourquoi pas, c'est induit par le transfert, mais pas d'Un en tant que maître qui tienne au niveau de nos instances.

Alors, pour en revenir au cartel, il en est de même, du plus-un qui tient cette fonction pendant deux ans auprès de trois à cinq cartellisans. Mon questionnement porte sur ce que Lacan, à la fin de son enseignement, s'étant lui-même laissé enseigner de son expérience de l'École, énonce dans « D'Écolage ». Il reprend l'idée de la permutation qui était déjà présente dès l'« Acte de fondation », nous sommes donc vingt-cinq ans plus tard quand il ajoute que c'est « pour éviter l'effet de colle⁸ » et que « le tirage au sort permettra le renouvellement régulier des repères⁹ ».

Ce qui m'interroge, et toujours en lien avec le principe de permutation propre au cartel et à notre École, c'est que nous ne participons que très peu aux tirages au sort pour constituer de nouveaux cartels. Certains le font, bien souvent les nouveaux, quelques-uns continuent de le faire mais dès lors que nous commençons à nous connaître et à nous reconnaître, nous avons tendance à travailler avec plus ou moins les mêmes. Disons que nous nous choisissons.

Dans une École qui s'est fondée sur ce principe d'institutionnaliser la permutation dans toutes ses instances, pourquoi ne pas avoir adopté le principe du tirage au sort pour constituer tous les cartels, qui pourraient alors être dits d'École ? Cette question en ouvre une autre, plus large, me semble-t-il, qu'est-ce qui nous assure sinon de ne pas être dans des effets de clique ?

Je crois que j'ai déjà posé beaucoup de questions, je vais maintenant conclure sur le risque. Le cartel, au risque de la psychanalyse, c'est celui d'un désir décidé pour celui qui s'engage dans un travail en cartel dans notre École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien, et le risque pour elle, notre École, c'est celui de voir l'histoire se répéter par effet de discours.

⁸ J. Lacan, « D'Écolage », *Ornicar ?*, n. 20/21, Paris, Navarin, 1980, p. 14-16.

⁹ *Ibid.*

TROISIEME JOURNEE INTERAMERICAINE DE L'EPFCL

CLINIQUE DE LA FIN D'ANALYSE

OUVERTURE

Beatriz Maya
Medellin, Colombie

L'École des Forums du Champ lacanien est internationale. Elle regroupe des psychanalystes de nombreuses parties dans le monde. C'est la façon dont Jacques Lacan a pensé qu'ils pourraient faire un regroupement qui correspondrait davantage au discours analytique qui envisage le réel. Tous les deux ans, nous nous réunissons, tous les Forums en faisant partie, lors d'un Rendez-vous international et tous les deux ans, nous réalisons en Europe, en nous intercalant avec le Rendez-vous international, une Convention européenne et un Symposium interaméricain qui nous réunit aujourd'hui.

Dans le cadre de toutes ces rencontres, il y a une journée de réflexion autour de l'École et des piliers qui la soutiennent telle qu'elle fut pensée par Lacan avec ses dispositifs : le cartel, le contrôle, la passe et l'analyse même. Nous revenons de la Convention européenne ayant eu lieu à Paris la semaine dernière autour du thème des cartels dans toutes leurs dimensions y compris celle des cartels de la passe. Aujourd'hui, nous écouterons lors de cette journée de travail tout ce qui est en relation avec cet échafaudage qui met en marche cette expérience que nous pouvons appeler, sans aucun doute, le cœur de l'École créée par Lacan comme dispositif de garantie.

Nous commencerons par écouter une des AE actuelles, Adriana Grosman, qui essaie d'établir des liens entre les membres de l'école avec son acte, essayant de passer de l'horreur au savoir sans savoir, il s'agit de continuer à faire circuler la passe, comme elle le dit, sans Autre qui sache, pour pouvoir transmettre que l'« horreur dans le corps, tissé de la langue, étrange savoir non su d'un passage » lui montre l'impossible de savoir. Elle nous livrera « un toi qui lâche ».

Nous écouterons aussi aujourd'hui la réflexion que peuvent faire les passeurs proches de l'expérience d'écoute et de celle de transmission du témoignage par laquelle ils sont passés. De quelle manière, ils ont été touchés et quelles conséquences cela a eu pour chacun. Adriana Álvarez montrera que le passeur est mis à l'épreuve et qu'il peut accepter ou pas la fonction même s'il a interprété sa désignation comme « [...] on a orchestré quelque chose derrière mon dos ». Pour Gisela Suárez, il s'agira d'accepter un pari qui l'a amenée à un acte décidé, celui d'abandonner l'institution à laquelle elle avait appartenu durant de nombreuses années et de parier sur l'École des Forums. Ida Freitas terminera son exposé ainsi : « L'expérience dans le dispositif de la passe comme passeur m'a démontré ce qui cesse de s'écrire et ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire dans une analyse donc l'impossible d'une transmission en faisant appel à une éthique face au réel qui fait là monstration », non sans nous dire d'abord l'incertitude expérimentée lors d'une expérience à propos du savoir concernant l'essai vain d'essayer d'honorer le passant avec un dire fidèle et qui fait face à l'horreur.

Un membre du CIG antérieur Sandra Leticia Berta s'occupera de répondre à l'inquiétude concernant la place du diagnostic dans la passe en faisant déboucher sa réflexion sur l'importance de la singularité différenciée de la particularité à partir de la logique ; ce qui l'amènera à affirmer que « [...] il ne devrait pas y avoir de place pour le diagnostic (universel ou particulier) dans les cartels de la passe. » Ce qui n'empêche pas qu'il y ait des questions sur les « types cliniques » dans les cartels selon elle. Elle abordera cette question lors du débat : « Y-a-t-il un littoral entre le *diagnostic du singulier* et la nomination ? »

De la même manière, un membre du CIG actuel, Ana Laura Prates, posera la différence entre l'usage que l'on fait du diagnostic dans la clinique analytique considéré comme nécessaire au maniement du transfert et le diagnostic qui n'est pas nécessaire lors de l'expérience de la passe étant donnée la différence radicale du transfert. Ensuite elle nous dira que la passe « exclut le transfert en tant que l'amour s'adresse au savoir. S'il y a transfert, c'est ce que Lacan a nommé un jour transfert de travail ».

Les secrétariats de la passe ont aussi quelque chose à proposer à la discussion, il s'agit de ce qui se passe avec les demandes de passe qui leur sont adressées. Elisabeth da Rocha Miranda, membre de la CLGAL antérieure, répondra à la question « Quelle est la fonction de l'entretien pour l'entrée dans le dispositif de la passe ? » Elle situera la fonction du secrétaire hors du bureaucratique puisqu'il s'agira d'une fonction où il ne faut pas confondre l'entretien avec la passe elle-même, pour cela elle affirmera que le secrétaire a une fonction charnière entre le candidat et le dispositif de la passe.

Finalement, la participation de Clara Cecilia Mesa, membre de l'actuel secrétariat de la passe tournera autour de la question : « Comment le secrétariat de la passe participe-t-il au traitement des demandes qui lui sont adressées en tant qu'il s'agit de la clinique de la fin de l'analyse ? » Elle apportera la réponse sur la façon de cerner une demande de passe en entendant comment « laisser de côté ce qu'il y a de trompeur dans la demande pour laisser passer le désir qui le sous-tend ».

Nous avons ainsi réuni tous les éléments qui entrent en jeu dans l'expérience de la passe en allant du passant aux passeurs, des secrétariats aux cartels de la passe. De cette manière, nous faisons exister l'École face à un public varié qui va assimiler peu à peu quel est notre fonctionnement, comment la garantie de l'école est un au-delà de la cure. Une école orientée par les enseignements de Sigmund Freud et de Jacques Lacan, ce dernier ayant parié pour son École d'avoir comme visée le réel.

Nous savons que derrière l'expérience de la passe se trouvent des analystes qui, grâce à leur acte, rendent propice la formation de nouveaux analystes qui, à leur tour, multiplieront exponentiellement les possibilités de nouvelles analyses didactiques. Certains seront mis à l'épreuve dans le témoignage qui pourra permettre au cartel la décantation du désir de l'analyste. Les AME, Analystes Membres de l'École, rendent aussi propice l'engrenage qui sera amené à tourner avec l'apport de passeurs.

Vous êtes invités à écouter et à discuter ce qui se dit ici avec la conviction que dans notre École toutes les voix sont entendues avec le respect dû à la manière de raconter qui se conjugue toujours avec la singularité.

Traduction : Isabelle Cholloux

QUELLE EST LA DE(S)CISION¹ POUR LA PASSE ?

Adriana Grosman
AE, São Paulo, Brésil

Le fait de parler à un public m'amène à déplier davantage mes questions, identifiées comme des restes ou des fragments d'un inconscient qui ne s'arrête pas de ne pas s'arrêter. Cette découverte, encore liée à l'expérience de la fin de l'analyse, enthousiasme et fait parler plus, *encore*². Il y a un changement d'adresse de la parole, non plus vers l'analyste, mais vers un public, vers une École, qui mise sur la transmission singulière de l'expérience de l'analyse de celui qui a fini et formalisé son parcours, ainsi que sur le transfert du travail.

Ce ne fut jamais facile de parler en public et ce fut une surprise de trouver dans le nouveau symptôme de fin, cette façon de parler que j'ai appelé « *descolada* », l'École en faisant partie de cette « *d-escola-da* », ce qu'on sait sans savoir³. Je suis en train d'y penser comme une possibilité de nouer des liens, après la solitude vécue à la fin. Une trouvaille de l'analyste dans une École où la formation se poursuit, en faisant en sorte que grandissent les liens pour le travail et l'intérêt pour l'inconscient, cet ensemble ouvert et inconnu qui fait que l'on puisse produire notre propre trajectoire.

Mon travail clinique s'inscrit également dans cette trajectoire, où il était possible d'écouter cet inconscient au-delà de l'Autre, inconscient structuré comme un langage, supposition de l'être parlant, qui renvoie le message inversé, et donc, écouter les autres, écouter celui qui vient avec ses dits et ses certitudes, et qui peut éventuellement finir par être surpris. Comme rien ne se passe comme prévu, être surpris est la meilleure chose qui puisse arriver, inclure la contingence dans ces dits certains et défendus du sujet qui cherche un traitement à sa douleur.

Il est nécessaire de dire que depuis l'expérience de passeur, je m'étonne encore du lancer de dés, non pas pour assurer le pas, mais pour faire que la passe tourne. On parle à quelqu'un qui parle à d'autres, d'autres qui parlent à d'autres, et c'est ainsi que la parole tourne. Première condition : "parlez plus". Le sujet, *parlêtre*, manque à être, a besoin de parler.

Le contenu de la lettre qui est arrivée à sa destination « sans le savoir » fait parler cet élément tellement inconsistant et non dévoilé. Il n'y a pas de piste donnée par l'Autre, le « déchiffrez-moi... » œdipien adressé à l'oracle tombe à terre. À ce moment-là, la découverte est qu'il n'y a pas d'Autre, et plus encore, il n'y a pas d'autre qui sache ou qui garantisse « l'ex-sistence ».

La transmission part de là, elle est donc une mission et, comme toute mission, elle est impossible. Impossible à dire, déjà dit, contradiction toujours présente, on ne peut pas la fuir, car le dire est derrière le dit, mais n'est pas pour cette raison que le dire est simple.

D'un autre côté, l'appel à ce dire est grand : « Dites ! »

Qu'est-ce qui s'entend de ce dire ?

Je fus entendue, justement, en disant la relation que j'avais établie avec le regard, lorsque je lançai une phrase qui précipitait un savoir qui me rendit silencieuse pendant un moment et puis me fit

¹ N. T. : Dans son titre en portugais, l'auteure joue avec le mot « *decisão* », décision en français. D'une part, « *isão* » signifie « scission », évoquant ainsi la séparation. D'autre part, en y ajoutant un « s » entre parenthèses, l'auteure veut évoquer le *désêtre* (*des-ser* en portugais). Une analyse finie amènerait, selon elle, « à une sorte de décision. Une scission, un désêtre ».

² N. T. : En français dans le texte.

³ N.T. : En portugais, le terme « *descolada* » désigne le fait d'être « décollé » de quelque chose ; en langage argotique, « *descolada* » veut dire « dégourdie ».

avancer par la suite. Ce n'est pas par hasard, si ce fut juste lors de la séparation de la fin (de l'analyse) et incluait l'analyste et pas seulement l'analysant comme j'ai pu le voir précipitamment. Je reviendrai sur ce point.

Il est important de rappeler que le dire implique la pulsion, « les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire⁴ ». En partant du regard, j'ai transmis [dans le témoignage] un changement où, dans un premier temps, j'ai parlé d'une immobilisation représentée par les photographies : vue à partir de là, du regard de l'autre y étant photographiée, vue par un point où le regard traversait le fantasme, et voyait le vide, réel.

Dans cet instant de voir important, que j'ai appelé « horreur », une horreur qui réveille le sujet, comme le dit Colette Soler. Horreur dans le corps, tissu de *lalangue*, étrange savoir non su d'un passage.

Cet assaut du réel a eu lieu lors d'un opéra, *The Passenger*, où je me suis retrouvée avec une angoisse, le corps parcouru par des frissonnements, suivi de beaucoup d'émotion parce que cela me rappelait la peur que je vivais lors de ce moment de la fin.

À travers la scène de l'opéra, je suis jetée sur la scène de femmes chauves travaillant dans les camps de concentration, et je vois ce qui avant ne pouvait être vu. Le signifiant chauve [*careca*] chute de son signifié et chute aussi la crainte de tomber malade, qui était liée à ce signifiant. Cela voulait dire autre chose. Cela pointait vers un vide insupportable, *indicible*, des expériences d'horreur vécues, en l'occurrence par ma grand-mère, celles qui marquent le corps, transmises mais non symbolisables ni humanisables.

Je découvre l'impossible à dire et comme cela fait souffrir.

Il semblait « préférable de ne pas savoir », ce dit répété de l'enfance m'a toujours intrigué. Il reste peu de souvenirs de cette indicible expérience d'horreur vécue par ma grand-mère juive, cachée comme catholique pendant la guerre.

Un de ses souvenirs : lorsqu'elle était assise au piano chez un inconnu qui reçoit la visite d'un colonel de la SS. Celui-ci s'approche d'elle en la terrifiant. Le bruit de ses bottes, des pas forts s'approchant l'ont laissée immobile. Craignant d'être découverte, elle jette alors ses dernières photographies de famille. Elle a tout effacé [de sa mémoire], sauf le bruit des bottes qui s'approchent, ce bruit que je peux entendre maintenant.

Un bruit, étrange savoir ex-sistant, qui fait peur, justement, car il révèle un regard entre les fentes, vers le vide. Que dire du vide ? Un corps marqué qui n'a de cesse d'essayer de dissimuler la douleur de cette existence marquée par l'Autre. Des marques que même le symbolique ne peut atteindre – cela s'apprend dans une analyse –, il n'est pas possible de ne pas s'être trompée ou de ne pas avoir été « trompée » par *lalangue*, comme je l'ai déjà mentionné ailleurs.

Ce dire de *lalangue* dépasse le sujet, lui donne envie de parler tout comme il en avait parlé auparavant pour se débarrasser de la douleur du symptôme. Il semble que ce soit une autre *parole*, un parler d'une expérience de la dit-mension⁵ de cet inconscient.

Ainsi, la mission impossible serait de montrer l'émergence de l'inattendu. Comme Lacan le montra avec le *Banquet* : « le beau n'est pas, il se fait. Il naît de la pénurie, et demande ce qui n'a pas de frontières, le réel. Le beau est l'inattendu, l'espoir qui fait irruption y compris dans des

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre 23, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

⁵ *Dit-mension*, la fonction de la parole et le champ du langage constituent le corps en tant que lieu, topos, écriture du nœud borroméen que représente comme enlacement RSI autour de ce point commun, l'objet *a*.

lieux inattendus, lors d'une conversation, à la poubelle. Le beau ne naît pas de ce que dit la lettre, mais plutôt de ce qu'elle ne dit pas, il naît des trous, de la détérioration, de la décomposition⁶ ».

Une fois le beau démolé, Lacan commence un nouveau banquet, celui du transfert, « qui tourne autour de Socrate, qui ne prétend rien savoir de plus que l'amour, il ne dit presque rien et ce presque est l'essentiel⁷ ». L'analyste est à la place de ce presque rien.

C'est un savoir qui dérange, Lacan insistait sur le fait que « nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse. Ailleurs et de façon avouée, on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme⁸ ». Est-ce pour reconforter l'analyste ?

Comment un psychanalysant devient-il psychanalyste ? Ce n'est pas en racontant son histoire, en cherchant son origine ou en se confortant, mais en décidant de se séparer d'un Autre, sujet supposé savoir, axe où s'articule le transfert, où l'on trouve un vide, une solitude. Une voix qui se libère.

Depuis le dialogue de Platon, nous le savons : « pas de dialogue », chacun parle seul. Cela n'abolit pas la dimension du temps pour le dire, le long chemin d'une analyse, ni de l'amour transférentiel jusqu'à la dissolution ou la liquidation du transfert pour qu'une analyse se termine, arrive à sa fin.

Plus tard, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », Lacan attire l'attention sur la futilité du terme de liquidation en ce qui concerne ce trou, dit-il, « où seulement se résout le transfert. Je n'y vois, contre l'apparence, que dénégation du désir de l'analyste⁹ » et, il continue, « le transfert n'a jamais été que le pivot de cette alternance même¹⁰ ». En montrant ainsi l'importance du désir de l'analyste qui pointe vers ce trou, entre deux, où se résout le transfert.

Voici la phrase qui me donna tant de travail : « Ainsi celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix¹¹ ».

Question difficile, que je n'ai pas l'intention d'épuiser ici, mais d'élucider avec Nguyễn¹² qui entend cette question de la voix chez Lacan, comme étant sa leçon sur le désir de l'analyste, il « renvoie au psychanalyste l'effet d'angoisse où il bascule dans sa propre déjection¹³ ».

Voici la question, un mouvement se produit qui concerne les deux, les deux partenaires de l'analyse et aussi, pourquoi pas, lors de la séparation.

L'analyste n'a plus à attendre un regard, objet privilégié du fantasme de l'analysant, fantasme qu'il traverse justement et que l'analyste soutenait jusque-là. Mais le point de devenir une voix, une voix comme voix de solitude, seule voie possible pour écouter l'autre. Point où l'analyste bascule dans sa propre déjection, le reste, le résidu laissé par l'analysant lui-même. Fin d'analyse¹⁴.

Il m'a semblé important de rassembler cette position du psychanalyste déchet, pour laisser l'autre partir comme l'un des axes de cette séparation, non perçu auparavant, car elle souligne

⁶ Platon, *O banquet*, traduction vers le portugais et notes et commentaires par Donaldo Schuler, Porto Alegre, L&PM, 2018. p. 171.

⁷ *Ibid*, p. 170.

⁸ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*. Paris, Seuil, 2001, p. 245.

⁹ *Ibid*, p. 254.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ *Idem*.

¹² A. Nguyễn, « Du savoir-faire au savoir-dire du psychanalyste », *Wunsch 17*, Bulletin international d'École de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, février 2018, p. 40.

¹³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 255.

¹⁴ A. Nguyễn, « Du savoir-faire au savoir-dire du psychanalyste », *Wunsch 17, op. cit.*, p. 40.

L'importance de la formation de l'analyste, qui n'arrête pas de ne pas s'écouter. En amenant ainsi, la question de la *dé-cision* de la passe, dans le sens de parler à l'École, à l'autre ; question liée au « dialogue » solitaire d'un non savoir qui parie sur le travail – *work in progress* – à partir du lien pour la propre formation de l'analyste (psychanalyse en intension), analyste également « animateur¹⁵ » de la psychanalyse (psychanalyse en extension). Fonction de l'AE.

Désir du psychanalyste qui décide de se séparer – et nous revenons-là au début du texte – et qui décide de parler à un public pour maintenir vif le travail avec l'inconscient freudien.

Une séparation qui ne se referme jamais, c'est ainsi un "s'accoucher" dans chaque parole et dans chaque écoute.

On extrait le « Un » à la fin d'une analyse. Non pas le « Un » unifiant, mais au contraire, le *un* qui désunit. Freud semblait chercher le *un* unifiant, et il en a perçu sa dimension disruptive pour la société¹⁶, c'était comme s'il laissait l'être seul et désemparé, tout ce qui indiquait mettre fin à la société. De fait, Lacan y a mis fin, il a rompu avec cette société et a valorisé à partir de là, l'un qui fait lien.

Laisser partir le patient en pleine découverte, angoissé va à contre-courant... cela n'a rien de réconfortant.

Traduction : Olga Lucia Medina et Isabelle Cholloux

UNE MISE À L'ÉPREUVE

Adriana Álvarez Restrepo
Medellin, Colombie

La proposition de contribuer à la réflexion à propos de mon expérience de passeur me permet d'articuler quelques idées survenues lors des rencontres avec le cartel : « Après la passe ». Une partie de ce que j'écris est le fruit des apports recueillis lors de ces rencontres durant lesquelles nous pouvons revenir sur nos pas, éclaircir quelque chose de cette expérience et la mener jusqu'à ses limites pour qu'elle ne reste pas quelque chose d'insondable. Durant ce processus, nous sommes reliés à l'École en nous rattachant à un travail commun.

En reprenant la métaphore de Freud où il présente l'analyse comme une partie d'échecs¹, nous pouvons considérer que dans cette partie-là, le moment clinique de la passe réside dans les derniers coups : par la destitution subjective. Arrive ensuite la fin de la partie que Lacan nomme le passage du psychanalysant au psychanalyste².

Dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 », Lacan établit le principe de la passe et affirme une proposition sur laquelle repose ce dispositif : « Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper³ ».

¹⁵ N. T. : En français dans le texte.

¹⁶ C. Soler, *Qu'est ce qui fait lien ?* Cours 2011-2012, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2012, p. 21.

¹ S. Freud, « Le début du traitement », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2002, p. 80 sq.

² J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

³ *Ibid.*, p. 313.

Ceux qui sont sur la brèche sont invités à élaborer un savoir car ce savoir n'a pas encore décanté. A la fin de la relation transférentielle, il reste un être destitué comme sujet, virage de l'être qui permet le passage à un désir nouveau. Aussi bien dans la « Proposition du 9 octobre » que dans la « Note aux italiens », le moment clinique de la destitution subjective paraît lié à tout ce qui concerne la passe⁴. Une partie de l'efficacité du dispositif repose sur les différents moments de destitution et grâce à ces conditions structurales, le dispositif lui-même est mis à l'épreuve à chaque fois.

Le passant met en marche le dispositif quand il se risque à rendre compte de ce qui l'y a mené, à vouloir occuper la place de l'analyste ainsi qu'en présentant le solde de son analyse après en avoir constaté les limites inéluctables. Ce solde s'exprime en traits sur lesquels il pourra s'appuyer pour occuper la fonction d'analyste. Il extrait également les conséquences de son analyse en revenant sur les étapes de la fin et sur les effets cliniques de sa cure. Quelque chose qui n'est pas de l'ordre du signifiant se transmet comme une marque qui a à voir avec le réel⁵, dont s'approche le passeur, produisant en lui des effets.

Le travail du passant se réalise avant et pendant le passage par le dispositif, il apparaît ensuite dans les transmissions des espaces de l'École. Dans ce que j'ai écouté comme passeur, j'ai pu trouver comment un passant, nommé, a pu situer ce qui lui restait extérieur, l'expulsé qui lui permettait de s'orienter dans ce qui fonctionne de sa singularité et qui lui permettait de s'autoriser à conduire les autres dans l'association libre. Cela a également orienté sa position singulière face à l'horreur de savoir lui permettant de ne pas reculer dans son écoute d'analyste. Il était aussi question des virages importants de sa cure, entre autres choses.

Le passant doit se considérer comme un cas, non pas pour accumuler de la théorie mais pour indiquer le point de trou et signaler qu'il y a du réel. Dans ce pari, définitivement, le passant doit consentir à se déprendre des restes de son analyse et consentir à ne pas être. Il devra laisser ce savoir, non su, suivre son cours et y être soumis sans pouvoir le diriger. Cela implique d'être disposé à ce que le témoignage suive son propre parcours dont la structure est coupée et discontinue dans cet engrenage qu'est la passe. Ainsi le témoignage du passant va circuler comme l'eau suit son cours et le passant va cultiver l'éloignement de façon à ce qu'il soit en même temps dans et hors du dispositif.

D'autre part, le passeur se trouve mis à l'épreuve dans sa manière de répondre à une sorte de destitution en acte. Il est également désigné par son analyste qui aura fait une lecture clinique des moments de passe propres à cette analyse. La surprise qui arrive avec l'appel du passant peut être interprétée ainsi : « quelque chose a été orchestré derrière son dos » ; on a proposé au passeur une fonction sans avoir pris en compte son consentement. A partir de ce moment reviendra une question : est-il disposé à accepter une fonction où il n'y a pas de savoir ? L'appelé doit consentir à être destitué lors de l'opération de la passe pour opérer comme plaque sensible et caisse de résonance du passant. Là se trouve la possibilité d'être de la passe, en étant sorti récemment de la passe ou en y étant toujours.

Le passeur, quant à lui, doit faire passer quelque chose que le passant lui a transmis avec la difficulté que la nature de ce qui passe est de l'ordre de l'intraduisible. Un passeur doit se laisser mener par le courant sans savoir où il l'emporte en s'imprégnant du dire du passant et en le laissant opérer sur son inconscient. Alors le témoignage coulera comme de l'eau et le passeur aura à se laisser mener par le courant. Sans le savoir, le passeur va trouver la marque du désir de savoir qui fait d'un sujet un déchet de l'humanité ; le cartel devra par la suite localiser cette marque.

⁴ C. Soler, *Commentaire de la 'Note italienne' de Jacques Lacan*, Rome, Edizioni Praxis del Campo Lacaniano, 2014.

⁵ *Ibid.*

Pour le passeur, le recours à la formalisation est un obstacle ne permettant pas de se laisser surprendre par les effets de l'expérience. Cela enlève de la valeur au dispositif alors que quelque chose pourrait s'éclaircir.

Le cartel vérifie que le désir de l'analyste fonctionne par la reconnaissance d'une marque de l'expérience laissée par l'analyse, il n'y en a pas de savoir. Le cartel est destitué d'un savoir concernant la passe car il n'y a pas de savoir sur cette marque qu'il devra toutefois savoir reconnaître. C'est une marque qui vient du réel et qui sera vérifié par l'affect ou en somme par quelque chose qui ne passe pas par le signifiant⁶.

Finalement, la tendance à la standardisation peut s'entendre comme une défense du cartel face à la destitution car ce qu'exige le dispositif est un dire destitué qui devient présent. « Un dire » qui passe, un dire nouveau qui se trompe, un défaut du dire qui a des effets de transmission.

C'est à ces conditions qu'on a la preuve de la passe, en invitant le passeur à s'approcher de la passe de ceux qui ont fait l'erreur de penser qu'il y avait un sujet au savoir⁷ et qui en font une cause pour que d'autres fassent une analyse

Traduction : Isabelle Cholloux

ÊTRE UN PAS A L'ARRIERE DU PASSANT

Gisela Suarez Sepúlveda
Medellin, Colombie

Il y a environ 20 mois, j'ai été surprise par un appel ; à l'autre bout du fil une voix avec un accent étranger m'informait du tirage au sort des passeurs : vous avez été choisie, vous acceptez d'être passeur ? L'appel provoqua en moi un état de perplexité, de confusion, de curiosité, c'est-à-dire une série d'émotions. C'est seulement à ce moment-là que je remarquai que j'en étais à une autre étape de mon analyse et qu'une hésitation m'envahissait au moment d'assumer mon rôle dans le dispositif de l'École des Forums du Champ lacanien.

Cet état subjectif déconcertant se dissipa lorsque apparurent des questions telles que : où en suis-je de mon analyse ? Est-ce que je peux occuper cette place bien que je n'aie pas de lien avec cette École ? Puis-je avoir cette expérience d'École ? Cette expérience me rappela un souvenir datant déjà de quelques années au moment où je me rapprochais de la psychanalyse. Je faisais alors partie d'une activité d'École sur le Cartel – le Cartel de la Passe. Au moment où j'entendis parler de la passe, je dis à une amie qui était à ma droite : « Je ne crois pas que je vivrais cette expérience, c'est pour les autres », je la percevais alors comme quelque chose d'inaccessible !

Et aujourd'hui, je me retrouve ici, face à vous, dans une ville qui n'est pas la mienne pour tenter de dire quelque chose à propos d'une expérience unique, clinique et subjective, qui marqua un moment décisif de ma relation à la psychanalyse.

Je vais décrire les deux aspects que j'ai appris avec cette expérience.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Le premier aspect : une agréable surprise

Je fus surprise par mon analyste, en effet personne d'autre ne pouvait faire cette désignation. Je ne m'y attendais pas et je répondis « oui » après lui avoir demandé si je pouvais occuper cette place car je ne fais pas partie des Forums. Sa réponse fut : pourquoi pas !

A ce moment-là, je fus confrontée à un vide de savoir, je n'avais pas imaginé cette place de passeur parce que je croyais que je n'y étais pas préparée. Les jours suivants, je me souvins d'une phrase qui avait été énigmatique pour moi et que j'avais lu dans le *Séminaire XI* : « C'est le sujet qui est appelé, il n'y a donc que lui qui peut être élu¹ ». Comment répondre de cette place de passeur ? C'est cette autre question qui me vint alors en tête et dont j'espère rendre compte ici.

« Pour Lacan, le passeur est comme le candidat qui n'a pas terminé sa thèse mais qui est en train d'y travailler² ». Avoir été à cette place de passeur servit à me faire découvrir la passe, à accepter ce moment, à me permettre d'écouter un témoignage avant le cartel de la passe puisqu'ils ne l'écoutent pas directement mais grâce aux passeurs. Transmettre le témoignage écouté fut pour moi une grande responsabilité.

Le deuxième aspect : accepter le pari

En continuant à suivre cet exemple de l'étudiant, j'ai accepté l'assignation basée sur une certaine confiance en mon processus analytique et sur le pari qu'avait fait mon analyste parce qu'il n'y a pas de standard, de protocole ou de modèle à suivre. J'ai commencé à occuper cette place à partir du moment où j'ai dit « oui » malgré l'incertitude que j'ai déjà mentionnée et qui a commencé à disparaître lors de la rencontre avec le passant et le jury de la passe.

Est-ce que c'est une rencontre à l'aveugle ? J'ose dire que non, « on y va avec quelques références » malgré le fait que ce soit une rencontre entre deux inconnus. C'est une mise à l'épreuve du dispositif de la passe qui laisse ensuite place à une confiance spontanée induite par le transfert à la psychanalyse mettant en jeu l'écoute, le regard et la voix. Lors de ce premier temps, cela eut d'abord lieu avec le passant puis avec le cartel à qui je transmis le témoignage.

J'eus l'opportunité de rencontrer deux fois la passante. Durant ces rencontres, une certaine tension était présente mais elle ne fut pas un obstacle, j'étais avide d'écouter son expérience de l'analyse et je me rendis compte que ces dires n'étaient plus soumis à la demande de l'Autre.

Lacan mit les passeurs entre le passant et le jury de L'École et il dit que les passeurs « sont la passe ». Quelque chose de la passe résonna en moi pour pouvoir arriver jusqu'au jury ; l'expérience de l'analyse est mise à l'épreuve pour recueillir le récit de l'histoire tragique du passant et laisser circuler ce qui doit passer de la réalité du passant : les modes symptomatiques, comment il a pu les élaborer et quel a été son parcours jusqu'à l'hystorisation.

C'est un temps logique qui se saisit au vol et qui n'a rien à voir avec l'accumulation de savoirs théoriques ; il ne s'agit pas seulement d'être un secrétaire qui amènerait des notes au jury, une disponibilité totale est nécessaire pour pouvoir interagir avec le passeur et le jury.

Vers un travail d'École

C'est un pari où sont impliqués le passeur, l'analyste, le passant, les membres du cartel, le secrétariat et le dispositif même de la passe de l'École, ce qui la rend vivante !

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 47.

² J.-A. Miller, *Introducción a la clínica lacaniana*, Ed. Gredos, 2017, p. 258-266.

C'est un lieu actif, unique, basé sur la singularité de chaque passeur qui apparaît au moment où l'on s'y attend le moins.

La désignation de passeur évoque sa propre analyse, la fin et la sortie qui n'est pas encore advenue. Le passeur se trouve derrière le passant, le passant va devant. « Il est passionnant pour le passeur de constater quel sera « le pas suivant ». Et qu'il puisse témoigner de ce qui se produit s'il s'agit vraiment du « pas suivant³ ».

À travers ces rencontres, l'École nous permet de constater que la désignation du passeur n'est pas une place fixe, elle est transitoire et il est possible d'en faire l'expérience.

Cette expérience me rapprocha d'une École de travail dont la porte s'est entre-ouverte et qu'il faut finir d'ouvrir pour entrer. Pour pouvoir la franchir, il a été nécessaire de prendre la décision de quitter un autre lieu où je me trouvais depuis de nombreuses années, engagée dans un travail décidé qui est arrivé à son terme.

À travers cette rencontre, je me suis sentie convoquée avec un désir d'apporter mon grain de sable à un travail d'École, École qui est seulement possible à condition d'être barrée.

Pour finir, je souhaite partager la phrase suivante de Jacques Lacan : « Lorsque nous sommes confrontés à quelque chose d'impossible, il n'y a qu'un moyen : le faire. L'impossible est à faire, il ne faut pas le promettre, bien sûr il y a une exigence : ne pas reculer devant l'impossible désir qui nous habite⁴ ».

Traduction : Isabelle Cholloux

DU POSSIBLE DU TEMOIGNAGE A L'IMPOSSIBLE DE LA TRANSMISSION

Ida Freitas
Salvador, Brésil

C'est durant mon travail au secrétariat de la passe que je fus surprise de découvrir l'indication de mon nom comme passeur alors que j'étais déjà immergée dans les questions concernant les demandes des passants pour le dispositif de la passe. Chevauchement qui a été nécessaire au moment de la passe dans ma propre analyse. Comment mettre en équation le temps logique de l'inconscient avec le temps chronologique du secrétariat ? À partir de ce moment-là, je me suis éloignée des entretiens et des discussions des candidats à la passe qui m'intéressaient tant pour tenter une approche plus directe du dispositif. J'ai aussi mis mon nom dans la liste des passeurs dont j'étais responsable.

Durant cette période, j'ai participé à deux passes, expériences absolument distinctes qui firent la démonstration « qu'il y a un réel dans la formation de l'analyste » si nous considérons que fonctionner comme passeur concerne directement cette formation dans la mesure où elle peut affecter considérablement l'analyse – comme cela fut le cas pour moi, et plus spécialement la fin de l'analyse – en interrogeant des conceptions basées sur l'expérience et apprises grâce à l'étude de la fin d'une analyse.

³ *Ibid.*, p. 260.

⁴ O. Castilleros, *Les 85 meilleures phrases de Jacques Lacan*, <https://yestherapyhelps.com/the-85-best-sentences-of-jacques-lacan-12576>

Le possible du témoignage

« Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse¹ ».

Je réserve ici le mot « témoignage » au passant.

Témoigner de quoi ?

Une histoire, cette *hystoire* traitée lors d'une ou de plusieurs analyses, qui parle de la relation de chacun à son inconscient, des points cruciaux de cette expérience, de ses effets, des affects, de ce qu'il fut possible de transformer, de traverser par rapport aux idéaux, aux identifications. Et enfin comment chacun a réussi à régler son rapport aux signifiants-mâîtres, à ses marques, à ses traumatismes et pour finir à son ex-sistence.

Le témoignage du passeur produit un enchevêtrement, une narration. C'est une histoire découpée à partir de cette ex-sistence qui est racontée selon une certaine chronologie, un ordre et un sens, avec des éléments jugés essentiels par le passant comme les principaux rêves qui l'ont marqué à cause de leur effet révélateur de l'inconscient langage ou parce qu'ils ont déconstruit un certain sens ou réussi à interpréter une certaine position de jouissance. Chacun, avec son style, cherche à démontrer le début, le milieu, et la fin de son expérience analytique avec une plus ou moins grande formalisation de son propre cas.

Lorsque l'essentiel de l'histoire transférentielle est abordé, quelques interprétations se distinguent avec leurs effets de virage, de chute, de dégagement, confirmant le lien analytique et le travail de transfert en cours jusqu'à la fin avec la déliaison attestée.

Cette décantation mène et dirige vers la circonscription de la fin de l'analyse et de ses implications en termes de séparation de l'Autre, de changement par rapport à la jouissance, de traversée du fantasme, de vidage de la demande, de chute du sujet supposé savoir et d'un savoir-faire ; se résoudre à l'objet qui reste de l'opération analytique.

L'impossible d'une écoute et transmission.

Nous réservons le mot « transmission » au travail du passeur.

Dans son commentaire sur la « Note italienne », Colette Soler pose la question suivante : « Qu'est-ce qu'ils laissent incertain, les passeurs ? » – à partir de la phrase qu'elle tire de Lacan « assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine » – et elle répond : « Ils laissent incertain, la question de savoir s'il y a eu analyste, et s'ils la laissent incertaine, c'est qu'ils ne se prononcent pas sur deux traits, ou à partir de deux traits, à savoir qu'on a à faire à un sujet qui a cerné son horreur de savoir et qu'il en est porté à l'enthousiasme². »

J'aborde toujours des questions qui sont en lien avec des incertitudes comme celles que je vais exposer par la suite.

La rencontre avec le cartel peut déconcerter, déranger, détourner de l'intention de parler/transmettre du passeur et aussi produire une certaine difficulté, une inhibition. Pourquoi ?

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

² C. Soler, *Commentaire de la 'Note italienne' de Jacques Lacan*, Rome, Edizioni Praxis del Campo Lacaniano, 2014, p. 72.

Pourquoi le discours met-il face à un impossible à dire ? Pourquoi le sujet est-il exposé au réel de cette expérience à travers la fonction de passeur ?

Est-ce que l'essai vain de dire de la meilleure manière, de la façon la plus claire, la plus proche, la plus fidèle de ce qui a été écouté lors du témoignage, produit un vide de sens, ou mieux l'inutilité de tout sens ? Est-ce que la rencontre avec le non-sens qui tourmente, désoriente, coupe, entraîne une rencontre avec l'horreur de savoir ?

En essayant en vain d'honorer avant tout le passant, son discours, les effets tellement surprenants de son aventure analytique, son expérience, voire même la beauté d'une discursivité ou d'une narration (il y a là une énorme tromperie), en essayant d'honorer son intention de transmission et ainsi, sans le savoir à l'avance, ne pas donner la priorité à la fonction passante qui est le propre de la passe, cette charnière analysant/analyste, le passeur ne finit-il pas par ne pas réussir à mener à bien la tâche de laisser surgir « la moitié de vérité d'un savoir insu » lors de sa rencontre avec le cartel, en laissant incertain le fait qu'il y ait eu un sujet qui a cerné son horreur de savoir et qui a été porté à l'enthousiasme ?

D'un témoignage à l'autre, d'une transmission à l'autre, d'analysant à analyste, la fonction de passeur.

Une expérience qui tourmente n'est pas sans effets et sans conséquences sur un sujet qui se trouve dans les tours de ses franchissements et de ses traversées. Avènement du réel qui fait travailler, faire quelques pas, mais toujours dans les limites de la parole et du langage, avec l'élaboration, dans la mesure de la relation entre le dit et le dire, en tenant compte de la radicalité à laquelle peut se réduire le parlêtre.

Une nouvelle expérience, lors du second tour, amena les effets épistémiques et subjectifs du premier tour. Elle rendit possible une position absolument distincte concernant la transmission lorsque la fonction d'amener et de faire passer le témoignage devint fondamentale.

En abandonnant le souci de tout dire et en laissant tomber la bêtise de l'idée d'un engagement imaginaire avec le passeur par rapport au fond de ses paroles, une distanciation nécessaire fut alors possible tant au niveau de la personne même du passant que de la subjectivité du passeur. La transmission de la logique de l'histoire recueillie par le passeur fut alors possible, mettant en évidence l'essentiel, le plus vide de sens possible lors de la communication au cartel.

Lors du second tour et de la rencontre avec le cartel, les questions concernant la conclusion de l'expérience m'ont paru plus évidentes. Cela a aussi davantage questionné le passage analysant/analyste avec les effets relatifs à l'horreur de savoir et aux affects qui en résultent.

L'expérience de passeur dans le dispositif de la passe démontre ce qui cesse de s'écrire et ce qui ne cesse pas de s'écrire dans une analyse et par conséquent l'impossible d'une transmission, en faisant appel à une éthique face au réel qui fait ici monstration.

Traduction : Isabelle Cholloux

QUELLE EST LA FONCTION DE L'ENTRETIEN POUR ENTRER DANS LE DISPOSITIF DE LA PASSE ?

Elisabeth da Rocha Miranda

Rio de Janeiro, Brésil

La passe dans l'École de Lacan est un dispositif qui a la structure du mot d'esprit, dans lequel deux parlent et un troisième rit, en dénonçant un dit qui illumine le désir qui se cache derrière ce dit. Nous avons donc le passant et deux passeurs qui s'adressent au cartel de la passe, qui juge à partir de ce qu'il entend des passeurs, s'il y a eu ou non une fin d'analyse.

L'objectif de cette structure, comme nous l'enseigne Lacan, est de favoriser que quelque chose de nouveau surgisse lorsque l'analysant essaye de faire passer quelque chose de sa propre analyse. Nous sortons ainsi du "cas clinique" construit par l'analyste vers la pratique de témoignage de sa propre analyse. Cependant, pour pouvoir entrer dans ce dispositif, le candidat doit s'adresser au secrétariat de la passe. Ce secrétariat est composé de membres de l'École élus en Assemblée pour composer le Dispositif local de l'École. Dans le cas du Brésil, il s'agit de la CLEAG, Commission locale épistémique, d'accueil et de garantie¹. Parmi les membres qui composent cette commission, sont choisis ceux qui participeront à la CLGAL, Commission local de la garantie pour l'Amérique latine, composée actuellement de deux membres du Brésil, un de l'Amérique latine Sud, et un de l'Amérique latine nord. La CLGAL constitue le Secrétariat de la passe pour le Brésil, pour l'Amérique latine Sud et pour l'Amérique latine Nord.

Nous avons donc un passant qui passe son expérience, le passeur passe ce qu'il a pu recueillir de cette expérience au cartel de la passe, qui juge à partir de ce qu'il a entendu. Et le Secrétariat, que fait-il ? Qu'est donc cette fonction de « secrétairerie », « *secretariar* » en portugais² ?

Le dictionnaire de la langue portugaise nous dit que le verbe « *secretariar* » signifie viabiliser un fonctionnement. Dans la passe, le secrétariat a comme finalité de recevoir la demande du candidat passant à rentrer dans le dispositif de la passe et doit décider de la pertinence de cette demande. En ce sens, le secrétariat de la passe n'aurait pas seulement une fonction administrative, car il ne s'agit pas seulement de viabiliser un fonctionnement. Il s'agit, au contraire, d'une tâche délicate et subtile qui suppose la confiance dans la communauté analytique qui a élu ces psychanalystes pour le secrétariat.

Dès le début, mon expérience m'a amenée à réfléchir sur cet entretien avec le candidat passant. Jusqu'où devrais-je conduire ces entretiens pour qu'ils ne se confondent pas avec le témoignage donné aux passeurs ? Le membre du secrétariat de la passe ne doit pas poser des questions qui induisent le candidat à dire n'importe quoi, et surtout il se doit d'avertir le candidat qu'il ne s'agit pas en ce lieu d'un témoignage de son analyse.

Le candidat passant doit être au clair en ce qui concerne les objectifs de la passe et en quoi consiste son engagement avec l'École. La nomination d'un AE comme Analyste de l'École n'est pas seulement un nouveau nom, un titre, mais un engagement pour un travail spécifique dans l'École : transmettre la théorie psychanalytique pour une période de trois ans, transmission faite à partir de sa propre analyse, de son manque et de la rencontre radicale avec la castration à la fin d'une analyse. On note l'importance du fait que le candidat à la passe sache ce dont il s'agit

¹ N.E. : Cette description correspond au processus de composition des Dispositifs locaux de l'École en Amérique.

² N.T : En portugais, il y a le verbe « *secretariar* » : « exercer en tant que secrétaire ».

quand il se lance dans cette entreprise. Toutefois il ne revient pas au secrétariat de faire un tel avertissement.

Ceci dit, le secrétariat se doit d'être au clair sur ce qui est nécessaire pour qu'un candidat devienne passant en entrant dans le dispositif de passe.

Le membre du secrétariat doit se limiter à écouter avec l'objectif de recueillir les signifiants qui mettent en évidence qu'il y ait de fait un désir de passe, et comment ce désir a surgi. Cette écoute est importante car très souvent un candidat passant s'adresse au secrétariat de la passe dans une impulsion sans élaboration, dans ce que nous pourrions appeler passage à l'acte, ou *acting-out*, ou encore un désir de nomination, plus lié à la hiérarchie qu'au *gradus*. Ce qui doit apparaître nettement dans cet entretien avec le secrétariat local, c'est la certitude du candidat passant que son analyse est terminée. La certitude qu'il n'a plus rien à dire à aucun analyste, mais, oui, à l'École, à la communauté à laquelle il appartient. La passe est quelque chose qui se donne à l'École.

Évaluer ces questions ne se fait pas sans conséquences. À la fin de la première entrevue, alors que j'écrivais encore ce que j'avais pu entendre, c'est ma propre fin d'analyse qui s'est présentée à moi, mais pas sous la forme d'un rêve ou de quelque chose qui pourrait être dit, mais d'une expérience de l'inconscient. Une expérience du manque, quelque chose comme vivre le trou qui a permis l'écoute de l'autre qui justement essaye de parler de ce trou, de ce réel impossible à dire. Ce qui émerge c'est le manque-à-être. La politique du manque-à-être, c'est la politique de l'inconscient qui sustente l'acte analytique.

Nous savons qu'au début d'une analyse, dès les premiers entretiens, quand le sujet de l'inconscient se présente et fait une demande, on peut saisir quelque chose du fantasme du sujet qui ne sera formalisé qu'à la fin de l'analyse. Dès le début on peut entrevoir la fin. Quand il s'adresse au secrétariat de la passe, l'inconscient du candidat, ce travailleur infatigable, permettrait-il que quelque chose de la fin de l'analyse de ce sujet puisse advenir, ne serait-ce qu'entre les lignes de cette demande ? Il y a dans cette rencontre avec le secrétariat quelque chose de l'ordre d'un réel en jeu, dans la mesure où le sujet est justement en train de faire l'expérience de son désir de parler sur la fin de son analyse. Ce réel en question, il faut le circonscrire, l'approcher avec des mots. C'est seulement du fait de la présence de ce réel que l'une des difficultés rencontrées dans ces entretiens est de ne pas permettre que le sujet nous parle au-delà de son désir de passe et de sa trajectoire.

Je pense que le secrétariat de la passe fonctionne comme charnière entre le dispositif de la passe et la possibilité de dire au candidat qu'il élabore mieux sa demande. Cette charnière, qui bouge d'un côté à l'autre, est guidée par ce qui peut se lire entre les lignes des dits du candidat.

Un dit commun à de nombreux sujets, un mot d'esprit banal, peut contenir la marque de castration nécessaire à la fin d'une analyse. Percevoir dans les dits du candidat un point qui oriente vers le véritable désir de parler de ce qu'il a vécu dans son analyse, c'était le critère du secrétariat de la passe auquel j'ai participé. À chaque entretien le secrétaire qui avait reçu le candidat, fit un résumé de l'entretien avec ce dernier et discuta avec les autres membres de la CLGAL afin que les 4 membres puissent se former leur opinion sur chaque demande.

C'est seulement ensuite que nous avons communiqué au candidat s'il pourrait ou non tirer au sort les passeurs. Chaque candidat a une liste propre de passeurs d'où sont exclus ceux qui ont le même analyste, ceux qui sont proches socialement et tout autre empêchement qui pourrait gêner l'écoute des passeurs.

Je cite ici quelques-uns des signifiants qui furent le plus fréquents dans les demandes d'entrée dans le dispositif.

- La liberté par rapport aux étiquettes, titres, et autres marqueurs sociaux.
- La liberté par rapport à sa propre jouissance
- Sentiment de bonheur extrême.
- Désir de donner son témoignage sans en attendre un nouveau nom, sans en espérer une nomination.
- Surprise sur les effets d'une analyse : « ce truc fonctionne, quand même ! ».
- Nécessité de parler de son analyse à l'École et non plus à son analyste. À la sortie de sa dernière séance d'analyse survient : « Ah ! C'est ainsi ! » [*Ab ! É assim*]. Et surgit AE (il y a homophonie en portugais entre « Ah é » et « AE »).
- Pousse à parler à l'École
- Séparation de l'Autre.
- Expansion du monde – ouverture sur toutes les activités qu'un sujet désirait faire.
- La passe est le trou de l'École.
- Certitude que l'inconscient existe.
- Nécessité de transmission à partir d'une autre place – de la place de l'AE – sur la fin de l'analyse.
- Quelle surprise !!! L'inconscient se présente dans le registre du réel.

Entre la fin de l'analyse et la demande de passe nous vérifions que la majeure partie des candidats passe par un moment d'élaboration. Beaucoup parlent du moment où ce désir de passe a surgi :

- 1- Après avoir entendu le témoignage d'un AE.
- 2- La désignation comme passeur faite par son analyste induit le « quand j'aurai terminé mon analyse, je ferai la passe ».
- 3- Le rêve qui a marqué la fin de l'analyse indiquait le désir de faire la passe.
- 4- La propre fin d'analyse avait éveillé le désir de témoigner de ce qui avait été vécu.
- 5- Un des candidats dit que pendant l'analyse il n'avait jamais pensé à demander la passe, de par l'exposition que cela entraîne. Après la fin, c'est justement le contraire qui se produit : un pousse à transmettre le passage de l'analysant à l'analyste. Il ne s'agissait plus d'exposition car à ce moment-là, rien n'avait plus le même poids.

Il y eut en tout 13 demandes pour entrer dans le dispositif de la passe, 12 au Brésil et 1 en Argentine. De ces 13 seulement un candidat a suscité des doutes de notre part, et nous avons procédé à un entretien supplémentaire. Des 13 admis, 3 furent nommés AE : Adriana Grosman et Andrea Milagres, du Brésil, et Julieta de Batista, d'Argentine.

Traduction : Dominique Fingermaun

CERNER UNE DEMANDE DE PASSE

Clara Cecilia Mesa
Medellin, Colombie

Je remercie la commission d'organisation de cette journée d'École de m'avoir invitée à présenter quelques réflexions sur le travail effectué dans la CLGAL, Commission locale de la garantie d'Amérique latine. Il s'agit d'une élaboration propre, orientée par l'expérience issue des débats que nous avons eu pendant ce bref temps de fonctionnement.

Je pars de la question qui m'a été posée : « Comment le secrétariat de la passe participe-t-il du traitement qu'il donne aux demandes qui lui sont adressées en ce qui concerne la clinique de la fin d'analyse ? » Il est nécessaire de partir d'une position précise : Ce n'est pas la fonction du secrétariat de la passe de vérifier la fin d'une analyse, c'est la fonction des cartels de la passe. Ceci n'a cependant pas empêché que la question de la fin de l'analyse soit présente, comme la politique qui oriente l'écoute des demandes de passe reçues. Il y a deux niveaux d'écoute très intéressants dans le dispositif : le secrétariat de la passe (dans notre cas la CLGAL), écoute la demande de vive voix - directement du candidat, candide, dit Lacan, qui souhaite témoigner et devenir passant -, pendant que le cartel de la passe écoute le témoignage des passeurs et décide à partir de ce dernier des possibilités de nomination d'AE ou pas. Quelle est donc la fonction d'une commission médiatrice ? De quelle sorte de préambule s'agit-il ? Ceci nous a amené depuis ces premiers mois à nous poser une série de questions :

- Qu'entend le secrétariat de la passe ? En attend-on un « bien dire » ?
- Quelle serait la différence entre le « bien dire », qui s'entend et un dire qui s'infère seulement ?
- Quelles étaient les raisons qui ont amené un sujet à demander la passe ? Se trompe-t-il ou non dans cette demande ?
- Les temps de la passe : temps chronologiques et temps logiques. Le temps de la fin d'analyse, le temps de la demande de la passe, le temps de la passe elle-même.

Il est évident que nous n'avons pas un instrument qui rende compte avec certitude des raisons sous-jacentes à la demande. Cerner une demande serait donc la tâche essentielle des dispositifs locaux de l'École. Le terme « cerner » provient, selon l'Académie de la Langue française, du latin *circinare* (XIII^{ème} siècle), verbe transitif « parcourir en formant un cercle, arrondir ». Cerner est aussi discerner, filtrer, tamiser. Passer par une passoire, ou une sorte de passoire la farine, de telle façon que le plus gros reste au-dessous et le plus fin tombe et que tombent donc les déchets du dire ? « Le dire ça laisse des déchets, et l'on ne peut recueillir que ça », dit Lacan à la Grande-Motte¹.

Il nous reste donc un autre problème : nous ne recevons pas le témoignage mais la demande. Qu'est-ce qu'une demande ? Je me risque pour rendre compte de celle-ci, au moins à un point de vue théorique : toute demande contient au-delà un désir ; à partir de là, on pourrait dire que cerner la demande c'est passer de la tromperie de la demande au désir sous-jacent. Mais quel désir ? Désir de passe, désir de transmission ? Désir d'analyste ?

¹ J. Lacan, « Congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », séance du vendredi 2 novembre, publiée dans *Lettres de l'École freudienne*, juin 1975, n.15, p. 69-80.

Ne pas arriver dans le dispositif en posture de dupe, c'est aussi ne pas y entrer comme un croyant de la vérité. De la vérité de l'histoire ou des garanties d'un Autre, attend-on une garantie ? Ceci signifie qu'il y a une manière d'écouter un désir, une énonciation qui permet de discerner une relation avec le réel, et dans ce sens considérer la possibilité de cette trace dont parle Lacan dans la « Note italienne », celle que les congénères auront à reconnaître doit être audible. La fin d'analyse produit plutôt un dire qui se fait écouter, néanmoins : comment l'articuler ? Si nous suivons Lacan, il situe le dire, non pas dans le champ de la parole mais plutôt comme un acte. Il dit : « C'est bien ce que je dis à propos de n'importe quel dire, nous prêtons notre voix, ça c'est une conséquence, le dire, ce n'est pas la voix, le dire est un acte² ». La décision de demander la passe a-t-elle une structure d'acte ? Ce que nous écoutons serait donc : comment cette décision peut-elle avoir une fonction de coupure qui marque un avant et un après ? Sans retour ? Ou s'agit-il d'un acting-out, d'une précipitation au moment de conclure sans le temps suffisant pour comprendre ?

La fonction du secrétariat de la passe est justement de recevoir les demandes de passe, de les écouter, et dans cette écoute d'essayer d'entendre ce qui n'a pas été dit..., un dire qui permet de cibler, ce qu'il y a de vrai dans la demande, et par conséquent, de mettre en marche le complexe et couteux dispositif de la passe dans notre École.

Nous prenons en compte la différence entre la demande et le témoignage de passe, cependant, si la politique qui oriente le travail du secrétariat de la passe est celle de la fin d'analyse, il est nécessaire que le secrétariat de la passe puisse écouter au-delà des effets thérapeutiques de l'analyse – qui sont évoqués habituellement pendant l'entretien – et de plus essayer d'entendre quelque chose de ce que le candidat a pu décanter, s'il y a eu ou non fin d'analyse, mais surtout, s'il a pu savoir quelque chose de cette sorte d'aberration, comme dit Lacan, de cette anomalie qu'implique qu'après avoir fait une analyse, il veuille néanmoins faire le passage de l'analysant à l'analyste. Ainsi, est-il possible de savoir quelque chose pendant l'entretien avec le secrétariat de la passe, préalable à l'entrée dans le dispositif, qui permettrait de cerner cette irruption, cette « aberration³ » ? Si Lacan utilise ces expressions fortes, c'est parce qu'il ne conçoit pas une relation de continuité entre la fin de l'analyse et le surgissement du désir de l'analyste ; c'est de cela qu'il faut rendre compte, non pas d'avoir fini l'analyse, sinon pourquoi malgré cela déciderait-il de témoigner du désir d'occuper la place de l'analyste ? Nous le savons depuis la « Note italienne » : « Il peut bien y avoir eu analyse, mais de l'analyste aucune chance⁴ ».

Posons-nous une autre question : le discernement peut-il impliquer un refus, un dire *non* ? Quel sens aurait ce *non* ? Ne serait-il peut-être pas si clair qu'il y a eu fin d'analyse ? Ce *non* aurait-il un certain rapport au temps, une sorte de *pas encore* ? Comment cerner tout cela ? « Discrétion veut dire aussi discernement⁵ » mais également prudence, et, cependant, comment déterminer si cette prudence ne laisse pas finalement passer un moment crucial, celui de la fraîcheur, celui du moment de conclure du prisonnier qui s'apprête à sortir et à montrer comment il est arrivé à déduire qui il est. Suivant Lacan, « la vérité du sophisme ne vient à être vérifiée que de sa *présomption*, si l'on peut dire, dans l'assertion qu'il constitue. Elle se révèle ainsi dépendre d'une tendance qui la vise, notion qui serait un paradoxe logique, si elle ne se réduisait à la tension temporelle qui détermine le moment de conclure⁶ ».

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, RSI*, inédit, leçon du 18 mars 1975.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 194.

⁴ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

⁵ J. Lacan, « Sur la passe », 3 novembre 1973, intervention présentée au Congrès de la Grande-Motte, publiée dans les *Lettres de l'École freudienne*, n.15, *op. cit.*, p.185-193.

⁶ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 211.

Je me réfère ici à Jacques Adam dans le *Wunsch* n. 8 qui remarque l'importance de ce moment crucial de virage vers le discours analytique et avertit des implications du fait de laisser échapper ce moment : « Une faute éthique de la part de ceux qui ont à en juger, ou bien une mise en place défectueuse du dispositif qui, dans une École, devrait permettre d'entendre ce moment-clé. Mais qui peut juger de ce ratage ? Si ce moment n'est pas aperçu, la faute en revient-elle aux passeurs ou aux membres des cartels de la passe ? Qui, en somme, résiste à laisser passer les candidats à qui est offert le dispositif⁷ ? »

Laisser passer ou pas, avec discernement, telle est la question...⁸

Traduction : Lina Vélez

LE SINGULIER DE CHAQUE EXPERIENCE DE LA PASSE

Sandra Leticia Berta
São Paulo, Brésil

Je remercie les collègues du Collège international de la garantie (CIG) d'ALN-ALS-Brésil¹ pour l'invitation. Après l'expérience vécue au CIG en 2016-2018, je vous présente les échos et les questions qu'elle a laissés et qui affectent ma clinique et mon travail d'École quotidiennement. Le thème proposé pour cette table, « La place du diagnostic dans le cartel de la passe », est intéressant car il nous ouvre plusieurs questions : Quelle place ? Y a-t-il une place ? Sur quoi porte-t-elle ? Qu'appelle-t-on « diagnostic » aujourd'hui en psychanalyse ? Orientée par ces questions, je propose le titre de ma présentation en soulignant le singulier de l'expérience.

À propos du diagnostic

Le mot « diagnostic » veut dire *quelque chose qu'on sait* ou qu'on connaît *par l'intermédiaire de* et qui se *rappelle à quelque chose*. Nous devons faire la différence entre un diagnostic de structure et ses types cliniques, issus de la nosographie de la psychiatrie classique, et celui de la psychanalyse, fait à partir du nœud borroméen et qui se rapporte au diagnostic du cas par cas, lequel indique *le singulier*. Loin de l'universalité des diagnostics classiques, la fonction analyste se dispose à la production de la différenciation entre le mythe et la structure, indice d'un réel (RSI). S'en assurer lors de l'entrée en analyse, c'est compter sur la boussole du transfert, qui inclut la supposition d'un savoir et ce qui en restera non transmissible. Bref, le diagnostic sert à la direction de la cure. Dans les cartels de la passe, l'inférence qui est en jeu est une *inférence immédiate* (au sens logique) « par l'intermédiaire de » laquelle on peut conclure à la transmission d'un témoignage. Cependant, donner lieu au diagnostic du singulier : lequel ? J'y reviendrai.

⁷ J. Adam, « Laissez passer », *Wunsch* n.8, mars 2010, p. 3.

⁸ Paraphrase de « Être ou pas l'être, telle est la question » shakespearien.

¹ Beatriz Maya (secrétaire et membre de l'ALN), Ana Laura Pacheco Prates (Brésil), Andrea Fernandes (Brésil) et Vanina Muraro (ALS).

À propos du singulier et de l'expérience

Pour ce qui est du « singulier », nous devons différencier ce que propose Aristote et ce que propose Lacan.

Singulier [*kath' hékaston*]² se traduit par « ce qui concerne chacun », c'est l'indication d'Aristote. Dans « L'étourdit », Lacan (donc après avoir considéré la *particular maxima*, écrite par Jacques Brunshwig et qu'Aristote aurait enterré³) fait un pas de plus ne mettant pas en avant le « particulier » mais soulignant « le singulier d'un « *confin* », à ce qu'il fasse la puissance logique du *pastout* s'habiter du recès de la jouissance que la féminité dérobe [...]»⁴. Il ne s'agit pas ici du particulier (quelques-uns) qui fait contrepoint avec l'exception et qui nous oblige à rester sur la bascule « il y a quelques-uns qui ont... », « il y a quelques-uns qui n'ont pas... »⁵. Lacan à partir de cet écrit souligne le singulier, une production ou un produit qui, par contingence – cesse de ne pas s'écrire – écrit (possible) un mode de *s'y faire*, là où le référent est le vrai trou, il n'y a pas d'Autre de l'Autre... et de *savoir-y-faire avec ça*. C'est un singulier qui prend en compte le *pas-tout* et la négation de l'existence ($\exists X. \overline{\Phi X}$) où « l'Autre est un tel espace ouvert qui, d'exclure sa limite, est identique à son intérieur, et donc au trou du refoulement originaire⁶ ».

Pour ce qui est de l'expérience, je voudrais souligner le réel en jeu et comment le prendre en compte, soit par la contingence qui l'atteste, soit par un certain *automaton* d'attachement à la doxa.

Qu'est-ce qui est singulier dans l'expérience de la passe ? Cette question est valable pour les différentes instances de son dispositif : le secrétariat, la rencontre du témoignage du passant avec le passeur, la rencontre de chaque passeur avec le cartel de la passe, l'élaboration postérieure du cartel entre les membres qui le composent, la nomination ou non.

Ce que j'ai pu recueillir de l'expérience au CIG 2016-2018

Les membres d'un cartel de la passe écoutent les passeurs plutôt que le passant. Donc, un cartel écoute ce qu'un passeur en fonction peut transmettre de ses rencontres avec le témoignage du passant. Dans chaque témoignage, le passant est censé pouvoir témoigner de ce qu'une analyse a produit pour lui. En effet, une analyse ne devrait pas produire chez un analysant un diagnostic universel ni particulier, mais une réponse singulière, quelque chose qui se détache à la fin de son parcours : un détail qui est de l'ordre de l'effet et qui surprend, pas toujours comme un coup de tonnerre ou une coupure... Ce peut être une suspension qui passe presque inaperçue, tout comme je l'ai écrit pour le *Symposium de la passe* en septembre 2018.

Je cite : « Cette suspension est l'indice d'une 'dé-tension'⁷ au cours d'une analyse – moment où le manque de précision trouve la chance de chiffrer ce *quelque chose* d'indicible qui se détache de tout ce qui a été dit, mais qui évoque aussi, en produisant cet effet de surprise, la question de l'intension : *de quoi elle s'est servie*. Cela nous est parvenu par les passeurs et il y a eu l'occasion de se centrer sur ces points de suspension, de pêcher l'opacité de ce moment et d'en suivre les effets⁸ ».

² Aristote, *Sobre la interpretación*, edición electrónica de www.philosophia.cl – Escuela de Filosofía Universidad ARCIS, p. 8.

³ G. Le Gaufey, *El no-todo de Lacan*, Buenos Aires, El Cuenco de Plata, 2007.

⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 466.

⁵ C. Fierens, « Le dire du pastout », *Essaim*, n. 22, Paris, Érès, 2009, p. 65-79.

⁶ M. Bousseyroux, « Le pastout : sa logique et sa topologie, *L'en-je lacanien*, n.10, Paris, Érès, 2008, p. 9-27.

⁷ Nous avons essayé de faire de ce néologisme une équivoque volontaire qui était celle d'une passante hispanophone entre « *de-tensión* » (diminution de la tension) et « *detención* » (détention).

⁸ S. Berta, « Points de suspension », *Wunsch*, n.19, février 2019, p. 52.

Cette thèse – et non l’hypothèse – est forte pour dire qu’il ne devrait pas y avoir aucune place pour le diagnostic (universel ou particulier) dans les cartels de la passe. Tout simplement parce que ce n’est pas ce qui oriente ce qu’un cartel peut produire : une nomination ou non. C’est une question de principe.

Mais l’expérience montre partiellement autre chose, du moins dans mon expérience et dans ce que je peux lire de l’histoire de la passe dans notre école. Souvent, nous trouvons des allusions au diagnostic des types cliniques. Pourquoi cela se produit-il ? Mon hypothèse est que si le transfert est de l’ordre du *sujet supposé savoir* et si le savoir peut s’articuler en signifiants, dans le partenariat analyste/analysant-analyste il est possible que dans ce sens qui accompagne toutes les coordonnées de l’inconscient structuré comme un langage survienne un débat sur les types cliniques au moment du travail d’élaboration des cartels de la passe. Ce serait intéressant de mettre à jour ce débat sur les structures et les types cliniques à cause du bruit que cela produit dans un moment où l’on doit être à la disposition de quelque chose d’autre qui n’est pas ça.

Toutefois, l’évocation du type clinique ne fait pas toujours référence à l’intention de diagnostiquer quelle serait la position du passant. Ce que l’on écoute d’un témoignage est la construction de la fiction fantasmatique, ce qui a été la relation de l’analysant à l’Autre, les modifications symptomatiques, c’est-à-dire les changements par rapport à la jouissance, la chute de certains idéaux, les différents moments de rencontre avec l’extimité, la chute de la certitude de la fiction ou la confirmation de la certitude. Enfin, on écoute les différentes découpes entre le moment de voir, le temps de comprendre et le moment de conclure de ce parcours qui se soutient sur l’énigme de l’existence – la construction de l’*Hystorie* plutôt que de l’historiole.

Dans aucun cartel auquel j’ai participé on a accordé plus d’importance au débat sur le type clinique pour décider de la nomination ou non. Bien sûr, ce serait bouleversant si cela avait été en jeu et était décisif lors de la nomination d’un AE. Je me souviens de ce que Lacan disait aux italiens : « c’est du pas-tout qui relève l’analyste⁹ ». Dans les cartels de la passe, on attend quelque chose qui parle de la mutation du désir, quelque chose de l’ordre de l’*effet* qui fasse signe que là, dans ce que le témoignage transmet, on a touché un point de finitude de la question qui avait été articulée, de la jouissance qui l’avait soutenue, même si l’analyse parfois n’est pas encore finie. Il y a quelque chose, il y a de l’analyste – *il y a de l’Un* –, *Un dire* de cette *suspension conclusive*. Précisément parce que ce qui se déduit d’un témoignage est *ce qui ne saurait pas s’additionner* – « [...] ces expériences ne sauraient pas s’additionner¹⁰ ».

Je conclus

Le singulier de chaque expérience de la passe est en question lorsque nous nous référons au diagnostic et à la nomination du cartel de la passe. Je pousse la question posée par cette table à un extrême paradoxal, et me permet d’affirmer que si le diagnostic est singulier dans la psychanalyse, il devrait en tirer les conséquences et élaborer sa différence par rapport à la nomination. Dans le cartel de la passe, le singulier – indice du « *confin* » transmis (ou non) dans le témoignage – oriente les débats. Nommer AE est le produit de ce qu’on a déduit et conclu de ce qui a fait transmission dans les témoignages, un certain effet sur le *savoir y faire avec* l’intransmissible d’un savoir¹¹. Y a-

<http://www.champlacanian.net/public/docu/4/wunsch19.pdf>

⁹ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 308.

¹⁰ J. Lacan, « Introduction à l’édition allemande d’un premier volume des *Écrits* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 556.

¹¹ Colette Soler au Rendez-vous international de l’EPFCL (Barcelone, 2018) a privilégié Un-dire performatif du témoignage. Cf. « Ce qui ne se garantit pas », *Wunsch*, n.19, *op. cit.*, p. 45-46.

<https://www.champlacanian.net/public/docu/1/wunsch19.pdf>

t-il un littoral entre le *diagnostic du singulier* et la nomination ? Je laisse cette question pour notre débat.

Traduction : Cícero Oliveira

QUE PEUT-ON CONNAÎTRE À TRAVERS LA PASSE ?

Ana Laura Prates
São Paulo, Brésil

Même si nous tenons compte des phénomènes élémentaires et soutenons l'importance de maintenir un dialogue ouvert avec la nosologie et la nosographie psychiatriques, il existe une radicalité éthique dans la psychanalyse : le diagnostic structurel ne peut être posé que sous transfert. En effet, nous savons que l'histoire de la psychanalyse regorge d'études sur des personnages historiques ou littéraires transformés en cas cliniques. Il y a d'ailleurs ceux qui considèrent l'approche de Joyce par Lacan comme une étude de cas, une idée que je ne partage pas.

En tout cas, si nous prenons l'expérience psychanalytique comme étant de l'ordre d'un discours offrant un traitement inédit du champ de la jouissance, nous devons prendre la présence de l'analyste, c'est-à-dire le concept de transfert – l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, avec ceux de pulsion, de répétition et d'interprétation – comme condition *sine qua non* de toute possibilité d'approche de la question du diagnostic. Il serait donc important de se demander ce qu'on diagnostique en psychanalyse et dans quel but. Si nous prenons le diagnostic comme une connaissance qui se fait à travers quelque chose, nous pourrions formuler cette question de la façon suivante : Que connaissons-nous par le transfert et à quoi cette connaissance sert-elle cliniquement ? Or, si avec Lacan nous concevons le transfert comme de l'amour qui s'adresse au savoir, et plus encore au sujet supposé savoir, qui équivaut au sujet de l'inconscient lui-même, il est inévitable de le définir, comme il le fait dans le mathème de la « Proposition du 9 octobre de 1967 », comme quelque chose de l'ordre d'une opération de langage. C'est donc dans le champ du langage que nous pouvons situer le diagnostic structurel, en prenant comme référence l'opérateur du Nom-du-Père et ses coordonnées logiques pour classer nos analysants comme névrosés, psychotiques ou pervers.

Si nous suivons les indications de Lacan pour penser la politique de la direction de la cure, nous devons connaître la stratégie transférentielle de nos analysants pour pouvoir, avec la tactique de l'interprétation, manier le transfert visant sa di(t)solution. La solution du transfert, et par conséquent sa dissolution, est donc tributaire de l'interprétation et de l'acte analytique, dans la mesure où ils opèrent en même temps avec l'aliénation et la vérité du sujet dans son rapport à la castration.

Toujours dans le champ du langage, mais prenant déjà en compte la particularité de la modalité pulsionnelle dans le montage du fantasme, ainsi que des paradoxes de la relation inversement proportionnelle entre désir et jouissance, il est important que l'analyste reconnaisse les types cliniques de névrose afin d'exercer sa liberté tactique. De façon analogue, il n'est pas surprenant

que Lacan pluralise les psychoses, de manière à moduler les interventions envisageables dans un traitement possible. Il est également nécessaire de connaître les particularités instrumentales de la volonté de jouissance qui seraient présentes dans les cas moins fréquents de perversion qui se prêtent au discours de l'analyste. Dans tous les cas, l'enjeu est celui de la localisation de l'objet *a* en tant qu'agent du discours, impliquant le savoir à la place de la vérité.

Or, si le champ du langage est étendu vers le champ de la jouissance, il y a aussi un autre diagnostic qui peut être posé à travers son appareillage par le discours de l'analyste : les modes de jouissance, qui sont finalement le seul critère que nous avons en tant que psychanalystes pour classer un être parlant en tant qu'homme ou en tant que femme. Dans son dernier enseignement, Lacan a localisé ces modalités dans le nœud, permettant ainsi une nouvelle lecture du symptôme, qui n'est pas sans conséquences pour notre clinique, puisque le symptôme en tant que lettre implique la lecture d'une marque unique et singulière.

Il se peut qu'au terme d'une analyse, l'analyste advenu à travers sa cure veuille transmettre quelque chose de cette marque. Il la fait passer avec un certain artifice à un autre discours, et le dispositif de la passe y est spécialement intéressé. C'est ce point crucial que j'aimerais discuter. J'entends que c'est à partir de ce point-là que nous pouvons penser le diagnostic dans la passe. Il serait toutefois important que nous soyons avertis qu'il est moins question de présomptions de structure et de types cliniques que les membres du cartel de la passe retiennent de ce qu'ils ont pu entendre des témoignages des passants (ce qui ne veut pas dire qu'ils ne le fassent pas), mais plutôt le passage extrêmement paradoxal, voire extraordinaire, d'une marque singulière et incommunicable à la construction d'une communauté analytique d'École, ce qui implique nécessairement la logique du collectif. Par conséquent, le diagnostic dans la passe, contrairement à ceux qui sont essentiels pour la direction de la cure, exclut le transfert en tant qu'amour qui s'adresse au savoir. Si transfert il y a, c'est celui que Lacan avait un jour appelé « transfert de travail ».

Cette notion est peut-être désuète, mais j'aimerais la reprendre. Pour cela, j'ai repris un texte que j'avais écrit au début de ce siècle et qui s'intitulait précisément « Transfert et transfert de travail ». Dans ce texte, j'avais posé une question que je reprends vingt ans plus tard, après mon expérience dans le cartel de la passe : « À la fin, que se passe-t-il avec le transfert et quel rapport y a-t-il entre cela et l'École ? » En 1964, Lacan affirme que « l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail¹ ». L'École, en tant que *locus* de transmission de la psychanalyse, est donc soutenue par ces voies-là. En 1967, il s'agit de la passe en tant que séquence logique et éthique de cette proposition. « Travailleurs décidés » est la notion qui correspondrait à cette modalité de transfert, et bien entendu on ne peut pas les confondre avec des bénévoles du bien-être social, ni avec des employés modèles, ni avec des professionnels libéraux, et en aucun cas avec l'esclave. De quoi s'agit-il alors ? Dans son « Discours à l'EFPP », Lacan propose que, contre les semblants de croyance et de « tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance² », il serait préférable que le psychanalyste fasse confiance à l'inconscient pour se recruter.

Que peut-on alors reconnaître à travers la passe ? L'acte advenu du fait d'avoir pu cerner l'horreur de savoir « qu'il n'y a pas de rapport sexuel », mais pas seulement. Le désir de l'analyste qui peut éventuellement en advenir aussi, mais pas seulement. Il faut aussi diagnostiquer l'indice

¹ J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 236.

² J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Autres écrits, op. cit.*, p. 281.

d'une décision qui soutienne quelques-uns dans une relation avec cette garantie gratuite et ce refuge ouvert et pas-tout appelé École.

Traduction : Elisabeth Thamer

Wunsch n°20

CONTRIBUTION DU CIG

QU'EST-CE QUI FAIT CONVICTION DANS LE JUGEMENT
DU CARTEL DE LA PASSE ?

Nicole Bousseyroux
Toulouse, France

Qu'est-ce qu'une conviction ? Cette notion appartient au discours philosophique et au discours juridique. Dans un tribunal il est demandé aux jurés de juger à travers leur intime conviction. Celle-ci a été introduite sous la Révolution française, c'est-à-dire à l'époque du culte de la Raison. Rédigée pour les jurés en 1791, l'instruction est reprise à l'article 342 de notre ancien code d'instruction criminelle de 1808 qui stipule : « La loi ne demande pas compte aux jurés des moyens par lesquels ils se sont convaincus ; elle ne leur prescrit point de règles desquelles ils doivent faire particulièrement dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve ; elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement, et de chercher dans la sincérité de leur conscience, quelle impression ont faite sur leur raison les preuves rapportées contre l'accusé, et les moyens de sa défense. La loi ne leur dit point : *Vous tiendrez pour vrai tout fait attesté par tel ou tel nombre de témoins* ; elle ne leur dit pas non plus : *Vous ne regarderez pas comme suffisamment établie, toute preuve qui ne sera pas formée de tel procès-verbal, de telles pièces, de tant de témoins ou de tant d'indices* ; elle ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leur devoir : *Avez-vous une intime conviction ?* »

Il est clair que l'intime conviction dont il est question dans la loi est une notion éminemment subjective qui s'apparente à la croyance. Elle n'est pas à confondre avec l'opinion ni non plus avec la persuasion. Persuader c'est faire croire, faire adhérer l'autre à ce que l'on croit. Dans le cartel de la passe ce n'est pas par la persuasion que le cartel peut conclure. Mais qu'est-ce qui peut faire conviction intime pour lui dans ses délibérations ?

On sait que les philosophes ont beaucoup mis en question cette notion de conviction. Nietzsche dit que « les convictions sont plus dangereuses que les mensonges ». Thomas Edward Lawrence, l'auteur des *Sept Piliers de la sagesse*, a dit : « on peut discuter des opinions, mais les convictions ne sont guéries qu'à coup de fusil ». C'est pourquoi Nietzsche considère que la conviction doit être mise sous le contrôle de la méfiance. Cela devrait valoir pour nous dans le cartel de la passe. Nous avons à nous méfier de notre conviction intime, d'autant plus qu'il s'agit d'y juger du plus intime du passant. Méfions-nous de nos convictions intimes. La structure de nouage des cartels de la passe devrait avoir pour fonction de mettre à l'épreuve du dire la conviction intime de chacun de ses membres pour que le cartel parvienne à un jugement collectif, c'est-à-dire à une conviction partagée.

En effet, Lacan dit, dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*¹ », avoir laissé le dispositif de la passe, défini comme « mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse », à « ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse », celle-ci étant à articuler au réel en tant qu'il montre son « antinomie à toute vraisemblance ». L'analysant est d'autant plus aux prises avec la vérité menteuse que, dans le discours analytique, il est porté à dire le vrai. Mais qu'est-ce que le vrai ? Le vrai est la qualité que nous attribuons à ce que nous disons ou pensons.

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

Cela vaut aussi pour la qualité que nous attribuons à ce que disent les passeurs et à la qualité que le passeur attribue à ce que dit le passant. Dans la logique, nous attribuons cette qualité à des phrases ou plutôt à des propositions que l'on qualifie de vraies ou de fausses. Mais une proposition est elle-même le contenu d'une croyance, elle-même relative à une opinion ou à un savoir, et c'est ce contenu que nous tenons pour vrai ou faux. De ce point de vue, la question de la nature de la vérité se réduit à la question de comment nous validons le contenu d'une proposition comme vrai.

Remarquons ici que Lacan définit l'analyse, ou plutôt la position analysante, par rapport à cette question de dire le vrai. Il le formule ainsi dans le séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » du 10 mai 1977 : « je pense qu'en fin de compte la psychanalyse c'est ce qui fait vrai. Comment faut-il l'entendre ? C'est un coup de sens, c'est un sens blanc » Faire vrai c'est faire sens blanc semblant de sens. Dans un autre texte de cette même époque, que l'on trouve dans le catalogue *Artcurial* publié pour la vente de 117 œuvres graphiques et manuscrits de Lacan à l'hôtel Dassault le 30 juin 2006 à 14 h 15, il écrit même ceci (Manuscrit 82) : « Il vaudrait, [Lacan barre « vaudrait » et il écrit en un seul mot, dissociant l'entendu de l'orthographe attendue par une sorte de dysorthographe calculée], il *vodraimyeux* qu'on ne s'imagine pas qu'on dit quoique ce soit de vrai. Le vrai c'est de la thérapeutique. C'est-à-dire que quand on a un sinthome on peut le faire passer par de la psychanalyse. C'est tout à fait *presse-y*. Ce qui veut dire qu'on y presse sur le bouton de l'inconscient lequel n'est rien que le fait que l'homme parle, il parle comme espèce. Il ne sait pas ce qu'il dit. Mais il arrive qu'il dise quelque chose *de réel* en voulant dire du vrai ». C'est à l'épreuve de ce quelque chose de réel que met la passe en tant qu'elle *hystorise* l'analyse. Donc, la passe conduit le sujet à faire le récit *hystorique* (avec le *y* de *hystérique*) de son analyse et, de ce fait, à témoigner de la vérité menteuse, mais ce qui importe pour Lacan c'est la question de savoir si quelque chose de réel sort de cette mise à l'épreuve.

C'est un enjeu pour le cartel de la passe : le témoignage, qui veut dire du vrai, est-il assez *presse-y* pour arriver à dire quelque chose de réel ? Nous avons affaire avec « c't'embrouille » entre le vrai que l'analysant est porté à dire et le réel de l'inconscient. D'où ma question : qu'est-ce qui peut convaincre le cartel que quelque chose de réel a été dit dans le témoignage, quelque chose de réel, d'antinomique à toute vraisemblance donc, quelque chose qui ex-siste à tout le vrai de ce qui a été dit dans le témoignage à travers tout ce que le passant a été porté à dire de vrai à ses passeurs ? C'est là que se pose la question du dire, en tant qu'il ex-siste au dit, au vouloir dire le vrai et en tant que ce dire est, pour Lacan, le seul témoin du réel. Le cartel de la passe a-t-il pu, dans son travail sur un témoignage de passe, extraire de ce qu'il a entendu, un dire qui du réel de l'inconscient soit le témoin ? La question n'est donc plus, dans le cartel, d'être convaincu du vrai mais d'être convaincu du réel, et de savoir si le cartel est capable de se formuler ce qu'il en est de ce dire qui de ce réel témoigne. Y a-t-il un dire que le cartel puisse déduire du témoignage et qui emporte notre conviction ?

Je rappelle ici la note de Lacan sur le choix des passeurs, qu'il adressa aux analystes de son École, les passeurs étant du temps de l'École freudienne de Paris désignés par les A.E. On la trouve dans le manuscrit n° 87 d'*Artcurial*, qui est daté du 26. V. 76. Lacan y écrit que dans l'analyse il y a un risque qui concerne la façon dont celui qui s'engage dans la passe peut témoigner que c'est au service d'un désir de savoir et que ce savoir, il lui a fallu le construire avec son inconscient, c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, cru dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs. Lacan termine sa note en disant ceci : « De là parfois le soupçon qui vient au sujet à ce moment, que sa propre vérité, peut-être dans l'analyse, la sienne, n'est pas venue à la barre. Il faut un passeur pour entendre ça. »

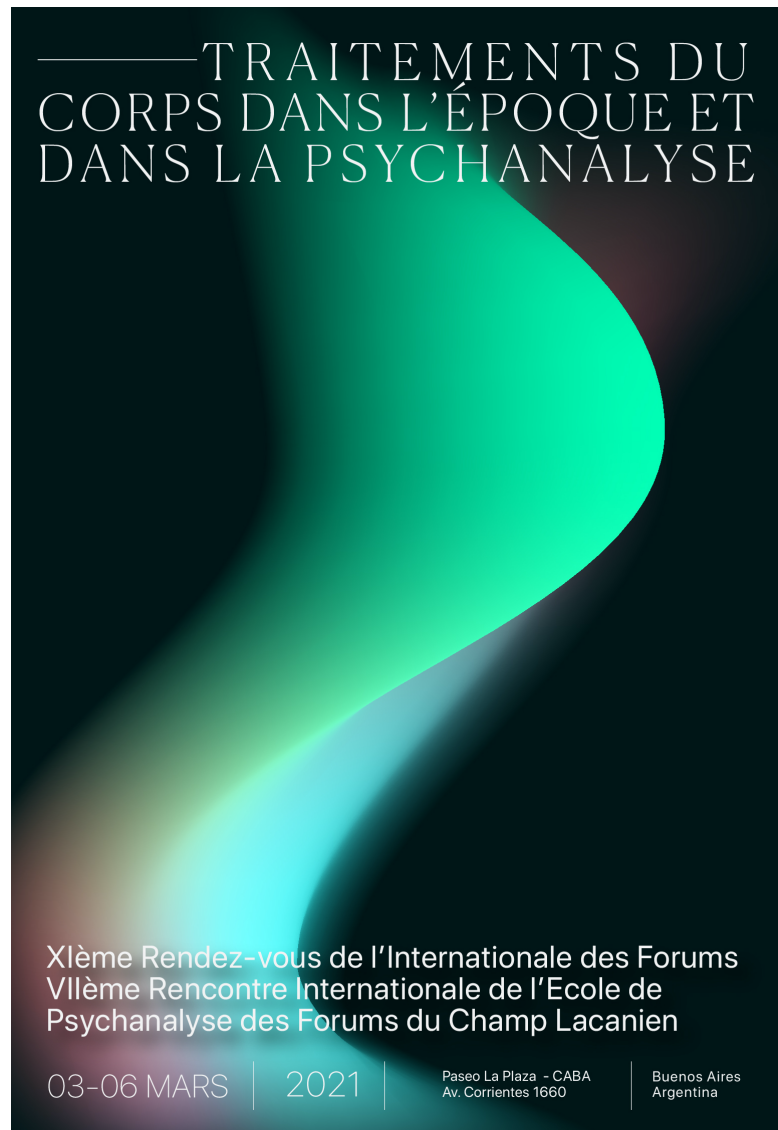
Ce texte difficile appelle notre réflexion. La question que Lacan me semble soulever est celle de la vérité qui dans l'analyse n'est pas venue à la barre, la barre est à entendre dans son équivoque. On y entend la barre du tribunal où l'on témoigne et aussi la barre sur le sujet divisé entre savoir

et vérité ou encore la barre du discours analytique qui place le savoir en place de vérité. Lacan semble dire que dans son témoignage de passe, le passant peut avoir le soupçon que sa propre vérité, celle qui dans l'inconscient concerne les choses sexuelles, n'est pas venue à la barre, à la barre du réel de ces choses du sexe. Et Lacan ajoute qu'il faut un passeur pour entendre ça, ça qui, de la vérité de l'inconscient, n'est pas venu à la barre du réel. Il faut un passeur pour entendre ça, pour entendre ce ratage dans le vouloir dire le vrai, dans le vouloir dire la vérité des choses sexuelles. Et c'est, à mon sens, dans ce ratage de la venue de la vérité à la barre du réel que se joue la passe, le réel de la passe.

C'est en cela que le cartel de la passe, pour autant qu'il juge d'une passe, n'a pas à juger de la vérité qui y vient à la barre. Il a au contraire à juger de ce qui n'est pas venu à la barre de l'inconscient en tant que sa vérité « concerne exclusivement les choses sexuelles » (manuscrit d'*Artcurial* n° 75).

Dans cette note sur les passeurs Lacan subordonne le succès de la passe au choix des passeurs, qui doivent être selon lui choisis comme capables d'entendre ce qui, de la vérité propre à l'analysant arrivé au terme de son analyse et qui fait la passe, n'est pas venu à la barre. Ceci met la barre du cartel de la passe à cette hauteur : celle où nous avons à travailler, comme le dit Giacometti, pour savoir pourquoi ça rate. Nous avons à travailler pour savoir pourquoi la venue à la barre de la vérité de l'inconscient ça rate. Car c'est dans ce ratage que quelque chose de réel peut venir au dire. Quand il nomme A.E. un passant le cartel de la passe dit son intime conviction que quelque chose du réel est passé au dire.

PROCHAINS ÉVÉNEMENTS



— TRAITEMENTS DU
CORPS DANS L'ÉPOQUE ET
DANS LA PSYCHANALYSE

XIème Rendez-vous de l'Internationale des Forums
VIIème Rencontre Internationale de l'École de
Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

03-06 MARS | 2021 | Paseo La Plaza - CABA
Av. Corrientes 1660 | Buenos Aires
Argentina

DATE A REDEFINIR



THEME DE LA JOURNEE EUROPEENNE D'ÉCOLE

LANGUE(S) ET PASSE

<https://www.praxislacanianiana.it/convegnoroma/>

IV SYMPOSIUM INTERAMERICAIN DE L'IF-EPFCL

SEGREGATION ET SINGULARITE

IV JOURNEE INTERAMERICAINE D'ÉCOLE

PORTO RICO

2021

DATE A DEFINIR

Wunsch n°20

Wunsch 20 a été édité par le CAOÉ 2018-2020, composé par : Beatriz MAYA, Ana Laura PRATES, Elisabete THAMER et Camila VIDAL. Avec la collaboration Ana CANEDO, Maria Claudia DOMINGUEZ et Daniella FERRI.

REMERCIEMENTS

Le CIG 2018-2020 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

Un remerciement tout spécial à nos collègues François TERRAL et Nicolas BENDRIHEN pour la relecture et mise en forme de ce numéro.

TRADUCTEURS EN LANGUE FRANÇAISE

ISABELLE CHOLLOUX, NATHALIE DOLLEZ, DOMINIQUE FINGERMAN, PAOLA MALQUORI, OLGA MEDINA, CÍCERO OLIVEIRA, ELISABETE THAMER, LINA VÉLEZ

TRADUCTEURS EN LANGUE ESPAGNOLE

SANDRA LETICIA BERTA, RITHÉE CEVASCO, SONIA CUTRI, ROBERTO DÍAS, ROSA ESCAPA, VICKY ESTEVEZ, LYDIE GRANDET, LÓLA LÓPEZ, GUSTAVO ADOLFO MORALES, BERNARD NOMINÉ, MARIA LUISA GARCIA PIANA CARVALHO, FRANCISCO JOSÉ SANTOS GARRIDO, CARMEN URKOL, CAMILA VIDAL, IVAN VIGANÒ, PATRICIA ZAROWSKY

TRADUCTEURS EN LANGUE PORTUGAISE

SONIA ALBERTI, ELYNES BARROS LIMA, SANDRA LETICIA BERTA, MARIA CLAUDIA FORMIGONI, ANDRÉA HORTÉLIO FERNANDES, LEONARDO LÓPEZ, ÂNGELA MUCIDA, CÍCERO OLIVEIRA, GRAÇA PAMPLONA, LEONARDO PIMENTEL, ELISABETH DA ROCHA MIRANDA, MIRIAM PINHO, MARIA LAURA SILVESTRE, ELISABETE THAMER

TRADUCTEURS EN LANGUE ITALIENNE

ANNALISA BUCCIOL, CAROLINA CECCI ROBLES, EDOARDO CINQUEGRANA, ANGELA COPPOLA, MARIA EUGENIA COSSUTTA, MARIA CLAUDIA DOMINGUEZ, MARIA TERESA MAIOCCHI, PIERO FELICIOTTI, ANTONIA IMPARATO, MANUELA LANDINI, EVA ORLANDO, AMBRA PROIETTI, CECILIA RANDICH, MARINA SEVERINI, IVAN VIGANÒ, LEILA ZANNIER

TRADUCTEURS EN LANGUE ANGLAISE

MARIO ABBOUD, ROBERTO DIAS, ESTHER FAYE, ELIO GHARIOS, YANN GREARD, ELIE HELOU, PASCALE KOLAKEZ, DEBORAH MCINTYRE, MICHEL MOLINA, JULIEN MRAA, ALBERT NGUYÊN, LEONARDO RODRIGUEZ, SUSAN SCHWARTZ, DEVRA SIMIU, SHEILA SKITNEVSKY FINGER, THIAGO SOUZA, JOANNA SZYMAŃSKA, NESTOR TAMARIN, LOUIS-MARIE TINTHOIN, SAHAR YACOB, ANNA WOJAKOWSKA-SKIBA, GABRIELA ZORZUTTI

Wunsch n°20

TABLE DES MATIÈRES

JOURNÉE EUROPÉENNE D'ÉCOLE PREMIÈRE CONVENTION EUROPÉENNE DE L'EPFCL

ÉCOLE DES CARTELS

Ouverture, *Elisabete Thamer* (France) 05

LES CARTELS DE LA PASSE

Sol Aparicio (France), *Questions sur une expérience éphémère* 07

Bernard Nominé (France), *Le temps à l'œuvre dans le dispositif de la passe* 10

Patrick Barillot (France), *La passe, une marque à reconnaître ?* 13

Carme Dueñas (Espagne), *Cartel de la passe : travail de doctrine ou orientation théorique ?* 16

Albert Nguyên (France), *Le cartel de la passe : norme, doxa et singularité* 19

Sophie Rolland-Manas (France, AE), *Traversée de cure... fragments de passe* 21

LES CARTELS DANS L'ÉCOLE

Anne Castelbou Branaa (France), *Le cartel, un dispositif inouï... pour faire lien dans l'École à partir de l'impartageable* 27

Maria Teresa Maiocchi (Italie), *Ex-cartelliser* 30

Marie-Annick Le Port Gobert (France), *Pour l'École du passer « a » : la place du cartel* 38

Anna Wojakowska-Skiba (Pologne), *Qu'est-ce qui fonde le cartel sur les textes fondateurs ?* 41

Celeste Soranna (Italie), *Le cartel inter-Forum et inter-national dans sa fonction nodale de mise à l'épreuve du lien social dans l'École de l'IF* 43

Carole Leymarie (France), *Le cartel, au risque de la psychanalyse* 46

TROISIÈME JOURNÉE INTERAMÉRICAINNE DE L'EPFCL TROISIÈME SYMPOSIUM INTERAMÉRICAIN DE L'IF-EPFCL

CLINIQUE DE LA FIN D'ANALYSE

Ouverture, *Beatriz Maya* (Colombie) 49

Adriana Grosman (Brésil, AE), *Quelle est la dé-cision pour la passe ?* 51

Adriana Álvarez Restrepo (Colombie), *Une mise à l'épreuve* 54

Gisela Suárez Sepúlveda (Colombie), *Être un pas à l'arrière du passant* 56

Ida Freitas (Brésil), *Du possible du témoignage à l'impossible de la transmission* 58

Elisabeth da Rocha Miranda (Brésil), *Quelle est la fonction de l'entretien pour entrer dans le dispositif de la passe ?* 61

Clara Cecilia Mesa (Colombie), *Cerner une demande de passe* 64

Sandra Leticia Berta (Brésil), *Le singulier de chaque expérience de la passe* 66

Ana Laura Prates (Brésil), *Que peut-on connaître à travers la passe ?* 69

Nicole Bousseyroux (France), *Qu'est-ce qui fait conviction dans le jugement du cartel de la passe ?* 73

PROCHAINS ÉVÉNEMENTS 76



Wunsch n°20